This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

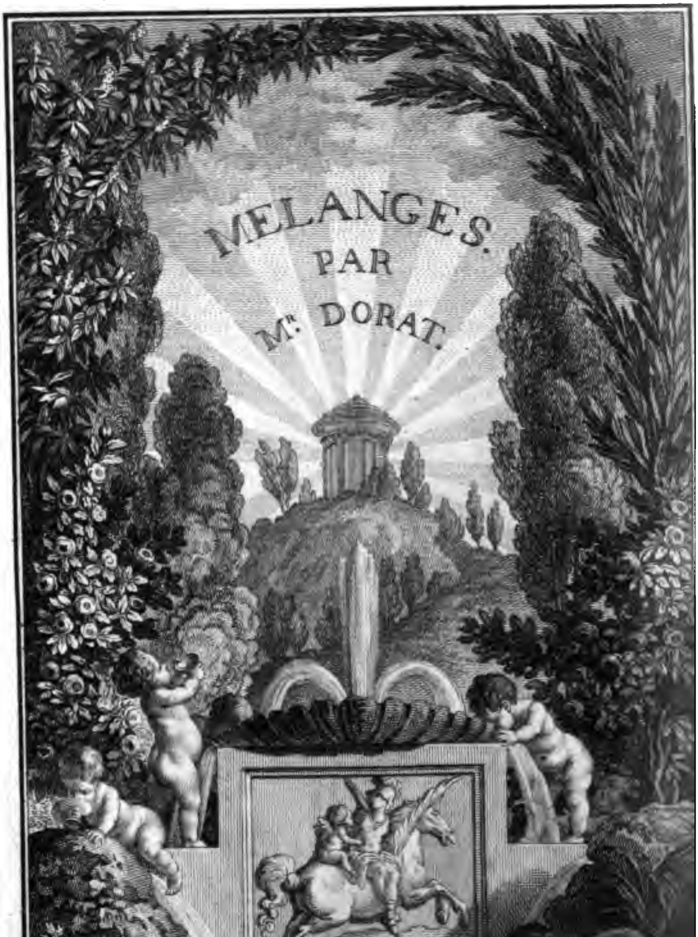
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II B. 1258



C. p. Marillier inv. E. De Ghendt sc.

641 - D

MÉLANGES
DE
POÉSIES FUGITIVES
ET
DE PROSE SANS CONSÉQUENCE,
SUIVIS
DE VOLSIDOR ET ZULMÉNIE,
CONTE POUR RIRE.

A PARIS,
CHEZ DELALAIN, LIBRAIRE.

M. DCC. LXXX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 MAY 1979
OF OXFORD
LIBRARY

C. P. Marillier del. N. Ponce Sculp. 1776.

A LA VARIÉTÉ.

JEUNE Déité que je sers,
Enchanteresse au vol agile,
Qui me séduis par les éclairs
De ton diadême mobile,
Et, comme Iris, en nuances fertile;
D'une écharpe changeante embrasses l'Univers:
Toi, qui fends la plaine liquide,
Ou vas t'ouvrir dans l'air des chemins inconnus,
Sur un char rayonnant, diaphane et rapide,
Traîné par les Dragons d'Armide,
Ou les Colombes de Vénus;

VARIÉTÉ, c'est toi que je prends pour modèle.
De ce globe embellis l'uniforme tableau;
Il n'est rien à mes yeux, s'il ne se renouvelle.
Viens; de l'ennui même du beau
Sauve ma Muse qui t'appelle!
Dirige-la; ton art piquant,
Au vrai mariant l'imposture,
Des écrits, et de la nature,
Est le plus aimable ornement.
Etale à mes regards ce vase inépuisable;
Ce dépôt immense de fleurs,

Dont ta main si légère assortit les couleurs.
Leur frêle et vif éclat ressemble à nos ardeurs,
Tout ce qui plaît n'est point durable ;
La rose du matin, le soir meurt sur le sable ;
Les zéphirs sont charmans, les zéphirs sont trompeurs;
J'aime mieux les regrets, qu'un bonheur qui m'accable:
Le vol même du temps emporte ses rigueurs.
Daphné fuit, Apollon l'implore ;
Le Dieu jouit, même alors qu'il se plaint ;
L'Amour que l'on poursuit encore,
Est bien plus séduisant que l'Amour qu'on atteint.
Pour moi, dans ta riche corbeille,
Vas, je me garderai de jamais faire un choix;
Chaque fleur ou sombre ou vermeille
Viendra s'effeuiller sous mes doigts.
Pour le front de Thalie, ou le sein de Climène,
Tantôt je ceuillerai l'œillet éblouissant,
Tantôt du souci palissant
Je couronnerai Melpomène.
Les larmes ont leur volupté,
Comme le rire a son ivresse,
Et des indifférens l'importune gaîté
Insulta trop souvent à ma douce tristesse.
Docile aux mouvemens dont je suis agité,
L'abandon est la loi qui me conduit sans cesse;

J'ai de l'instinct, et point de volonté;
Le projet m'effarouche, et le travail me blesse;
Je vais où je suis emporté,
C'est rarement vers la sagesse.
Enfin, mon vol est libre autant qu'illimité,
Un siècle ne vaut pas l'instant qui m'intéresse.
Ni gai, ni sensible à demi,
Aujourd'hui, je triomphe aux pieds d'une maîtress,
Je pleurerai demain dans le sein d'un ami.

Voila pourquoi, moitié fous, moitié sages,
Mes écrits ont offert tant de traits différens.
Ces fruits irréguliers de mes loisirs volages,
Dictés par mes erreurs, ou par mes sentimens,
Sont des rêves, des jeux, et non pas des ouvrages.
Par ses illusions, secondant mon attrait,
Un autre Déité, qui t'entraîne à sa suite,
Me donne tous les biens, que la raison promet.
Le monde enchanté qu'on se fait
Vaut bien le monde qu'on habite.
L'imagination partage mes desirs;
Autour de moi, par vous, la lumière est plus pure.
En sons mélodieux vous changez mes soupirs.
Pourvu de maux par la nature,
L'homme du moins la trompe, en créant des plaisirs.

La gloire est imposante, et par fois je l'adore.
C'est un nuage coloré
Qu'on embrasse et qui s'évapore.
N'importe ; on est heureux tant qu'on est enivré !

VARIÉTÉ, tels sont les objets que j'encense.
Ta double étoile au front, ta baguette à la main,
Verse à jamais ton charme souverain
Sur ma fugitive existence,
Et, lorsqu'à mon dernier instant,
J'aurai vu s'envoler le songe de la vie,
Immortel comme toi, que ton prisme éclatant
Me reproduise encor ta brillante féerie,
Dans ce monde invisible où l'avenir m'attend !

L'ÉDITEUR JUSTIFIÉ,

QUATRAIN

A l'Auteur de cet Ouvrage.

FAITES grace à l'excès de ma témérité.
Pardonnez mon larcin, en comptant nos hommages.
J'ai mieux aimé vous faire une infidelité,
Que de faire au Public un vol de vos Ouvrages.

LETTRE

A UN AMI TRÈS-IMPORTUN.

CES Bagatelles que vous appellez des Ouvrages, vous les voulez donc absolument?... eh bien! soit. Mes refus avoient pourtant des motifs presque raisonnables. Les prieres de l'amitié me décident : & voilà comme nous sommes, nous autres Femmes! Vous en penserez tout ce qu'il vous plaira : mais, au moins, parlez-moi vrai, & dites-moi mes défauts; car je me pique d'en avoir. Êtes-vous de ceux qui veulent des dissertations soutenues, des idées toutes de suite, de l'ensemble, de l'apprêt, un plan, de l'ordre enfin? Je n'aime point l'ordre; je n'entends rien à l'ensemble. Je pense une chose, & puis une autre; je les place comme elles se présentent. Par hazard, elles s'arrangent; quelquefois, la réflexion vient : jamais les disparates ne manquent; &, si vous étiez l'adorateur des phrases qui se tiennent, gardez-vous de me lire. Mais, à propos de quoi, s'il vous plaît, m'imposeroit-on des obligations? Faut-il, moi, que j'écrive sensément, comme ceux qui composent des in-folio pour la postérité? Je n'irai point-là.

Loin de moi, les prétentions, la vanité. L'attrait, qui me commande, n'eſt pas le beſoin des ſuccès. Ai-je celui de la gloire? je trouve la mienne dans mes ſentimens. C'eſt par eux que je tiens à la vie: mon travail n'en eſt que l'amuſement, & je ne l'en aime pas moins pour cela; car, je ſuis Françoiſe & Femme. Encore une fois, vous me direz mes défauts, n'eſt-ce pas? je l'exige: oui, Monſieur. Duſſiez-vous en appercevoir à chaque ligne, je veux les ſçavoir tous, & n'en pas corriger un. Le Ciel me préſerve de la fantaiſie du mieux! je n'aurois plus que des regrets; & Dieu ſçait ce qui m'arriveroit, ſi j'avois le malheur de le rencontrer! il y a des gens qui ne me le pardonneroient pas; je les ai vus d'une colere terrible contre des Ouvrages charmans. Les miens ont, du moins, cela de bon; ils ne fâcheront perſonne. Si quelques ſociétés ont bien voulu en dire un peu de mal, c'eſt par attention. C'étoit toujours une maniere d'en parler. En fait d'eſprit & de figure, le ſilence eſt, dit-on, l'injure qui nous bleſſe le plus. Tout eſt au mieux; vous le voyez, je le crois; *Voltaire* a raiſon, & *Candide* auſſi.

Combien aujourd'hui les égards ſont perfectionnés! On nous juge, comme ſi nous en

valions la peine. On médit de nous; on nous fait même l'honneur de nous calomnier. Vive la galanterie moderne ! Mais, ne voilà-t-il pas que j'y ſonge encore ? Quelle fureur vous poſſede aujourd'hui d'avoir un recueil grand comme rien? Qu'en ferez-vous ? Auriez-vous le projet ?... Eſt-ce que jamais le Public?... La bonne folie ! Si vous en étiez capable, ſi le recueil de mes extravagances alloit courir le monde, ce ſeroit un beau train. On parle déjà ; on me diſpute mes vers, les jours qu'on les trouve paſſables. Quant au reſte,... tenez, je ris d'avance de ce qu'ils en diront. Eſt-ce que j'ai de la Morale, moi ? Eſt-ce que j'ai de la Philoſophie ? Je ſoupe fort ſouvent avec des Penſeurs, & je n'ai jamais pu me faire à leur ſtyle : il eſt trop haut, je ne puis y atteindre ; & je redeſcends aux frivolités qui m'amuſent. Moquez - vous de moi ; je vous le permets. Eh ! que ſçait-on ? peut - être, ſans qu'il y paroiſſe, ſuis - je aſſez Philoſophe pour m'en moquer moi - même. Vous ne vous attendiez pas à ce trait-là : tant mieux ! J'aime les ſurpriſes : vous en aurez bien d'autres avec moi. J'écris des Contes de Fées, comme ſi la plûpart des Hommes, & peut-être des Sages, n'étoient que des enfans. Que voulez-vous ? J'aime les Féeries. Et pourquoi pas ?... Fati-

guée de ce qu'on voit, il eſt aſſez agréable de ſe créer ce que l'on ſouhaite, un monde enchanté, que les ſentimens honnêtes, que les penchans doux embelliſſent. Pourquoi ne pas tromper ſon eſprit, ſi le cœur gagne à l'illuſion ? Mais, du ſecret, du ſecret. Il faut me le promettre. Ce n'eſt point, par coquetterie, que je vous le demande : ce n'eſt point, non plus, par modeſtie. Plus mes rêveries ſont folles, plus j'en fais de cas. Elles me rendent heureuſe, le myſtere leur ſied ; le grand jour gâteroit tout. Je ne veux rien confier au Public. C'eſt un confident qui devient bientôt notre Juge; & je ne reconnois aucune autorité, pas même la ſienne.

Adieu ! vous voilà chargé de tous mes riens, qui n'ont de valeur que ce que leur en donne ma fantaiſie ; & c'eſt bien quelque choſe. Je ſuis folle de mon titre, il ne promet que ce que je peux tenir. Je n'y changerai rien.

Adieu, Monſieur.

ÉPITRES
EN VERS,
ET
PIECES DÉTACHÉES.

AUX HOMMES.

FIER d'une fausse liberté,
Sexe, qui vous croyez le maître,
Soyez, au moins, digne de l'être.
Justifiez votre fierté;
Et puis, ce sera notre affaire,
Quand vous l'aurez bien mérité,
De vous surpasser pour vous plaire.
Pardonnez-moi cette candeur,
Qui peut vous paroître un outrage,
Mais qui convient à mon humeur.
Vive, indépendante & volage,
Ma plume obéit à mon cœur.
Disserter est votre partage:
Il est très-noble assurément;
Le nôtre, c'est l'amusement,
Qui, prouvant moins, vaut davantage.
A votre plus grave argument,
Nous répondons en nous jouant,
Avec un mot de persiflage.
Notre frivole Aréopage
Donne des loix à vos Héros,
Et nous cachons vos noirs bureaux,

Sous les pompons du badinage.
Vous vous battez bien mieux que nous ;
Vous ſçavez manier des armes :
Un grand ſabre a pour vous des charmes ;
Chez vous la force aide au courroux.
Oui, Meſſieurs, j'oſerai le dire,
Depuis long-temps on ſçait cela ;
C'eſt d'elle que vient votre empire ;
Le nôtre, il eſt vrai, n'eſt point-là.

Le Ciel auſſi nous dédommage.
Si la force manque à nos vœux,
Dans nos cœurs il met le courage ;
Combien nos combats ſont affreux !
Dans ces plaines, que Mars ravage,
Les vôtres ſont moins douloureux ;
Et l'ennemi qu'il vous faut craindre,
Ne ſçachant, ni plaire, ni feindre,
Moins cher, eſt bien moins dangereux.
Vous faut-il dévorer des larmes,
Réſiſter à votre vainqueur ?
Sans honte, vous rendez les armes.
Mais, ſous une feinte douceur,
Quand l'Amour bleſſe notre cœur ;
Trop ſinceres pour ne pas croire,
Pleurant la peine ou le bonheur,
Et la défaite & la victoire,
Et le triomphe de l'honneur,
Ou la perte de notre gloire,

Nous trouvons par-tout le malheur.
Sçavez-vous vaincre la Nature ?
Connoissez-vous tous ces tourmens,
Vous, esclaves de vos penchans,
Vous, que l'impunité rassure ?
J'ai tort, je vous condamne en vain;
Tous mes reproches sont des crimes :
N'avez-vous pas votre latin,
Qui vous rend des êtres sublimes ?
Oui, Messieurs ; le Sexe jaseur
Doit tout au Sexe raisonneur.
Trop heureuses, je suis sincere,
Que des demi-Dieux, tels que vous,
Daignent descendre jusqu'à nous,
Et s'humaniser, pour nous plaire.
Des Philosophes, des Penseurs,
Des Géomètres, des Docteurs,
Dont les discours sont admirables,
Et les écrits inexplicables,
S'occuper de jolis enfans !
En perdre par fois le bon sens !
Autour de nous jouer sans cesse !
S'abaisser à notre foiblesse !...
Tel est pourtant notre pouvoir.
Que la Nature forme un sage,
Si le sage vient à nous voir,
Reconnoît-elle son ouvrage ?
Enfin, tout adore nos fers ;

Tout fuit l'inftinct qui nous dirige:
Par nos graces, par nos travers,
Si l'on veut, par notre vertige,
Nous enchaînons cet univers.
Nous lui prouvons, grace au preftige,
Qu'en vous ébauchant avant nous,
Le Ciel, de notre honneur jaloux,
Pour la fin garda fon prodige,
Et que la main du Créateur
Commença vîte par la tige,
Pour donner fes foins à la fleur.

A
M. LE COMTE DE....

Partant pour l'Angleterre.

ADIEU, Comte : retour prochain,
Et voyage bien salutaire,
Sous un Ciel tranquille & serein !
Si vous allez en Angleterre,
Rapportez-nous de la raison,
Sans l'armer d'un dehors sévere :
Tant qu'elle a le visage austere,
Elle est toujours hors de saison.
Ne quittez point votre élégance,
Pour vous donner un air profond :
Coëffez-vous, comme on fait en France ;
Il est très-possible qu'on pense,
Sans avoir la frisure en rond.
Conservez votre humeur légere ;
Et, s'il me sied de prononcer,
Soyez Anglois, pour nous fixer ;
Mais restez François, pour nous plaire.

A OROSMANE.

CHER Orofmane, mon idole,
Toi, le feul Turc dont on raffole,
Combien je fais cas de ton cœur !
Ton amour te coûta l'Empire,
Le repos, le jour, & Zaïre,
Tu perdis tout, par une erreur.
N'importe. Injufte, je t'adore;
Armé d'un fer, je t'aime encore;
Je chéris jufqu'à ta fureur,
Je pardonne à fa violence,
Et la préfere à la langueur
De tous nos fcélérats de France,
De ces Caméléons de Cour,
Sans principes, fans confiftance,
Qui nous attaquent fans amour,
Qui nous gardent par convenance;
Fripons & dupes tour-à-tour,
Que l'on trahit fans conféquence,
Trop foibles, pour être jaloux,
Et trop froids, foit dit entre-nous,
Pour le plaifir de la vengeance.

A LA PROVIDENCE.

HAZARD, Providence, ou Destin,
Oui, tu m'as toujours paru sage.
Tu fis mon cœur pour le chagrin :
Mais, tu lui donnas le courage....
L'homme de bien verse des pleurs,
Et, dans l'infortune, on l'oublie :
Le méchant jouit des honneurs ;
C'est au méchant qu'on porte envie.
A l'aspect de tous ces malheurs,
L'Univers entier se récrie.
Eh! pourquoi plaindre la vertu?
Elle-même est sa récompense ;
Socrate pardonne à l'offense ;
Il meurt, & n'est point abattu.
Cromwel mourut dans les alarmes ;
Ses remords furent ses bourreaux.
Que de Trônes baignés de larmes!
Sous des chaumieres, quel repos!
La beauté sage est indigente ;
Qu'importe, si peu lui suffit?
Le vice la voit, il rougit :
On la respecte, elle est contente.

Il eſt des Nymphes opulentes ;
Mais, hélas ! on ſçait à quel prix.
Cet or, qui les rend ſi brillantes,
Devient le ſignal du mépris.
Oui, devant toi, je le confeſſe,
Oui, j'ai pitié même d'un Grand,
Qui n'eſt connu que par ſon rang,
Et j'ai honte de ſa Nobleſſe.
Quant aux Parvenus inſolens,
La poudre obſcure qui les couvre,
Empêche que je ne découvre,
Si ce ſont eux, ou bien leurs gens.
L'ame baſſe qui calomnie
Ne troublera jamais mon ſort ;
J'inſulte en paix à ſon effort :
Par ſa baſſeſſe elle eſt punie.
Lorſque, bien fiers de nous trahir,
Des fats, que la mode encourage,
Se font un barbare plaiſir,
D'afficher l'audace & l'outrage,
Je dis : Ces héros de notre âge
Seront des Nains pour l'avenir.
Enfin, ſublime Providence,
Qu'à ton gré ce globe ait ſon cours ;
Mais réſerve pour l'innocence,
L'amitié tendre, les amours,
Et le tréſor de l'eſpérance....
Je te remercîrai toujours.

A
MADEMOISELLE DE S....

Pour le Jour de sa Fête.

VOUS réunissez tant de charmes!...
Et ce sont des trésors perdus!
L'Amour sur eux verse des larmes;
L'Hymen prétend qu'ils lui sont dûs.
Eh! de lui, que pouvez-vous craindre?
Oui, j'ai connu plus d'un mortel,
Trop amoureux, pour sçavoir feindre,
Brûlant de vous suivre à l'Autel,
Pour y jurer d'aimer sans cesse
Ce qu'en vous j'aimerai toujours,
Mais ce qu'un amant sans détours
Aime encore mieux dans sa maîtresse.
Hélas! nul ne vous intéresse....
L'amitié seule a tous vos vœux.
Joignez le plus charmant des Dieux
A la plus aimable Déesse:
C'est le secret des cœurs heureux.

A LA RAISON
D'UN HOMME QUI N'EN A POINT.

Le projet eſt digne d'un autre ;
Mais je ſuis ma vocation :
J'aime les êtres de raiſon ;
Je vais, Comte, chanter la vôtre.
Mais, bon ! elle eſt déjà bien loin.
C'eſt le chien de Jean de Nivelle ;
Elle s'enfuit quand on l'appelle :
Plus de cent fois, j'en fus témoin.
Comment donc courir après elle ?
Eſſayons : je veux l'attraper,
La ſermonner à ma maniere,
Et la tenir à la liſiere,
De peur qu'elle n'oſe échapper.
Vain eſpoir ! mon héros ſommeille,
Il extravague, ou bien il dort,
Et ſa raiſon criera bien fort,
Si c'eſt la mienne qui l'éveille.
Profitons de l'occaſion,
Pour louer, tout bas, ſon courage ;

Car il en a, comme un Lion.
A la guerre, c'eſt un Dragon:
A Paris, ce n'eſt plus qu'un Page,
Un Page, au moins, pour la raiſon.
  Beau dormeur, bel Endimion,
Sentez le prix de cet hommage.
Un fou charmant eſt plus qu'un ſage,
Fût-ce Pithagore ou Platon.
Il fait conquête ſur conquête,
Plaît toujours, n'a jamais d'humeur:
On ſe paſſe fort bien de tête,
Lorſqu'on eſt doué d'un bon cœur.
Le vôtre eſt noble & plein de zele;
Vous êtes ami généreux,
Sur-tout, des maris le modèle.
Vous trompâtes plus d'une belle;
Vous fûtes amant dangereux.
Aujourd'hui, vous aimez vos nœuds:
Epoux d'un ange, on eſt fidele....
Il s'éveille; changeons de ton:
Mais l'entrepriſe eſt trop pénible.
Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible
De dire un mot à ſa raiſon.

A LA RAISON
D'UN HOMME QUI EN A.

CHANTER la raiſon qui vous guide,
Du moins, c'eſt parler à quelqu'un :
Oui, vous avez le ſens-commun ;
Pallas vous céda ſon égide.
A Rome, (*) où l'on s'y connoît bien,
Dans plus d'une importante affaire,
On vit l'activité prudente
De votre eſprit qui plaît au mien,
Et dont l'ame eſt toujours contente.
De tels Juges je fais grand cas.
Sageſſe aimable a des appas ;
Sur nous elle acquiert de l'empire,
Lorſque des fleurs couvrent ſes pas,
Et que l'Amour peut lui ſourire.

(*) M. le Marquis d'Aub.... a été Ambaſſadeur à Rome, & vient de ſe marier.

Ce Dieu, presque sage aujourd'hui,
Se voile des traits de son frere,
Et malignement avec lui,
Troque de flambeau pour vous plaire.
Celle qui vient de vous choisir,
Votre compagne & votre amie,
Auprès de vous va réunir
Et la décence & le plaisir,
Ce double charme de la vie.
Son bonheur & ses sentimens
Chaque jour la rendront plus belle:
La vertu, jointe aux agrémens,
N'a jamais trouvé d'infidelle.
  Le sort est donc juste aujourd'hui;
Quoique, dans certains jours d'ennui,
Il m'ait souvent paru funeste:
Vous faites ma paix avec lui;
Et, puisqu'il vous traite en ami,
Je le tiens quitte pour le reste.

AUX PHILOSOPHES INSOUCIANS.

VOUS, que berce une vieille erreur,
Très-ſots Diſciples d'Epicure,
Connoiſſez la volupté pure :
Sçachez aimer, c'eſt le bonheur,
L'attrait, le vœu de la Nature :
Les ſens trompent..... je crois mon cœur.
Ici-bas, dites-vous ſans ceſſe,
Il ne faut rien approfondir :
On y doit jouir, ſans foibleſſe;
Et la foibleſſe eſt de ſentir.
Excellente philoſophie !
N'atteindre jamais qu'à la fleur !
Epicuriens, c'eſt, en honneur,
Brouter gaîment pendant ſa vie.
Ces globes, qu'on enfle en ſoufflant,
Un vain preſtige qui s'efface,
Ne ſatisfont que l'homme-enfant :
Pourvû qu'il joue, il eſt content;

Son

Son œil s'arrête à la surface :
Le plaisir, voilà son lien ;
Il y vole, & brûle ses aîles ;
Le malheureux ! c'est tout son bien...
Qu'ils sont pauvres, les infideles !

MES froids amis, viendra le jour,
Où les tristes glaçons de l'âge,
Qui ne respectent que l'Amour,
Ne vous laisseront en partage,
Qu'un passé perdu sans retour.
» Que reste-t-il à ma vieillesse,
Nous direz-vous languissament ?
» J'ai dédaigné le sentiment :
» Nul Être à moi ne s'intéresse.

LES Dieux se vengent & font bien.
Ne vous dites pas leur image ;
Je crois le diable Epicurien.
Le pauvre Satan n'aime rien ;
Et c'est de cela qu'il enrage.

RÉPONSE

A DES STANCES

DE M. LE CHEVALIER DE...

QUE vos éloges ſont charmans !
Chaque Muſe en eſt embellie.
Erato, long-tems endormie,
S'éveille, & renaît par vos chants.

MIEUX qu'elle encor, vous ſçaurez plaire.
Votre luth aura tous les tons;
Et j'applaudis, dans vos chanſons,
La langue qu'on parle à Cithere.

DE l'Ovide que vous vantez,
Il m'eſt bien doux d'être l'amie,
J'admirai toujours ſon génie :
En le chantant, vous l'imitez.

Aux sons magiques de sa lyre,
L'Amour doit trop, pour le braver.
C'est un appui de son empire :
L'Amour sçaura le conserver.

Ne boudez plus votre Rosine ;
Pardonnez-lui quelques rigueurs.
Le Dieu de la double colline
Vous a comblé de ses faveurs.

Vos malheurs sont au rang des songes ;
(Car on rêve au sacré vallon :)
Vous rêvez comme Anacréon :
On vous envira vos mensonges.

A
UN IRRÉSOLU.

ENTRE le ſentiment & l'art,
Malheureux celui qui balance!
Un tel amant n'eſt qu'un vieillard,
Plus près qu'il ne croit de l'enfance.
Cœurs languiſſans, triſtes humains,
Il vous faut des beautés factices.
Pour ranimer vos goûts éteints,
Vous avez beſoin d'artifices.
Voyez mourir votre bonheur,
Débile enfant de l'impoſture:
C'eſt la foibleſſe, ou c'eſt l'erreur,
Qui vous enleve à la Nature.
La conſtance, qui vous fait peur,
A ſa loi toujours me ramene:
L'ame forte tient à ſa chaîne;
Et ce ſeul bien n'eſt point trompeur.
Le reſte, hélas! n'eſt que chimere.
Pour qu'un Dieu jouiſſe à ſon tour,
Il doit aimer comme il ſçait plaire:
Pſiché ſuffiſoit à l'Amour.

RÉPONSE

A L'ÉPITRE

SUR L'AMITIÉ DES FEMMES.

COMBIEN nous avons de défauts!...
Qu'une belle eſt infortunée!
L'amitié défend le repos:
Nous dormons, toute la journée.
Oui, je conçois votre chagrin,
Et j'approuve votre colere.
Sans doute, il faudroit, pour vous plaire,
Vous adorer dès le matin;
Exiler de notre toilette
Le Colonel qui fait des nœuds,
L'Abbé qui rajuſte une aigrette,
Tandis qu'on treſſe nos cheveux.
Monſieur, duſſai-je être indiſcrette,
Grace, au moins, pour ces plaiſirs-là:
Nous y tenons; la choſe eſt nette:

Pour votre amitié, l'on verra.
Mais ne parlez point de vieilleſſe ;
Elle raiſonne, & ne ſent plus :
L'ame ſe ferme à la tendreſſe,
Quand les yeux s'ouvrent aux abus.
Enfin, ſi cette amitié rare
Du jeune âge n'eſt pas le prix;
Si, par le ſort le plus bizarre,
On ne l'obtient qu'en cheveux-gris;
J'y renonce, je le déclare.
Ciel! préſervez-nous des amis !

A L'AMOUR.

IMITATION DE SAPHO.

AMOUR, j'ai vécu ſous tes chaînes:
Tes traits s'épuiſerent ſur moi;
Je ſouffris, j'adorois mes peines;
Jamais on ne fut plus à toi.
Dieu perfide! je me dégage;
Tu m'y forces, tu l'as voulu:
Pour me retenir davantage
Ton effort feroit ſurperflu.
Retourne au ſéjour du tonnerre;
Crois-moi, fuis, renonce à la terre;
Je t'abjure, qu'y ferois-tu?
BARBARE, je vivrai tranquille.
Dans mon ame, tu le ſçais bien,
Il te reſtoit un ſeul azile:
Tu l'as détruit, tu n'es plus rien.
Tu regretteras ton empire,
Et mon déſordre & mon délire,
Et mes tourments & mon bonheur.
L'Olimpe pourra te ſourire....
Mais ſes Dieux n'auront pas mon cœur.

RÉPONSE

A DES VERS DE M***.

OUI, chaque fois que je vous lis,
Je suis contente de moi-même;
Vous embellissez mes écrits:
Quand vous les chantez, je les aime.
A parler pourtant sans détours,
Votre aveuglement est extrême:
Mais il vous sied, comme aux Amours.
Gardez leur bandeau, leurs chimeres.
Ils vous diront, s'ils sont sinceres,
Que les erreurs font les beaux jours.
Ils me semblent insupportables,
Nos critiques trop clairvoyans.
Je n'ai que de foibles talens;
Il me faut des Juges aimables,
Et qui ne passent pas trente ans.
La sombre raison me désole;
Je hais ses calculs, sa froideur.
Elle analyse le bonheur.

Tandis qu'on en parle, il s'envole.
Vos Ouvrages le peignent mieux
Que la triſte Philoſophie.
Jeunes ſages ſont ma folie :
Dans l'âge mûr, je m'en défie ;
Et je les plains, quand ils ſont vieux.

QUATRAIN.

BEAUTÉ, fatal présent des Dieux,
Les peines sont votre partage.
Vous armez un Sexe envieux :
Fixez-vous un Sexe volage ?

A LA FOLIE.

CHARME des Mortels & des Dieux,
Folie, aimable enchantereſſe,
Tu ſçais même embellir les jeux:
Le plaiſir naît de ton ivreſſe.
Je me donne à toi pour toujours:
Je te préfere à la tendreſſe.
Répands la gaîté ſur mes jours;
Et j'aurai plus que la ſageſſe.
C'eſt en attendant ton retour,
Que les pauvres Amans ſommeillent.
La raiſon ſeule endort l'Amour:
Ce ſont tes grelots qui l'éveillent.

PORTRAIT DES FRANÇOIS.

TOUS vos goûts ſont inconſéquens:
Un rien change vos caractéres;
Un rien commande à vos penchans.
Vous prenez pour des feux ardents,
Les bluettes les plus légeres.
La nouveauté, ſon fol attrait,
Vous enflamment juſqu'au délire:
Un rien ſuffit pour vous ſéduire;
Et l'enfance eſt votre portrait.
Qui vous amuſe, vous maîtriſe:
Vous fait-on rire? on a tout fait,
Et vous n'aimez que par ſurpriſe.
Vous n'avez tous qu'un ſeul jargon,
Bien frivole, bien incommode.
Si la raiſon étoit de mode,
Vous auriez tous de la raiſon.

AUX TURCS.

MESSIEURS les Turcs, je vous déteste.
Quel froid, quel insipide bien,
D'abuser d'un pouvoir funeste,
D'oser tout, en n'inspirant rien!
S'il faut vous en croire, une Femme
Naquit pour votre amusement,
A quelques attraits, n'a point d'ame;
Et trompe assez ingénument.
Vous blasphêmez!... le Ciel est sage;
Il communique à son image
L'étincelle du sentiment.
Un bel œil le peint & l'annonce;
Il est l'interprête des Dieux,
Et ses regards sont ma réponse.
Dans nous, c'est le cœur qui prononce:
Mais, pour un Turc, c'est trop des yeux.
Non, rien n'est tel que notre France.
Ici, l'on a de la raison,
Avec un grain d'extravagance.
Les Femmes y donnent le ton;
Et ce sont elles qu'on encense.
Viens à nos pieds, viens-y, Sultan.

Apprends à jouir de la vie ;
Dépose l'orgueil du Turban,
Pour les pompons de ma Patrie.
Posséder, c'est moins que sentir.
Viens prendre, aux genoux de Délie,
Quelques leçons du vrai plaisir.
Qu'espéres-tu de ces esclaves,
Dont tu captives les beaux ans ;
Qui ne trouvent, dans leurs entraves,
Que des oppresseurs pour amans?
Va ; donne-leur la clef des champs.
Fais enfin chérir ta hautesse ;
Et tu verras, en peu de tems,
Que la liberté qu'on nous laisse,
Développant les sentiments,
Ne nuit jamais à la sagesse.

Signé par nous, graves Docteurs,
Pensant sous des bonnets de fleurs,
Et dictant des loix à l'Asie,
Le soir après la Comédie.

AUX SAUVAGES.

SAUVAGES, ſoyez nos modèles!
Le ſentiment guide vos pas;
A ſa loi vous êtes fideles:
Que n'habité-je en vos climats!

CHAQUE nœud s'y forme ou ſe briſe,
Au gré des cœurs iudépendans.
Parmi vous, il n'eſt point de Grands
Que l'on redoute, ou qu'on mépriſe.

VOUS ne deſcendez pas au ſoin
De vous ſurpaſſer en richeſſe.
Chez vous, la ſeule qu'on connoiſſe,
C'eſt d'en ignorer le beſoin.

SI vous ne donnez qu'une roſe,
Elle vaut tous nos diamans.
Que fait la valeur de la choſe?
Le cœur met un prix aux préſens.

Vous vous aidez avec tendreſſe;
Nul ſecours n'eſt humiliant,
Et jamais la délicateſſe
Ne rougit, même en acceptant.

Reconnoissante, & non ſéduite;
La beauté nomme ſon vainqueur.
Le penchant regle la conduite:
On n'y ment jamais à ſon cœur.

C'est, ſous vos huttes, qu'on ſçait vivre;
On végéte ſous nos lambris.
La Nature vous ſert de livre;
Son inſtinct vaut tous nos écrits.

A M. LE MARÉCHAL DE....

Vous valez César, à la guerre,
Et vous surpassez Annibal.
Vous sçavez vaincre, ainsi que plaire :
Je le sens bien ; je le dis mal,
Et cela ne m'importe guere :
Apprend-on à rimer au bal ?
Pardonnez mon insuffisance.
Chacun, en ce bon Univers,
A son défaut, par excellence.
Je suis novice en l'art des vers,
Tout comme vous pour la constance.

AU CHEVALIER DE...

En recevant de lui un ſuperbe Oiſeau.

CET Oiſeau, nourri par vos mains,
Eſt l'image des infidelles.
Il eſt charmant, & je le plains;
Le malheureux! il a des aîles.

LES CHARMES

DU CLOITRE.

Séjour choisi par la décence,
Non, vous n'êtes point effrayant,
Et l'azile de l'innocence,
Doit l'être aussi du sentiment.
De la retraite & du silence,
Vous qui connoissez la douceur;
Votre paisible dépendance
Ne pese point à votre cœur.
Sous une chaîne formidable,
Il ne languit point abattu:
L'Homme enchaîné, c'est le coupable.
Est-il des fers pour la vertu?

A

M. LE MARÉCHAL DE....

MON Sexe eſt Amant de la gloire;
Il vous l'a prouvé fort ſouvent,
Et vous le tairiez vainement:
Vous ſeriez trahi par l'Hiſtoire.

AU MARQUIS DE...

VA, crois-moi, la mélancolie,
De l'eſprit les calculs gênans,
L'importune Philoſophie,
Ses ſyſtêmes impertinens,
Et ſa raiſon ſi peu ſuivie,
Sont, n'en déplaiſe à nos Sçavans,
Des pavots ſemés ſur la vie.
Si, pour la gloire qu'on envie,
On ſe livre à ces paſſe-tems,
Pour le bonheur, je m'en défie.
Nuls ſoins, nulle prétention,
Pour moi, voilà ce qui m'enchante.
Voi ta Nation ſi brillante:
Brille-t-elle par la raiſon?
Sous le moulinet de la mode,
On la voit tourner à tout vent:
Elle a le plaiſir pour méthode,
Et pour inſtinct le ſentiment,
Tant qu'il n'eſt pas trop incommode.

Es-tu François ? voilà ton Code ;
Et c'eſt ainſi qu'on eſt charmant.
Des travers, des métamorphoſes,
Tel eſt le monde : prends ſon ton.
Le Printemps naît ; cueillons des roſes :
Qui voudra, ſonge à la moiſſon.

BILLET D'UNE BERGERE,

Daté des Champs.

Billet, où l'eſprit veut briller,
N'eſt point le fait d'une Bergere :
Ma Muſe, inſtruite à babiller,
Plus ne ſçait rien, dès qu'il faut plaire.
Petit boſquet, petit ſentier,
Et ſurtout l'ombre du myſtere,
Eſt l'humble lot qu'elle préfere.
Pour qui ſçait bien apprécier,
Palais ne vaut lit de fougere,
Et cédre eſt moins que coudrier.
Simple couronne de feuillage,
Myrte qu'on peut y marier,
Sied beaucoup mieux à mon viſage,
Que belle branche de laurier.
La gloire, avec ſon étalage,
Eſt fort ſujette à s'ennuyer.

POINT ne vous dirai de nouvelles,
Sinon du cœur de nos amis.
Toujours heureux, toujours fidelles,
Nos Philémons ont leurs Baucis.
Notre ſpectacle eſt la Nature.
Venez la voir en ce ſéjour :
Rencontrerez l'amitié pure,
Le bonheur, ... même avec l'Amour.
L'émulation, nulle envie,
Point de ſerpens parmi les fleurs,
Quelque peu de coquetterie,
Ni Sots, ni Prudes, ni Penſeurs.
Trouverez douce confiance,
Beaux jours filés par le plaiſir,
Les charmes joints à la décence,
Le reſpect auprès du deſir ;
Et ce Dieu lutin qu'on encenſe,
Inventant un art de jouir,
Sans ôter rien à l'innocence.

AU COMTE D'H...

Oui, n'en déplaiſe à ma Patrie,
Vous avez ſes aimables goûts :
Ses défauts, je vous en défie;
Et c'eſt encore tant-mieux pour vous.
Sur ces défauts-là, je vous prie,
Comte, gardez-nous le ſecret.
Taiſez-vous, par galanterie,
Si ce n'eſt pas par intérêt.
Ne dites rien de nos caprices,
De nos Sages intéreſſans,
Qui, pour le progrès des talens,
Leur font de bonnes injuſtices,
Parlent, avec un très-grand ſens,
De nos plumes & de nos vices,
Des Foyers, des Gouvernemens,
Du Conſeil d'Etat, des Couliſſes,
De Boſton, & des vers courans,
De Bleds, de Finance & d'Actrices.
Vous avez vu, par-ci, par-là,
Oubliant juſqu'à leur coëffure,

Nos Raiſonneurs en falbala,
Jaſer ſur la Littérature.
Que dites-vous de leur caquet ?
O le plaiſant Aréopage !
Ici, nous n'avons point de Sage,
Qui n'ait ſtylé ſon Perroquet.
Les jugemens ſont un ramage
Qu'on répéte d'un air diſtrait ;
Et, ſur cet article, je gage
Que vous ſerez encor diſcret.
Sage & prudent, comme vous l'êtes,
Vous épargnerez nos Amans,
Fiers de leur amour à bluettes,
Et prodigues de faux ſermens.
Vous ferez grace à nos Coquettes,
Qui, ſçachant diſputer au tems
Leurs prétentions indiſcrettes,
Hazardent leurs beaux ſentimens,
D'après mille détails charmans
Qu'on leur arrange à leurs toilettes.
Motus encor ſur nos Plaiſans,
Nos hiſtoriques Ariettes,
Et nos Drames attendriſſans,
Entrecoupés de Chanſonnettes.
Autant en emporte le vent !
Chut encor !... mon Dieu ! j'en ai honte.
Si vous étiez obéiſſant,
Il me ſemble, mon pauvre Comte,

Que vous vous tairiez trop souvent.
Tenez! je leve vos scrupules;
Dites tout ce qui vous viendra:
Trouvât-elle des gens crédules,
Votre critique nous plaira,
Même en frondant nos ridicules.

REGRETS

D'UNE BERGERE.

HÉLAS! que l'abſence eſt cruelle,
Diſoit la tendre Iſmene, un jour!
Plus on eſt heureux par l'Amour,
Plus on eſt malheureux par elle.
Juſqu'aux douceurs du ſouvenir,
Tout m'arrache aujourd'hui des larmes:
Mais ces pleurs ont pour moi des charmes;
Ma peine eſt encore un plaiſir.

DANS cette aimable ſolitude,
Tout s'anime & ſemble jouir.
Moi, j'y viens en ſecret nourrir
Mon amoureuſe inquiétude.
Fiere de mon abattement,
Je ne regrette point mes graces.
Du chagrin, j'aime en moi les traces:
Elles naiſſent du ſentiment.

HILAS ! plains-tu mon infortune ?
Dans nos plaines j'erre au hazard.
Le jour a lui pour ton départ :
La clarté du jour m'importune.
La Nature, ici, vainement
M'étale sa fraîcheur naissante :
A mes regards elle est mourante ;
Quand je suis loin de mon Amant.

ROMANCE.

LA bonne-foi fut ma chimere.
N'ai-je donc chéri qu'une erreur?
O Dieux! laissez-moi mon bonheur:
Je ne veux point que l'on m'éclaire.
S'il faut que l'Amour soit trompeur,
Que l'amitié soit un mensonge,
Faites encor durer le songe,
Et laissez la nuit dans mon cœur.

QUE dis-je? hélas! brisons des chaînes
Qui peuvent coûter des soupirs,
Et défendons-nous des plaisirs,
Quelquefois si voisins des peines.
Mais pourquoi veux-je me sauver
D'une erreur qui m'est aussi chere?
Rendors-toi, rendors-toi, Glicere!
Pour être heureuse, il faut rêver.

REGRETS
DU PREMIER AGE.

DANS le monde, nos premiers ans
Sont dirigés par l'innocence.
Qu'elle est heureuse, notre enfance!
Toujours croire est sa jouissance,
Et tous ses rêves sont charmans.
Combien sa joie est vive & pure!
Il lui semble, du sein des jeux,
Que tous les cœurs sont vertueux;
Qu'ils sont fermés à l'imposture.
Mortels, qui nous ouvrez les yeux,
Hélas! vous êtes bien coupables.
L'on perd tout, quand on vous voit mieux:
On perd ces prestiges aimables,
Par qui les Hommes sont des Dieux.
Ah! rendez-moi, s'il est possible,
L'opinion que j'eus de vous.
Sur la foi d'une erreur paisible,
J'aimois à vous estimer tous.
Je regrette un bandeau si doux:
La vérité m'est trop pénible.

AUX FEMMES.

MON ſexe eſt injuſte par fois ;
Mais c'eſt un tort qu'un charme efface.
Ses travers même ont de la grace,
Et ſes caprices ſont ſes loix.
Je voudrois le fléchir, ſans doute.
Pour des titres, j'en ai plus d'un.
Mes traits n'ont rien que de commun.
Je me tais, & même j'écoute....
N'importe! il me faut renoncer
A l'eſpoir flatteur de lui plaire.
Auprès de lui, j'aurois beau faire :
Tout en moi paroît l'offenſer ;
Et mes Juges, dans leur colere,
M'ôtent juſqu'au droit de penſer.
Cependant j'exalte ces Dames ;
J'encourage leurs défenſeurs ;
Je leur donne à toutes des ames ;
Je chante leurs graces, leurs mœurs,
Et leurs combats, & leur victoire.
Je les compare aux belles fleurs,
Qui de nos jardins ſont la gloire,

Elles

Elles rejettent mon encens,
Et, ce qu'on aura peine à croire,
Me traitent, dans leur humeur noire,
Presque aussi mal que leurs Amans.
Mes vers sont pillés, disent-elles.
Non, Chloé n'en est pas l'Auteur;
Elle fut d'une pesanteur!....
Le tems ne donne pas des aîles.
» Mon Dieu! reprend avec aigreur,
» A coup sûr, l'une des moins belles,
» Jadis, je la voyois, le soir;
» Alors, elle écrivoit en prose,
» Peut-être, hélas! sans le sçavoir,
» Et hazardoit fort peu de chose.

Mesdames, à ne point mentir,
Je prise fort de tels suffrages:
Mais, craignez de m'enorgueillir,
En me disputant mes Ouvrages.
Ne me donnez point le plaisir
De me croire un objet d'envie.
Je triomphe, quand vous doutez;
Rendez-moi vîte vos bontés,
Et je reprends ma modestie.

FÉERIES

EN DIALOGUE

TAYLOR INST.
OXFORD

PERSONNAGES.

ZAMÉNIDE, jeune Princesse.

AZÉMA, jeune Prince, Amant de Zaménide.

THÉONE, Fée.

La Scene est dans un Bosquet de l'Amour.

LA HAINE PAR AMOUR.

SCENE PREMIERE.

LA FÉE, (*seule.*)

EH quoi! parce qu'autrefois j'ai protégé deux Amans, poursuivis par des Fées implacables, parce que je les ai soustraits à leurs fureurs, je fus condamnée par elles à tourmenter deux ames également honnêtes, également tendres & délicates. Cet accord me parut long-tems impossible. Je l'ai trouvé, il faut subir la peine qu'on m'imposa, ou renoncer au pouvoir de faire des heureux!... Mon choix est fait : j'éleve une jeune personne, douée de toutes les séductions, & ne s'en doutant pas. Mais combien furent

cruelles les Fées qui préſiderent à ſa naiſſance ! Elles lui donnerent un cœur ſenſible. Elle ignore pourtant ce que c'eſt que l'Amour ; & il le faut, pour l'exécution de mon projet : il faut qu'elle ſe croie odieuſe à l'Amant le plus paſſionné. Je crains, je ſouhaite de réuſſir. Je ſuis la cauſe de leurs malheurs ; ils deviennent les miens. Zaménide s'approche : que ſa candeur m'intéreſſe ! je l'aime, & je l'afflige.

SCENE II.

ZAMÉNIDE, THÉONE.

(*Zaménide entre, s'arrête vis-à-vis de la Statue de l'Amour, & ne voit point la Fée.*)

LA FÉE.

Vous me paroissez en contemplation?

ZAMÉNIDE.

Madame, c'est que.... je regardois...; C'est un Dieu, n'est-ce pas?

LA FÉE.

A propos de quoi me dites-vous cela, Mademoiselle?

ZAMÉNIDE.

C'est.... c'est qu'Azéma l'adore.

LA FÉE, (*avec effroi.*)

Vous l'auroit-il dit?

ZAMÉNIDE.

Je vous assure que non: mais, tout à l'heure encore, il étoit à ses pieds. Je l'observois; & ce n'étoit pas par curiosité. Je ne sçais ce qu'il lui demandoit; j'aurois bien voulu

l'entendre. Il faut que ce soit quelque chose qu'il desire très-vivement, car ses yeux avoient une expression! Dès qu'il m'a vue, il s'est sauvé.

LA FÉE.

Je le crois; il doit être fâché d'avoir été surpris.

ZAMÉNIDE.

Et pourquoi donc, Madame?

LA FÉE.

Son Dieu n'est qu'un tyran.

ZAMÉNIDE.

En êtes-vous bien certaine? il n'a point cet air-là.

LA FÉE.

Et voilà ce qui le rend si dangereux. Il paroît doux, il est cruel : c'est le Dieu des injustices, du trouble & des larmes. Il promet le bonheur, détruit le repos, & tourmente le plus ceux qui lui sont le plus soumis. Ma chere Zaménide, jurez-moi de n'être jamais à ce Dieu redoutable.

ZAMÉNIDE.

Hélas! Madame, c'est celui d'Azémia.

LA FÉE.

C'est son persécuteur.

ZAMÉNIDE.

Et vous ne l'avertiſſez pas ! je vais le déſabuſer, lui dire qu'il s'en défie.

LA FÉE.

Gardez-vous en bien ; je vous le défends : entendez-vous ?

ZAMÉNIDE.

Cependant, Madame, étant l'amie d'Azéma, je dois....

LA FÉE.

Vous !... vous, l'amie d'Azéma !

ZAMÉNIDE.

Vous ne le ſçaviez pas ! rien n'eſt plus clair pourtant.... Tenez, Madame, tous les lieux où il n'eſt point me ſemblent déſerts. S'il eſt triſte, je le ſuis plus que lui : ſon nom eſt le ſeul que j'aime, & le ſeul que je prononce en tremblant... & voilà comme on eſt pour un ami.

LA FÉE, (*ſéchement.*)

Il ne mérite pas la préférence que vous lui donnez. Il vous trouve des défauts horribles, & que vous n'avez point.

ZAMÉNIDE.

Eh ! mon Dieu ! c'eſt que j'en ai, ſans

doute; c'est qu'il est de bonne-foi. Les autres me trompoient: lui, il en est incapable, & je l'en remercie.

LA FÉE.

(*Apart.*) (*haut.*)

Qu'elle est intéressante! Par exemple, je ne m'y attendois pas. Mais songez donc que lui seul, à ma Cour, ne vous rend pas justice: cependant je n'ai rien épargné pour vous embellir, & mes efforts ont secondé les dons de la Nature.

ZAMÉNIDE.

Ah! si je lui déplaisois, vous n'auriez rien fait pour moi. Oui, Madame, je consens à devenir odieuse à tout le monde, pourvû qu'Azéma....

LA FÉE.

Vous êtes d'une obstination!...

ZAMÉNIDE.

Et vous, d'une cruauté!....

LA FÉE.

Mais, je l'aimerois assez, s'il ne vous haïssoit pas.

ZAMÉNIDE.

Non, Madame, il ne me hait pas.

LA FÉE, (*ironiquement.*)

Dès que vous en êtes sûre....

ZAMÉNIDE.

A la promenade, d'où vient nous trouvons-nous si souvent près l'un de l'autre?

LA FÉE.

Effet du hazard.

ZAMÉNIDE.

Et pourquoi, lorsqu'il ne me parle point, ne parle-t-il à personne?

LA FÉE.

Parce qu'il est sujet à l'humeur.

ZAMÉNIDE.

Et mon chiffre, toujours entrelacé avec le sien, & les fleurs qu'il me donne, sont-ce encore des marques de haine?

LA FÉE.

Oui, Mademoiselle, oui.

ZAMÉNIDE.

Vous me désespérez; mais je ne vous crois point. Hier je vous suivois à la chasse; ma caleche se brisa dans la forêt. Si vous aviez vu avec quel empressement il vint à mon secours! Il étoit plus pâle, plus tremblant, plus effrayé que moi. Voilà comme je serois s'il lui arrivoit quelque malheur; & vous ne me ferez point accroire que je l'abhorre.

LA FÉE.

Cela prouve qu'Azéma eſt un ennemi généreux.

ZAMÉNIDE.

Un ennemi ! un ennemi ! Et pourquoi le feroit-il ? Que lui ai-je fait ? On diroit que vous prenez plaiſir à me tenir des propos déſolans, & je ſors pour ne les plus entendre.

(Prête à ſortir, elle rencontre Azéma, & ils ſe regardent.

(A la Fée avec trouble.)

Madame, ne m'appellez-vous pas ?

LA FÉE.

Non, Mademoiſelle, vous pouvez partir.

ZAMÉNIDE.

C'eſt qu'il feroit bon de s'expliquer.

LA FÉE.

Les explications me déplaiſent ; & d'ailleurs, j'ai à parler au Prince : il eſt convenable que vous ne ſoyiez pas préſente.

ZAMÉNIDE.

Vous ne ceſſez de lui parler.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiſelle, vous ne ſongez gueres à m'obéir : laiſſez-nous.

SCENE III.

LA FÉE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Vous l'éloignez en vain ; mon cœur la ſuit.

LA FÉE.

Prince, je n'ai pu empêcher votre amour: un pouvoir ſupérieur s'y oppoſoit ; mais j'ai eu les raiſons les plus fortes pour vous engager à le vaincre, ou du moins à le cacher. Vous n'en tenez compte ; vous bravez mes conſeils : bravez donc auſſi les menaces du Deſtin qui vous condamne à ne point inſtruire Zaménide de vos feux, ſous peine des plus grands malheurs.

AZÉMA.

Eh! Madame, en eſt-il un plus affreux que de renfermer ſon penchant, de dévorer ſes larmes, de voir à chaque inſtant du jour l'objet qu'on idolâtre, & de n'oſer tomber à ſes pieds ; de trembler à ſon aſpect, de s'armer des dehors de l'indifférence, quand on eſt conſumé par tous les feux de l'Amour?

LA FÉE.

On ne raisonne point avec le sort.

AZÉMA.

Eh! que peut-il sur mon cœur? Qu'il m'accable; que tous les maux ensemble viennent fondre sur moi; qu'il m'ôte la vie!... Rien ne pourra contraindre l'expression de mon sentiment.

LA FÉE.

Ainsi, tous les désastres réunis ne feroient rien pour vous?

AZÉMA.

Non, pourvû que Zaménide fût à moi.

LA FÉE.

Calmez ce transport; il vous perdroit. Vous ignorez de combien de peines il seroit suivi. Dès qu'elle sçaura votre amour, vous verrez s'évanouir l'éclat qui vous environne: vous perdrez vos Etats; vous remplirez d'amertume les jours d'un Pere que vous aimez.

AZÉMA.

De mon Pere! ah! Dieux! je ne craignois rien pour moi; mais vous avez trouvé le secret de me faire trembler. Cependant...,

ſe peut-il? ah! pardon!... plaignez-moi; conduiſez-moi : que faut-il que je faſſe?

LA FÉE.

Vous taire plus que jamais.

AZÉMA.

Me taire!... Madame, elle vous parloit: que vous a-t-elle dit? que penſe-t-elle de moi?

LA FÉE.

Voilà donc à quoi ſe réduit votre courage. Ce qu'elle penſe! Mais, elle penſe que vous avez de l'amitié pour elle, & ce n'eſt pas là mon compte.

AZÉMA.

C'eſt encore moins le mien. Moi, ſon ami! ſon ami! Je ſuis plus, je ſuis bien plus. Dès que je la vois, je ne puis commander à mes tranſports : un trouble involontaire ſe peint dans mes regards, dans mes diſcours; mon ſilence même eſt paſſionné. Diſparoît-elle? ſon image reſte au fond de mon cœur. Tout me la rappelle : ſon idée enchante mon ſommeil; d'heureuſes illuſions me la retracent. Le jour, la nuit, tout entretient, tout augmente mon ivreſſe; & ce que l'Amour le plus vrai inſpire aux plus tendres Amans, n'exprime point encore aſſez ce que je ſens pour elle.

LA FÉE.

Tremblez.

AZÉMA.

Moi, craindre ! Je l'adore.

LA FÉE.

Reprenez un air plus calme : la voici.

SCENE IV.

LA FÉE, LE PRINCE, ZAMÉNIDE.

ZAMÉNIDE.

Tous vos ſecrets doivent être dits: il y a deux heures que vous cauſez.

LA FÉE.

Deux heures, Mademoiſelle!... & il n'y a qu'un moment que vous êtes partie: vous ne pouvez donc pas être un inſtant ſans moi?

ZAMÉNIDE.

Madame!... pardonnez-moi: mais, c'eſt que....

LA FÉE.

Eh bien!

ZAMÉNIDE.

Je vois que les tête-à-tête vous plaiſent infiniment: moi, je les aime moins que vous; & je veux bien qu'Azéma reſte.

LA FÉE.

Il ne profitera point de votre bonne volonté; je ſuis sûre qu'il a des occupations qui le rappellent.

AZÉMA.

Moi!

LA FÉE, (*lui faisant signe.*)

Oui, Prince, oui; vous en avez.

AZÉMA.

Mais, non.... En effet, Madame, je crois que je m'en ressouviens.... cependant... vous... vous avez raison;... je les avois oubliées.

LA FÉE.

Je vous devine, Madame; vous avez peur que je ne l'avertisse : mais, j'ai l'ame bonne; je ne veux pas qu'il soit malheureux. Si vous prétendez que je vous obéisse, donnez-moi des ordres qu'il me soit possible d'exécuter.

LA FÉE.

Que prétendez-vous dire?

ZAMÉNIDÉ.

Je prétends le désabuser. Azéma, prenez garde; on vous trompe. N'aimez point ce (*en lui montrant l'Amour.*) Dieu-là : Il se plaît à désoler ceux qui le servent. Je ne voulois pas le croire; je me sentois même assez d'inclination pour lui : mais Théone le connoît beaucoup; elle dit que c'est un barbare. Son sourire charmant n'est que le masque de ses perfidies. Sa douceur est feinte:

il ne tient point ſes promeſſes; il fait verſer des pleurs.

AZÉMA.

Eh! qui le ſçait mieux que moi? N'importe; je lui offre tous mes vœux; je m'abandonne à lui.

ZAMÉNIDE.

Voilà préciſément ce qu'il ne faut point faire.

AZÉMA.

Ah! puiſſé-je ne devoir qu'à lui l'intérêt que vous daignez prendre à moi!... Non; cet intérêt, il ne faut point.... Que je ſuis malheureux!

ZAMÉNIDE.

Mais, quel chagrin avez-vous donc? quel qu'il ſoit, je vous aſſure que je le partage.

AZÉMA.

Zaménide! vous l'augmentez.

LA FÉE, (*à Azéma.*)

Tâchez de mettre moins de vivacité dans vos diſcours.

AZÉMA.

Que vous êtes cruelle! Je n'y tiendrai pas, je vous en avertis.

ZAMÉNIDE.

Vous parlez bas; vous avez l'air fâché. Ah!

je le vois ce sont mes défauts qui vous mettent en colere. Moi, je suis affligée de les avoir, & non que vous les apperceviez : je veux que vous me les disiez tous.

A Z É M A.

Des défauts ! vous, Zaménide !

L A F É E, *(d'un ton sévere.)*

Prince, vous ne dites pas ce que vous pensez.

Z A M É N I D E.

Dites-le donc.

L A F É E.

Tout à l'heure vous me parliez des défauts sans nombre, qui vous frappent dans Zaménide.

A Z É M A.

Eh bien, Madame, puisque vous le voulez absolument, il est vrai qu'elle en a d'épouvantables : une naïveté... une décence, un maintien, une foule de graces qui sont faites...

L A F É E.

Finirez-vous ?

L E P R I N C E.

Pour exciter..... l'indignation.

Z A M É N I D E.

Vous me faites peur. Que je suis à plaindre !

Oui Madame, jouissez de ma peine : c'est vous & son infâme Dieu qui lui faites dire toutes ces horreurs contre moi ; car, sans vous deux, il seroit plus honnête. Je suis sûre qu'au fond il ne me hait pas.

LE PRINCE.

Moi, vous haïr !

LA FÉE.

Toujours de la dissimulation ! Oui, Prince, vous la haïssez.

ZAMÉNIDE.

Ah Ciel ! est-il vrai ?

AZÉMA, (*d'un ton de dépit.*)

Madame le prétend.

ZAMÉNIDE.

Et moi, je ne le crois point. Que Madame dise ce qu'il lui plaira : vous avez de l'amitié pour moi ; je vous l'apprends ; je l'ai vu dans plus d'une occasion.

AZÉMA, (*en hésitant.*)

Il est certain....

ZAMÉNIDE.

Ecoutez, Madame, écoutez-le bien.

(*Azema est troublé, & garde le silence, en regardant tendrement Zaménide.*)

LA FÉE.

Il me semble qu'il n'est pas pressé de répondre.

ZAMÉNIDE.

Mais, mais, parlez donc.

AZÉMA.

Ce que je sens, ce que vous m'inspirez..... Ah, si j'osois parler !...... Madame!..... Zaménide.... Je ne sçais où j'en suis.

LA FÉE.

Vous l'entendez; il est poli, il n'ose vous dire des injures en face.

ZAMÉNIDE.

J'exige que vous vous expliquiez.

LA FÉE.

Et moi je l'ordonne.

AZÉMA.

Zaménide, eh bien! non, je n'ai point d'amitié pour vous; ce sentiment est trop loin d'un cœur où regne.... Vous ne sçavez point : puissiez-vous ignorer toujours!... Le Destin me condamne..... Je vous offense.... Je le dois..... J'en mourrai. Laissez-moi vous fuir, vous cacher ma contrainte, mon désordre & ma douleur.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA FÉE, ZAMÉNIDE.

LA FÉE.

ZAMÉNIDE, je ſuis fort mécontente de vous.

ZAMÉNIDE.

Et moi, je ſuis deſeſpérée.

LA FÉE.

Auſſi, pourquoi l'obliger à s'expliquer? Je voulois vous épargner toutes les duretés qu'il vous a dites.

ZAMÉNIDE, (*avec douleur.*)

Voilà qui eſt fait! je n'aimerai plus perſonne.

LA FÉE.

Pourquoi donc? Azéma ſeul eſt coupable.

ZAMÉNIDE.

Cependant, Madame, n'avez-vous pas remarqué, comme moi, qu'il ſe faiſoit violence? il n'avoit pas l'air de dire ce qu'il penſoit: je n'y conçois rien.

LA FÉE.

Ne ſongez plus à tout cela. Avec un peu

de fierté dans l'ame, on oublie l'offense: il n'en reste que le mépris.

ZAMÉNIDE.

Madame, je n'ai point de fierté dans l'ame; j'y songerai toujours.

LA FÉE.

Je vous trouve fort extraordinaire.

ZAMÉNIDE.

Eh! le moyen de ne pas l'être? On m'abhorre: mais, pourquoi donc le doute est-il au fond de mon cœur? Madame, il me vient une idée; elle s'empare de moi, elle me console: c'est une inspiration secrette de quelque Dieu bienfaisant.

LA FÉE.

Ah! vous vous croyez inspirée! Peut-on sçavoir ce que c'est?

ZAMÉNIDE.

N'y auroit-il pas un autre sentiment que l'amitié?

LA FÉE.

Oui.

ZAMÉNIDE, (*en hésitant.*)

Quel est-il?

LA FÉE.

La haine.

ZAMÉNIDE.

La haine !

LA FÉE.

Et c'eſt celui-là que vous inſpirez : jugez-en par le trouble d'Azéma, lorſqu'il vous voit ; par l'embarras de ſes diſcours....

ZAMÉNIDE, (*l'interrompant.*)

Et mais ! j'ai donc auſſi de la haine pour lui ! Mon trouble eſt extrême ; ſon embarras augmente le mien : notre antipathie eſt réciproque ; cela eſt sûr.

LA FÉE.

Vous avez raiſon ; & la preuve, c'eſt que tout à l'heure encore il me faiſoit des éloges ridicules d'une autre que vous.

ZAMÉNIDE.

De qui donc ?

LA FÉE.

D'une amie raviſſante.

ZAMÉNIDE.

Qu'il déteſte apparemment ?

LA FÉE.

Non pas ; il l'aime avec idolâtrie.

ZAMÉNIDE.

Et cette perſonne qu'il aime tant, où eſt-elle ?

LA FÉE.

C'eſt une jeune Princeſſe qui vit loin de ces lieux : il prétend qu'elle eſt charmante ; il ne lui voit pas un ſeul défaut.

ZAMÉNIDE.

Ah ! ce n'eſt donc pas moi. Madame ; vous n'auriez pas dû le recevoir. Que venoit-il faire ici ? Pourquoi l'a-t-il quittée ?

LA FÉE.

Pour aſſurer ſon repos : elle eût été malheureuſe, s'il eût reſté près d'elle.

ZAMÉNIDE.

Et quel plus grand malheur pouvoit-elle craindre que ſon abſence ? Il vous a donc long temps entretenue de ſes perfections ?... Madame : n'y croyez pas, je vous en conjure, & tâchons de détromper Azéma.

LA FÉE.

Oh oui, voilà un beau projet ! Mais la fête qu'on vous donne va commencer.

ZAMÉNIDE.

Diſpenſez-moi d'y paroître : je ſuis d'une

mélancolie, d'une triſteſſe! La danſe, le bal, les fêtes, tout, tout m'eſt odieux.

LA FÉE.

Il eſt convenable qu'on vous y voie, & je vais vous annoncer.

(*elle ſort.*)

SCENE VI.

ZAMÉNIDE, (*seule.*)

LE cruel a une amie, & ce n'est pas moi ! Une autre l'occupoit, & je ne songeois qu'à lui ! Une autre !... Ah ! sans elle Azéma m'auroit aimée : je n'aurois eu que des jours de bonheur. Une autre l'intéresse ! J'ai tout perdu. Je ne lui veux point de mal ; mais je la crois fausse, coquette, méchante ; & je suis sûre qu'elle est fort laide. Enfin, eût-elle toutes les graces que je n'ai point, elle ne peut, du moins, avoir pour lui une amitié aussi tendre que la mienne. Quel sentiment ! Il m'étonnoit moi-même : il ressemble si peu à celui que j'ai pour Théone ! En voilà le prix ! Qu'il est ingrat ! Et je ne puis l'oublier ! Ah ! jamais, jamais ! J'aime mieux le pleurer toujours.

SCENE VII.

ZAMÉNIDE, LE PRINCE.

(Zaménide apperçoit le Prince, elle fait quelques pas pour s'en aller ; il entre précipitamment, s'arrête vis-à-vis d'elle : tous deux reſtent interdits.)

ZAMÉNIDE.

VOUS comptez peut-être reſter dans ce boſquet ? Je vous prie de vouloir bien me le dire, afin que je ſorte. J'aime la ſolitude.

AZÉMA.

Ma vue vous eſt importune ; j'ai dû m'y attendre : mais c'eſt à moi de ſortir.

ZAMÉNIDE.

Vous en ſerez ravi : je ne doute, ni de votre obéiſſance, ni de votre empreſſement. Ce que je viens d'apprendre....

AZÉMA, *(très-vivement.)*

Comment ? Quoi ! Qu'auriez-vous appris ?

ZAMÉNIDE. *(Apart.)*

Plus que je ne voulois ; allez, Monſieur, allez rêver à votre amie.

AZÉMA.

Je ne vous entends point : quelle amie ?

(*A part.*) Voilà un tour de la Fée ! (*A Zaménide.*) Apprenez qu'un seul objet m'occupe, mais un objet charmant, à qui nul autre ne peut être comparé.

ZAMÉNIDE.

Oh ! je sçais tout cela : je vous dispense de me le répéter.

AZÉMA.

Je ne puis trop le redire. Vous seule ne connoissez pas ses perfections : elle m'enivre ; elle remplit mon ame....

ZAMÉNIDE.

Je n'ai point envie de la partager avec elle. A ce prix, votre amitié me seroit insupportable.

AZÉMA, (*A part.*)

Cruelle Théone ! c'en est trop.

ZAMÉNIDE.

Que parlez-vous de Théone ? Elle n'est point cruelle.

AZÉMA.

Est-ce à vous de la justifier ?

ZAMÉNIDE.

C'est donc une personne divine que celle que vous aimez ! Voyons : faites-moi son portrait.

AZÉMA.

Son portrait ! Le portrait de.... Je la peindrois mal ; je la vois bien mieux.

ZAMÉNIDE.

Elle eſt ſi loin de vous !

AZÉMA.

Elle !... Oui, ſans doute, Mademoiſelle ! Mais, mon cœur m'en rapproche.

ZAMÉNIDE.

Finirez-vous de me la vanter avec cette obſtination ? Je ne ſuis pas auſſi patiente que la Fée, & je vous déclare que vos diſcours m'ennuient beaucoup. Laiſſez-moi.

AZÉMA, (*d'un ton deſeſpéré.*)

Je ne le puis.

ZAMÉNIDE.

Je ne ſçais ce que je veux ; tout m'afflige. Hélas ! j'étois heureuſe, avant de vous connoître.... Je vais me jetter aux genoux de la Fée : je vais la prier de m'emmener.

AZÉMA, (*avec effroi.*)

Où donc ?

ZAMÉNIDE.

Que ſçais-je ?

AZÉMA.

Je vous ſuivrai.

ZAMÉNIDE.

Non, non, vous ne me ſuivrez pas, vous reſterez ici; vous ne me verrez jamais. J'obtiendrai de Théone, que votre amie, que j'ai en horreur, me remplace près d'elle; je la ſupplierai de répandre ſur vous deux des bienfaits dont je n'ai plus beſoin: je vivrai ſeule; vous m'oublierez... Adieu.

(Elle eſſuie ſes larmes.)

AZÉMA.

Arrêtez: moi vous oublier! moi vous perdre! Je n'y ſurvivrois pas. Zaménide, écoutez! des ordres barbares.... Mon cœur les déteſte: je ne me connois plus. Quelle généroſité! quelle ame! Zaménide, ma chere Zaménide! ſçachez....

ZAMÉNIDE.

Eh bien!

AZÉMA.

Vous êtes dans l'erreur; on m'a forcé... Je n'oſe............ Vous triomphez! (*Se jettant à ſes genoux.*) Je tombe à vos pieds: je n'aime, je n'aimerai....

ZAMÉNIDE (*agitée.*)

Azéma, levez-vous.

SCENE VIII.

ZAMÉNIDE, LE PRINCE, LA FÉE.

(Le Prince appercevant la Fée, se lève aussitôt.)

ZAMÉNIDE.

MADAME, il étoit à mes genoux; je vous jure qu'il y étoit; il vous le dira; il me demandoit pardon: il prétend que je suis dans l'erreur; il ne pourroit pas vivre sans moi; il alloit m'apprendre bien des choses. Oh! il n'est plus mon ennemi, je vous en réponds; mais il ne parle plus, depuis que vous êtes arrivée.

LA FÉE.

Mademoiselle, il falloit rester auprès de moi; je vous l'avois ordonné.

ZAMÉNIDE.

Madame, je vous promets de ne vous plus quitter.

LA FÉE.

Allez m'attendre.

(Zaménide sort avec un air d'humeur.)

SCENE IX.

LA FÉE, LE PRINCE.

LA FEE, (*d'un ton sérieux.*)

VOILA le fruit de mes conseils!

AZÉMA.

Je n'en prendrai que de mon cœur.

LA FÉE.

Vous voulez donc tout sacrifier à un amour dont les suites affreuses....

AZÉMA.

Je ne vois, je ne sens que sa douleur; & vous avez pu y mettre le comble! Madame, elle a pleuré devant moi, & je ne sçais point résister aux larmes de Zaménide.

LA FÉE.

Le tems l'auroit consolée.

AZÉMA, (*d'un ton d'impatience.*)

Le tems!

LA FÉE.

Encore une fois, Prince, vous vous perdez. Je ne vous ai dit que la moitié des malheurs qui vous menacent.

AZÉMA.

Je les brave. Aimé de Zaménide, je n'en sentirai aucuns. Dépouillé de tout, je ne regretterai rien.

LA FÉE.

Il faut tout découvrir. Connoissez la Loi irrévocable du Destin. Du moment que vous aurez fait à Zaménide l'aveu de ce qu'elle vous inspire, ses jours seront en danger, sans que mon amitié ni vos soins puissent la défendre.

AZÉMA.

Ses jours!.... Dieu! c'est mon Arrêt. Madame, je ne puis trop tôt lui parler. Eh! que lui dire?

LA FÉE.

Il faut qu'elle se croie haïe, & que vous trouviez, dans votre amour, des forces pour l'en convaincre.

AZÉMA.

Moi, lui jurer de la haine! de la haine à Zaménide! Mes yeux, mon désordre, mes larmes, tout me démentira.

LA FÉE.

Aimez-vous mieux la perdre?

AZÉMA.

Vous me rendez le courage; j'en aurai.

Elle ne ſçaura donc jamais que je ne vivois que pour elle ? Puiſſe-t-elle être heureuſe !... Madame, ayez pitié de mon déſeſpoir.

LA FÊE, (*à part.*)

Que ſa ſituation me touche ! Hélas ! elle eſt mon ouvrage. (*Haut.*) Adieu, Prince, il faut que je vous quitte : mais, ſi Zaménide vient dans ces lieux, ſongez que ſa deſtinée eſt dans vos mains.

SCENE X.

AZÉMA, (*seul.*)

Si j'allois me trahir, Zaménide en feroit la victime !... Je frémis ! (*Il invoque l'Amour.*) Toi qui déchires mon cœur, toi qui m'arraches des larmes, toi qui me désespères & que j'implore ; Dieu cruel, Dieu charmant ! tu me dois ton secours : ne rejette point mes vœux ! on ne t'en offrit jamais de semblables. C'est à l'Amour même que je demande des forces pour exprimer la haine. Que Zaménide me croie, qu'elle me déteste, qu'elle m'oublie ; que je meure de l'effort qu'on m'impose, & qu'elle ait mon dernier soupir ! Sur-tout veille à son bonheur ; &, s'il se peut, ajoute à mes peines !

SCENE XI.

ZAMÉNIDE, LE PRINCE.

ZAMÉNIDE,

(*le surprenant aux pieds de l'Amour.*)

Je vous y prends; toujours auprès de lui!... Vous ne répondez point!

(*Azéma se promenant avec action.*)

AZÉMA.

Zaménide!

ZAMÉNIDE.

Eh bien! me voilà.

AZÉMA, (*hors de lui.*)

Fuyez-moi.

ZAMÉNIDE.

Que dites-vous?

AZÉMA.

Craignez mon égarement.

ZAMENIDE.

Que je vous craigne! Si quelque danger me menaçoit, c'est près de vous que je viendrois me refugier.

AZÉMA.

Mademoiselle, vous n'êtes point en sûreté près de moi.

ZAMÉNIDE.

Que vois-je? Quel trouble dans vos regards! (*Elle regarde l'Amour.*) C'est encore lui qui vous rend comme vous êtes.

AZÉMA.

Ecoutez.

ZAMÉNIDE.

Je le veux bien; voyons: qu'avez-vous à me dire?

AZÉMA, (*au désespoir.*)

Il faut....

ZAMÉNIDE.

Quoi donc?

AZÉMA.

Il faut me croire un ingrat, un imposteur, un barbare.

ZAMÉNIDE.

Vous! Non; il n'est pas possible.

AZÉMA.

Je voudrois ne vous avoir jamais vue; ne vous voir jamais: je voudrois expirer à vos pieds, pour échapper à la douleur de vous

entendre, au tourment de vous parler, à l'horreur soudaine que m'inspire...... votre présence.

ZAMÉNIDE.

Qu'entends-je ? Quel aveu ! Azéma, vous me trompez. Non ; il n'est pas possible.

AZÉMA, (*en pleurant.*)

Rien n'est plus vrai.

ZAMÉNIDE.

Pourquoi donc pleurez-vous ?

AZÉMA.

C'est.... c'est qu'il n'est point de supplice comme le mien : c'est qu'il est inoui de détester, d'abhorrer de la sorte, ce... (*à part.*) ce qu'on aime éperdument.

ZAMÉNIDE.

Comment se fait-il qu'en me jurant de l'aversion, vous m'ayez attendrie ?

AZÉMA.

Que dites-vous ? Où suis-je ?... Malheureux !... Sachez que je verrois couler vos larmes sans les essuyer ; sçachez que je jouirois de vos reproches, de votre colere.... même de votre mépris. Je le souhaite. Je le veux.

Mes pleurs sont feints ; mes soupirs vous trompent.... Redoutez mes transports.

ZAMÉNIDE.

Tout cela n'est point naturel. Tout à l'heure encore vous étiez à mes genoux : est-ce l'inimitié qui vous y a conduit ?

AZÉMA.

Oui... croyez-moi votre ennemi ; je dois l'être. Ces yeux, ces yeux charmans, dont le regard est si tendre & l'expression si douce ; ces yeux qui portent le trouble.... dans tous les cœurs moins barbares que le mien, ma destinée est de les haïr. Ce son de voix si touchant, cette taille céleste, cet accord si rare des agrémens & des vertus ; enfin, tout ce qui vous embellit, tout ce qui vous pare, tout ce qui enchante les autres, est mon effroi, mon désespoir & mon tourment.

ZAMÉNIDE.

Eh bien, Monsieur ; Théone m'aime tendrement, je lui demanderai de changer mes traits : aussi-bien j'en ai toujours été mécontente, & ils me sont devenus plus odieux encore qu'à vous.

AZÉMA.

(*A part.*) (*A la Princesse.*)

Je me meurs. Zaménide!...

Qu'on se garde bien de changer vos traits ; soyez sûre, très-sûre que.... je ne vous en aimerois pas davantage. Votre vue, nos entretiens, l'air que je respire, ces lieux, la lumiere du jour, la vie, tout m'est insupportable.

ZAMÉNIDE.

Tout, Monsieur? Quoi! même cette incomparable amie, ce prodige, ce monstre que je ne puis souffrir!

AZÉMA.

Ce monstre! Eh bien! oui, je l'adore; j'en fais le serment.... Zaménide!... ce n'est point vous! Je.... je l'aimerai toujours : une autre, fût-elle plus belle, (je fais une supposition ridicule,) une autre me paroîtroit affreuse.

ZAMÉNIDE.

Sortez : ne me parlez plus; ne me voyez jamais.

AZÉMA.

Je ne me repens de rien; elle vivra; je mourrai pour elle.

ZAMÉNIDE.

Les tigres sont moins méchans que vous & votre Dieu.

AZÉMA, (*s'approchant de l'Amour.*)

Je jure, par lui, de haïr, jusqu'à mon dernier jour, tout ce qui n'est pas....

(*La Fée paroît au fond du Thâtre, ils ne la voient point.*)

ZAMÉNIDE.

Eh bien! je vais devenir aussi cruelle, aussi féroce que vous. (*S'avançant vers l'Amour.*) Je ne sçais point ton nom; son inhumanité me l'apprend. Puisque tu es son Dieu, tu es le Dieu de haine. Je m'abandonne à toi : fais que je ressente pour lui toute l'horreur que je lui inspire!

(*Elle tombe aux pieds de la Statue.*)

(*Azéma, pendant que Zaménide invoque l'Amour, s'éloigne, avec effroi, de la Statue, au moment où elle prononce le serment, & va s'appuyer sur une colonne, avec la contenance d'un homme désespéré.*)

SCENE XII ET DERNIERE.

THEONE, ZAMÉNIDE, AZÉMA.

(Une toile se leve au fond du Théâtre. L'Amour paroît au milieu d'un grouppe de Fées. Au même instant, Azéma court au-devant de l'Amour, & tombe à ses pieds : Théone s'avance aussi au-devant de l'Amour : Zaménide reste interdite sur le bord du Théâtre.)

AZÉMA.

DIEU d'Azéma !

ZAMÉNIDE.

Ah ! c'est fait de moi.

(Elle se jette dans les bras de Théone.)

THÉONE.

Rassurez - vous. (*A l'Amour.*) Protecteur de ces Amans, combien votre présence me satisfait ! Elle va finir leurs peines.

ZAMÉNIDE.

Quoi ! Madame, vous lui parlez !

L'AMOUR, (*à Théone.*).

J'ai calmé le courroux des Fées ; leur pré-

ſence en eſt la preuve. (*A Zaménide.*) Avec tant de charmes, vous n'avez rien à craindre de l'Amour : je viens vous unir.

(*Il prend la main de Zaménide & celle d'Azéma : Zaménide lui échappe.*)

ZAMÉNIDE.

Avec lui!... Ah! je vous reconnois : vous venez me livrer à mon plus mortel ennemi.

(*Elle ſe rapproche de la Fée.*)

AZÉMA

(*ſe jettant aux pieds de Zaménide.*)

Non, non, je ne le ſuis point : je ſuis l'Amant le plus vrai, le plus tendre, le plus paſſionné. Il n'eſt plus temps de feindre; un Dieu nous protége; ce Dieu, c'eſt l'Amour. Que je ſuis heureux! Que je vous aime! Combien j'ai ſouffert de vous affliger! Tout le vouloit; la Fée, votre repos, la ſûreté même de vos jours.

ZAMÉNIDE.

Cependant, cette Amie, cette déſeſpérante Amie!...

AZÉMA.

Pouvoit-ce être une autre que vous?

LA FÉE.

Je vous le jure.

L'AMOUR.

Je ſuis de moitié dans le ſerment.

ZAMÉNIDE.

L'aimable Dieu ! (*à Théone.*) Madame, pourquoi donc m'en difiez-vous du mal?

THÉONE

(*la ſerrant dans ſes bras.*)

Hélas ! il le falloit.

L'AMOUR, (*à Théone.*)

J'ai tout arrangé : mais, une autre fois n'ayez plus rien à démêler avec ces Dames; (*il regarde les Fées.*) elles ſont terribles dans leur vengeance.

AZÉMA.

Zaménide !

ZAMÉNIDE.

Azéma !

L'AMOUR, (*à la Fée.*)

Comme ils vont ſe haïr !

LE ROSIER PARLANT.

SECONDE FÉERIE.

PERSONNAGES.

ZIRPHÉ, jeune Princeſſe.

AZORIE, Sœur de Zirphé.

PALAMIRE, Bonne des Princeſſes.

LE GÉNIE, Bleu-Céleſte, Amant d'Azorie.

LE PRINCE, Roſier, Amant de Zirphé.

GÉNIES.

SILPHES.

LE ROSIER

marillier Godefroy

LE ROSIER PARLANT.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, Rosier; LE GÉNIE, Bleu-Céleste.

LE PRINCE.

Oui, oui, je dois tout à vos soins. Le hazard me conduit dans les jardins de l'Isle fortunée. Zirphé, la belle Zirphé s'y promenoit: je la vois, sans en être vu; je la vois & j'aime. J'ai recours à vous; vous riez de mon égarement; vous finissez par en avoir pitié. La Reine, par votre inspiration, envoie ses deux Filles dans cette solitude: grace à votre art, nous y sommes invisibles; cette retraite est délicieuse. Mais, Zirphé ne sçait

point que je l'adore : je languis, je me meurs, & je ne puis m'en prendre qu'à vous.

LE GENIE.

A merveille, Prince ! Je vous conseille de me gronder. Je vous transporte dans ces beaux lieux ; je vous fais voir ce que vous aimez ; je vous rends invisible à tous les surveillants : voilà qui est horrible ! Mais, vous avez vingt ans & de l'amour : je vous pardonne.

LE PRINCE.

Vous êtes d'un sang-froid désespérant. Que voulez-vous que je devienne ?

LE GÉNIE.

Amant préféré. Vous ne demandez pas mieux, n'est-ce pas ?

LE PRINCE.

La belle question ! Eh oui,... riez.

LE GÉNIE.

Ah çà, voulez-vous bien m'écouter ?

LE PRINCE.

Oui, pourvu que vous me parliez d'elle.

LE GÉNIE.

Il s'agit de son destin & du vôtre.

LE PRINCE.

De son destin !

LE GÉNIE.

Le ſort condamne la Princeſſe à n'aimer qu'un objet qui paroiſſe inanimé.

LE PRINCE.

Eh bien ! qu'eſt-ce que cela veut dire ? Généreux Génie, que faire ?

LE GÉNIE.

Il faut vous réſoudre à une épreuve pénible, mais indiſpenſable. Reſter ſous vos traits, cela eſt impoſſible. La Princeſſe a les hommes en horreur. Il faudra donc tâcher de lui plaire ſous une autre forme ; il s'agit, à préſent, de choiſir ce que vous voulez être.

LE PRINCE.

Ce qu'elle aime le mieux, tout ce qui l'approche ; que ſçais-je ? Dites-moi.

LE GÉNIE.

C'eſt à vous de prononcer.

LE PRINCE.

Eh mais ! .... elle a l'éclat d'une roſe, elle en a la fraîcheur. ... Eh bien ! faites que je lui reſſemble ; faites que je ſois un Roſier.

LE GÉNIE.

A la bonne heure. Mais vous ne ſçavez

pas tout. Si vous ne parvenez point à plaire; si vous n'inspirez rien, vous ne serez jamais que le plus beau Rosier du monde; & il ne sera plus en mon pouvoir de vous rendre votre charmante figure. Vous hésitez?

LE PRINCE.

Moi, hésiter! eh! que m'importe d'être, si elle ne m'aime pas?

LE GÉNIE.

Aussi, pourquoi vous avisez-vous de vous enflammer pour Zirphé, qui est insensible, au lieu d'aimer Azorie, qui paroît si disposée à l'amour? Vous ne l'avez pas bien regardée: elle est charmante.

LE PRINCE.

Charmante!... quelle différence! Azorie veut plaire; Zirphé plaît sans le vouloir. Sa mélancolie m'enchante; son ame! mais, c'est son ame que j'aime.... Qu'elle est belle! Convenez-en donc.

LE GÉNIE, (*malignement.*)

Il me semble qu'à votre place, je préférerois sa sœur. Elle est coquette par instinct; &, par hazard, elle pourra devenir sensible. Hier, si vous l'aviez vue! elle jouoit sur le gazon. Sa Bonne étoit là, qui faisoit silencieusement

des nœuds. Mon lutin alloit, couroit, attrapoit des Papillons. Le Zéphir avoit détaché, la gaze qui couvroit son sein. Je lui jettai des roses, sans qu'elle pût me voir; elle croyoit que c'étoit une niche de sa Bonne, qui n'a fait, je crois, de niches de sa vie. Sa vivacité, sa pétulance, son inquiétude vous auroient amusé.

LE PRINCE.

Voilà une heure que vous ne me parlez point de Zirphé!.... L'Amour vrai.....

LE GÉNIE, (*ironiquement.*)

L'Amour vrai! allons, Prince, voici l'instant de la métamorphose.

LE PRINCE.

Eh bien oui! je vais..... mais, si elle ne prenoit pas garde à moi; si..... quelle attention particuliere voulez-vous qu'elle fasse à un Rosier?

LE GÉNIE.

Des inquiétudes, des alarmes? Bien, très-bien! Je conçois votre crainte : mais on trouvera le secret de vous rendre intéressant; c'est l'affaire de l'Amour, & un peu la mienne. Nous tâcherons de ménager entre vous & ce que vous aimez, ce doux attrait, ces rapports mystérieux, cette chaîne invisible, cette sym-

pathie rapide qui rapproche les cœurs : &... enfin, je vous servirai de tout mon pouvoir.

LE PRINCE.

Je m'abandonne à vous : mais, laissez-moi mon sentiment.

LE GÉNIE, (*avec finesse.*)

Volontiers. Mais, quand les plus beaux yeux du monde seront fixés sur vous ;... pourrez-vous commander à vos transports ; ne rien dire, mais, rien absolument, rien du tout ? Un mot vous perdroit.

LE PRINCE.

Otez-moi donc l'usage de la parole ; ou je ne réponds de rien. Un Amant enivré peut-il promettre de la raison ?

(*Tous les deux se retirent à l'écart, & restent quelques instans dans le fond du Théâtre ; ils sont invisibles. Le Génie fait signe au Prince de regarder Azorie.*)

SCENE II.

(Pendant les premiers mots de cette Scene, le Génie & le Prince sont au fond du Théâtre. Ce dernier sort avec impatience.)

PALAMIRE, AZORIE.

AZORIE.

MA Bonne, que ces beaux lieux sont tristes! On n'y rencontre pas un seul homme. Ma sœur est étonnante : elle renonce aux plaisirs de la Cour ; & cela, pourquoi? pour vivre dans un désert.

PALAMIRE.

Zirphé aime trop la solitude, & vous ne l'aimez pas assez : sa mélancolie m'afflige ; votre coquetterie m'inquiéte.

AZORIE.

Où prenez-vous donc que je suis coquette? Les coquettes font des malheureux, m'avez-vous dit. Je n'ai jamais chagriné personne, moi.. Est-ce parce que j'aime à plaire?... Eh bien! c'est par émulation : ne me l'avez-vous pas recommandé cent fois?..

PALAMIRE.

Je vous ai recommandé de mériter l'éloge,

& d'y être moins sensible. De tout ce que je vous dis, vous ne croyez que ce qui vous plaît, Mademoiselle!

AZORIE.

Ma Bonne, il est vrai que je crois davantage à ce que je sens, qu'à ce qu'on me dit : j'ai du plaisir à m'entendre loüer. Par exemple, je suis bien-aise qu'on me trouve jolie, & le tout, parce que j'aime la vérité : ce n'est pas un tort. Je parie que vous étiez comme moi, quand vous n'aviez que quinze ans, ou plutôt, j'en suis sûre, parce que vous avez infiniment d'esprit.

PALAMIRE.

Vous êtes d'une modestie que j'admire.

AZORIE.

Je ne sçais point dissimuler.

PALAMIRE.

Azorie, vous avez un naturel heureux; mais vous aimez trop la louange; & c'est la premiere séduction que l'on emploie contre l'innocence. Ces hommes, dont vous parlez, n'y manquent jamais : ils nous méprisent, puisqu'ils nous flattent.

AZORIE.

Eh! que vous ont-ils fait pour en dire tant

de mal ? Ils font fi honnêtes! Ils le font bien plus que les femmes; & je leur trouve auffi plus de franchife. Tenez, ma Bonne. Vous n'y avez peut-être pas pris garde : mais les honnêtetés des femmes font froides & contraintes. Quand elles me difent que je fuis très-bien, c'eft avec un ton, un air, comme fi elles étoient fâchées : auffi ce n'eft pas pour elles que je me pare. Je vous dis tout.

PALAMIRE.

La fincérité eft une vertu; il faut la conferver. C'eft un devoir d'être toujours vrai; mais il feroit dangereux de toujours croire. Défiez-vous, fur-tout, de ceux qui ne font attirés que par les charmes de votre figure. De tels hommages amenent les regrets : la beauté expofe à l'envie d'un fexe, à la féduction de l'autre, fouvent à des peines cruelles. Non, Mademoifelle, les jolies perfonnes ne font pas les plus heureufes.

AZORIE.

Je ferois pourtant au défefpoir d'être laide.

PALAMIRE.

On le devient toujours avec le temps.

AZORIE.

Ma Bonne, vous parlez à merveille; &, quoique nous foyions rarement du même avis,

j'aime à vous entendre. Allez, vous ſerez bien contente de moi : mais, où eſt ma Sœur ? Là, voyez un peu, que devient-elle ? Elle rêve ſûrement ; elle ne fait plus que cela : ſa triſteſſe m'en donneroit, ſi j'en pouvois prendre. Je ne veux pas la laiſſer ſeule plus long-temps ; je vais courir juſqu'à ce que je la trouve.

PALAMIRE.

En ce cas-là, vous permettrez que je ne vous ſuive pas.

(Zirphé entre par un côté oppoſé.)

SCENE III.

PALAMIRE, (*seule.*)

CET âge est celui de la sécurité, de la franchise & du bonheur : je dois la détromper, & c'est à regret quelquefois que je l'éclaire. Mais, Zirphé approche de ces lieux : éloignons-nous pour l'observer.

SCENE IV.

ZIRPHÉ, PALAMIRE, (*à l'écart.*)

(*Zirphé se croit seule & n'apperçoit point Palamire.*)

(*Pendant les premieres lignes de ce monologue, un Rosier sort de dessous terre, & tient à une charmille, derriere laquelle un homme peut se cacher.*)

ZIRPHÉ.

TOUTES ces belles choses-là ne me satisfont point. Eh bien! à la Cour de la Reine, c'étoit encore pis : j'y voyois des fêtes, des tournois, de la magnificence, & je m'ennuyois. Ici, je vois la Nature dans son calme, dans sa fraîcheur ; des bosquets charmans ; des allées bien sombres, où l'on rêve, où l'on est seule ; & je ne m'amuse pas. Ah! je le sens, je n'aime rien, assez pour être heureuse !....

(*Palamire se rapproche, & Zirphé l'appercevant.*)

(*Avec embarras.*)

Madame, je ne vous voyois point : vous étiez donc bien près de moi ?

PALAMIRE.

Zirphé, craindriez-vous ma présence? Il est vrai, je vous observois, & j'ai cru m'appercevoir que vous parliez seule.

ZIRPHÉ, (*d'un air inquiet.*)

Auriez-vous entendu ce que j'ai dit?

PALAMIRE.

Non, Mademoiselle; je ne veux point surprendre, mais obtenir votre confiance.

ZIRPHÉ.

Mon cœur vous la doit.

PALAMIRE.

Et me la refuse. Mon attachement, mes soins semblent vous être devenus importuns: vous alarmez ceux qui vous aiment.

ZIRPHÉ.

Ah! c'est le plus sensible de mes chagrins.

PALAMIRE.

Vous, des chagrins! Eh! que manque-t-il à votre félicité? Il dépendroit de vous de jouir du sort le plus heureux.

ZIRPHÉ.

Ne croyez point cela.

PALAMIRE.

Par quelle raison, je vous prie?

ZIRPHÉ.

Parce que je suis très-mécontente de moi...

PALAMIRE.

Vous feriez-vous quelques reproches ?

ZIRPHÉ.

Oui, Madame, je m'en fais beaucoup.

PALAMIRE.

Comment!

ZIRPHÉ.

Vous allez me haïr, n'importe. Sçachez que ce qui m'est le plus cher, ne peut dissiper mes ennuis; ni ma mere, pour qui j'ai bien de la tendresse, ni Azorie que j'aime, ni vous-même. Je voudrois vivre seule; je rougis de mériter si peu les bontés qu'on a pour moi; je crains d'être ingrate, & cette idée m'accable.

PALAMIRE.

Ce vice affreux n'est point fait pour vous. Non, ma chere Zirphé, je ne vous haïrai point; je suis bien sûre que vous nous aimez.

ZIRPHÉ, (*tendrement.*)

Oui, Madame, oui.... mais, c'est une façon d'aimer qui ne remplit pas mon cœur... Oserai-je vous le dire ? Depuis (vous allez

vous moquer de mon extravagance)...depuis un ſonge, dont rien ne pourra détruire l'impreſſion, je ſuis plus troublée, plus inquiéte, plus agitée que jamais: mais je rougirois de vous en entretenir plus long-temps.

PALAMIRE,

(*après un moment de réflexion.*)

Ne craignez point de m'ouvrir votre ame. Dites-moi, comment eſt-il poſſible qu'un rêve l'attriſte?

ZIRPHÉ.

Il eſt vrai que le réveil, en diſſipant la plus ſéduiſante erreur, ne m'a point tout ravi: mes regrets me reſtent.

PALAMIRE.

Vos regrets! Qu'eſt-ce que cela veut dire? Eh quoi! un ſonge vous préoccupe à ce point! racontez-le moi.

ZIRPHÉ.

Vous me le permettez.

PALAMIRE.

Je le veux.

ZIRPHÉ.

A peine dans les bras du ſommeil, je me ſuis crue tranſportée dans un ſéjour où je n'avois plus rien à deſirer. Tout m'y paroiſ-

ſoit enchanté, & je l'étois moi-même. Une Muſique céleſte y formoit les accords les plus touchans : les arbres mêmes y rendoient des ſons mélodieux. Il ſembloit que les fleurs y fuſſent animées. L'attrait le plus doux m'y retenoit. Un charme qui m'étoit inconnu avoit pénétré mon ame. Je m'en demandois la cauſe : les oiſeaux me répondoient par des chants divins. Une main inviſible treſſoit des guirlandes de roſes, & les entrelaçoit autour de moi. Alors je ne ſçais quel mouvement dont je ne fus pas la maîtreſſe, m'attire vers un Roſier dont l'éclat fatiguoit mes yeux ; je ne pouvois le ſoutenir, ni les en détourner. Je m'en approche ; il en ſort une voix, dont les ſons me feront toujours préſents. Etonnée, tremblante, interdite, je veux le fuir ; je ne le puis : je me livre au dangereux plaiſir de le voir, de l'entendre ; mon émotion redouble. Un enfant m'apparoît; c'étoit un Dieu ſans doute. Il me ſourit, il ſe joue près du Roſier, & me force d'y porter la main. Quelques fleurs s'en détachent ; je les poſe en tremblant ſur mon cœur : tout-à-coup un trait douloureux & charmant l'atteint, le déchire & lui plaît. Ah ! Madame, quel ſouvenir, & d'où vient le trouble inexprimable où il me laiſſe?

PALAMIRE.

PALAMIRE.

Parlez - vous férieusement ? Pourriez-vous mettre cette importance aux chimeres de votre imagination ? Il ne faut point les combattre ; il faut les méprifer. Allons ; oubliez tout cela : c'eſt à vous rendre aux vœux de la Reine, que vous devez fonger ; &, vous le ſçavez, ils feront fatisfaits, lorſque vous vous ferez déterminée au choix d'un époux.

ZIRPHÉ.

Qui, moi ! je ferois dans la dépendance d'un de ces mortels qui paroiſſent n'aimer qu'eux !

PALAMIRE.

Cela eſt aſſez vrai, pour le grand nombre. Cependant, il en eſt qui ſentent ce qu'ils diſent, & méritent ce qu'ils obtiennent.

ZIRPHÉ.

De grace, ne m'en parlez jamais : on m'en a dit des choſes affreuſes.

PALAMIRE.

Je ſuis loin d'être leur apologiſte : mais, encore une fois, parmi ce ſexe, dont les fermens ne ſont que des pieges, & les ſentimens des caprices ; qui ſe permet tout, & ne nous pardonne rien, on rencontre des exceptions.

Il y auroit de l'injuſtice à en douter. Croyez que le choix de la Reine ſeroit digne d'elle & de vous : croyez que ſon bonheur & le vôtre en ſeroient le prix.

ZIRPHÉ.

Son bonheur!..... Vous me déſeſpérez. (*Elle jette les yeux ſur le Roſier.*) Que vois-je?... Madame!.... Ah! grand Dieu!.... Veillé-je? Eſt-ce mon rêve qui ſe prolonge?... ſeroit-ce encore une illuſion?.... Je tremble qu'elle ne m'échappe.

PALAMIRE.

Quel égarement! Que voulez-vous dire?

ZIRPHÉ.

Vous ne voyez pas?... Je n'oſe penſer que ce ſoit..... Seroit-il poſſible?... Admirez-le donc.

PALAMIRE.

Quoi!

ZIRPHÉ.

Ce Roſier!... Quel éclat! Il eſt charmant..... Madame, il reſſemble à celui...., Mais, cela eſt frappant; il ne lui manque que la parole.... Oh! je veux le cultiver moi-même, & ne jamais m'en ſéparer.

PALAMIRE,

(*pendant que Zirphé approche du Rosier.*)

De moment en moment vous m'étonnez davantage. (*A part.*) Tout ceci me confond. Allons mander à la Reine ce singulier entretien.

(*Elle se rapproche de Zirphé.*)

Azorie vous cherche : n'allez-vous pas la retrouver ?

ZIRPHÉ,

(*d'un air caressant, & regardant le Rosier.*)

Permettez que je l'attende ici. Quelle obligation je vous en aurai !

(*Elle regarde toujours le Rosier.*)

PALAMIRE.

J'y consens.

(*Zirphé embrasse Palamire gaîment.*)

PALAMIRE.

Je viendrai bien-tôt vous rejoindre.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ZIRPHÉ, (*seule.*)

QUOI ! ce n'est point un prestige !.. Mais, quel est donc le sentiment que j'éprouve ? Que mon cœur est ému ! Que ces lieux me deviennent chers ! (*Elle regarde le Rosier.*) pourrois je ne pas l'aimer ? Sa vue me rappelle.... Comment ne l'avois-je point remarqué ?... Ah Dieu ! s'il avoit une voix enchanteresse, semblable à celle ?... Que ses discours étoient tendres ! Qu'il étoit éloquent ! S'il se pouvoit !.... Hélas ! où m'emportent mes vœux & l'erreur qui m'égare ?... Il m'a piquée, mais, bien fort ; il faut le fuir.... Que dis-je ?... Un charme involontaire m'y ramene..... J'apperçois ma Sœur : elle va s'en approcher ; il l'a piquera aussi. Je voudrois bien qu'elle ne le vît point..

(*Elle se met derriere le Rosier.*)

SCENE VI.

ZIRPHÉ, AZORIE.

AZORIE.

Enfin, ma Sœur, vous voilà! Parlez-vous aujourd'hui?

ZIRPHÉ.

Aujourd'hui, ma Sœur, vous ne vous plaindrez pas de ma triſteſſe; je parlerai tant que vous voudrez. Je ſuis.... je ſuis contente.

AZORIE.

Moi, je ne le ſuis pas: la ſolitude m'excede; & j'ai une impatience extrême de voir bien du monde, d'aller au bal, au ſpectacle, & de quitter ces lieux pour toujours.

ZIRPHÉ.

Quitter ces lieux, les quitter ſans regret! Ah jamais! Que nous ſommes différentes! nous ne les voyons pas des mêmes yeux. Je les aime à la folie.

AZORIE

C'eſt placer à merveille ſes affections. Pour moi, ma Sœur, je ne les prodigue pas ainſi. Le chant des oiſeaux, toujours le même, le

doux murmure des eaux, plus monotone encore; ces berceaux, ces gazons qui ne changent pas de couleur; & ces grands arbres qui ne finissent point; & ces figures de marbre, qui ne disent pas un mot; tout cela me déplaît & m'ennuie. J'aime à parler; j'aime qu'on m'entende: j'aime sur-tout qu'on me réponde. Vous êtes presque muette; Palamire ne l'est pas, & c'est pour mon malheur: elle prêche, tant que la journée dure. Zirphé, je vous déclare que je n'y peux plus tenir.

(*Pendant qu'Azorie parle, Zirphé doit être distraite & regarder souvent le Rosier.*)

ZIRPHÉ.

Je vous déclare, moi, que j'y veux rester toujours.... Oui, toujours. Vous pouvez les haïr; je ne m'y oppose pas: pour moi, je les préfére à tout.... Voilà qui est singulier! Parce que Mademoiselle s'ennuie, vîte il faut partir, & abondonner, pour le tumulte d'une Cour, les beautés paisibles de la Nature.

AZORIE.

J'admire aussi la Nature; mais son silence m'est insupportable.

ZIRPHÉ.

Ici les cœurs sont purs, comme l'air qu'on y respire. A la Cour, on trahit sa pensée; les hommes y sont trompeurs, ingrats, bien

à craindre : on le dit, je le crois ; je ne les puis souffrir.

AZORIE.

Voilà une antipathie bien étrange ! Cependant je me rappelle ces Princes que nos Tournois avoient rassemblés, qui cherchoient à vous plaire, & que vous ne regardiez pas. Je m'en souviens ; ils étoient fort jolis. Zirphé, vous avez eu un grand tort de n'en pas vouloir épouser un seul ; mais vous ne daignez pas me consulter..... Pourquoi donc me cachez-vous ce Rosier ?

ZIRPHÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

AZORIE.

Je vous prie de vous ranger, pour que je le voie.

ZIRPHÉ.

Eh bien ! voyez..... Mais pas de trop près.

AZORIE.

Oh ! je n'aime point à voir de loin. Ces roses sont admirables ! j'en veux faire un bouquet ; il me siéra fort bien.

ZIRPHÉ.

Non pas, non pas, s'il vous plaît. Ce

Rosier est à moi, à moi seule. (*Azorie touche au Rosier.*) (*Avec humeur.*) Mademoiselle, vous aimez bien à me faire de la peine.

AZORIE.

Vous êtes dans une agitation!... En vérité, cela est comique. Le beau sujet de courroux! Qu'a-t-il donc de plus intéressant qu'un autre; & qu'est-ce que vous avez vous-même?

ZIRPHÉ.

Je ne sçais, ni ce qu'il a, ni ce que j'ai; mais je ne souhaite plus rien; mais je ne suis plus la même, depuis que je l'ai trouvé.

(*Azorie éclate de rire.*)

SCENE VII.

Les Acteurs précédens; UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

PALÁMIRE demande la Princeſſe Zirphé : elle a des nouvelles de la Reine à lui communiquer ; elle l'attend dans ſon appartement.

ZIRPHÉ,

(*à l'Eſclave.*)

Je vous ſuis. Ma chere Azorie, ma belle petite Sœur, ſi vous m'aimez, veillez ſur lui, en mon abſence. Ne ſouffrez pas qu'on en approche : jurez-moi de n'y point toucher.

AZORIE.

Bon! il eſt enſorcelé; & puis je ne reſterai pas là. J'en ſerai bien loin dans un moment.

(*Zirphé regarde ſon Roſier, s'en approche, le quitte en ſoupirant, y revient, paroît s'en arracher avec effort, & tourne pluſieurs fois la tête de ſon côté, en s'en allant.*)

SCENE VIII.

LE GÉNIE Bleu-Céleste, invisible ; AZORIE.

LE GÉNIE, (*à part.*)

PARLONS-lui, sans en être apperçu.

AZORIE.

En effet, ce lieu est charmant. (*Elle bâille.*) Le murmure des eaux va bien avec le chant des Rossignols. (*Elle bâille encore.*) Que le tems est beau ce soir ! (*Elle bâille à plusieurs reprises.*) Examinons un peu ce fameux Rosier.

LE GÉNIE.

Belle Azorie, vous vous amusez bien ici !

AZORIE.

Mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ? Je ne vois personne. Qu'est-ce qui me parle ? Où êtes-vous ?

LE GÉNIE.

Je suis dans les airs.

AZORIE,

(*se rangeant précipitamment.*)

Prenez garde.

LE GÉNIE.

Je suis bien heureux de vous intéresser.

AZORIE.

Je m'intéresse à tout le monde. Avez-vous de beaux yeux ?

LE GÉNIE.

Pas si beaux que les vôtres.

AZORIE.

Cela est bien honnête. Vous êtes un homme, n'est-ce pas ?

LE GÉNIE.

Non.

AZORIE.

Tant pis.

LE GÉNIE.

Je n'oserai donc pas paroître ?

AZORIE.

Montrez-vous toujours ; & puis je vous dirai si vous me plaisez.

LE GÉNIE.

Quelle forme voulez-vous que je prenne ?

AZORIE.

Comment ! quelle forme ?... Plusieurs, si vous pouvez, afin que je choisisse.

LE GÉNIE.

Je n'en peux prendre qu'une seule.

AZORIE.

Qu'elle ſoit donc bien jolie !

LE GÉNIE.

La vôtre, par exemple ?

AZORIE.

La mienne ! . . . elle plaît aſſez ; mais je me vois tous les jours : d'ailleurs, ne pourriez-vous être... autre choſe qu'une femme ? Entre nous, je les crois un peu envieuſes.

LE GÉNIE.

Azorie, d'où vient ne cueillez-vous pas des roſes, pour faire enrager votre Sœur ?

AZORIE.

A propos, vous m'en faites ſouvenir.

(*Elle va pour cueillir une roſe ; le Roſier s'enfonce, & le Génie éclate de rire.*)

Qu'eſt-ce donc que tout cela ſignifie ?

(*Elle eſt prête à ſe ſauver : Palamire arrive.*)

(*A part.*)

J'ai une frayeur extrême.

SCENE IX.

PALAMIRE, AZORIE.

AZORIE.

Ma Bonne, il y a ici du monde en l'air; cela parle, cela dérange tout. Si vous ſçaviez ?....

PALAMIRE.

Bon! du monde en l'air! J'ai d'autres nouvelles à vous dire. Je viens d'en recevoir de la Reine. Elle ſçait que vous ne vous appliquez à rien, que vous courez toujours; elle eſt exceſſivement mécontente. Venez, Mademoiſelle, venez lire ſa lettre.

AZORIE.

Cette lecture-là ne ſera pas gaie. J'aimerois autant cauſer avec ce qui eſt là-haut.

PALAMIRE.

Devenez-vous folle ?

AZORIE.

Non vraiment: je ſuis très-raiſonnable; je ſçais très-bien ce que je dis.

PALAMIRE.

Venez, venez, Mademoiselle. Je ferai bien-aise d'interrompre votre conversation. (*A part.*) Les deux Sœurs aujourd'hui ont-elles perdu la tête? Pour moi, je n'y entends rien.

(*Elles sortent; le Génie & le Prince entrent par le côté opposé.*)

SCENE X.

LE GÉNIE, LE PRINCE.

LE GÉNIE.

Le destin vous a permis de reprendre votre forme encore une fois. C'est une faveur, n'est-ce pas? Mais, Prince, voici le moment décisif. Revenu à votre métamorphose, vous êtes perdu, si vous ne réconciliez Zirphé avec nous. Sans cela, vous voilà Rosier pour des siecles.

LE PRINCE.

Que ma situation est cruelle! Que j'ai souffert! Que j'ai eu de plaisir!

LE GÉNIE.

Je vous ai tenu parole: je vous ai conservé toute votre sensibilité.

LE PRINCE.

Ah! oui: mes sens, mon cœur, tout, tout m'emportoit vers elle. J'aurois voulu l'envelopper, la serrer dans mes bras.

LE GÉNIE.

Vos bras! cela vous plaît à dire.

LE PRINCE.

Cruel! vous plaisantez! & moi, moi, je

SCENE XI.

LE GÉNIE, (*seul.*)

Le songe que j'ai procuré à la Princesse, a réussi plus que je n'avois osé l'espérer. Je m'en applaudis. Son amant est bien tendre, bien sincere ; il mérite d'être heureux. Je voulois l'éprouver, en lui peignant les charmes d'Azorie : mais il ne voit que Zirphé ; il préfére le sentiment à la coquetterie ; & peut-être n'a-t-il pas tort : voilà ce qui s'appelle être régulierement amoureux. Achevons le charme ; & retirons-nous.

(*Il fait des signes avec sa baguette : le Rosier sort de dessous terre, avec la charmille, derriere laquelle l'épreuve doit se faire.*)

(*Il sort.*)

SCENE XII.

ZIRPHÉ, (*seule.*)

Palamire croit que j'écris ; & me voilà. Je viens revoir tout ce qui me plaît, tout ce qui m'enchante. Qu'elle étoit incommode aujourd'hui ! Ecrivez donc, Mademoiselle ; écrivez .... Je n'ai point d'idées, moi ; ou plutôt, je n'en ai qu'une. Il me fera devenir folle ; & demain, il faut que je le quitte. Le quitter, lui !... je crois, que je l'aime encore plus que celui de mon rêve. Il ne parle point cependant ; il ne peut m'entendre, ni répondre ; il est insensible..... Eh bien ! tant mieux ; il ne souffrira point des chagrins qu'il me cause. (*Le Rosier soupire.*) En vérité, le bruit de ses feuilles ressemble à un soupir. Que dis-je ? Les Zéphirs se plaisent à jouer autour de lui : ce sont eux qui l'agitent ; c'est leur murmure que j'entends.

LE ROSIER.

Zirphé !

ZIRPHÉ.

O Ciel ! qu'est-ce qui a prononcé mon nom ? Si c'étoit !... Je ne sçais où j'en suis,

LE ROSIER.

Zirphé!... ma chere Zirphé,... rassurez-vous ; écoutez-moi.

ZIRPHÉ.

Que je me rassure! Que je l'écoute !... Le son de sa voix.... Mon trouble.... Ah! c'est lui qui m'est apparu ; & ce prodige plein de charmes....

LE ROSIER.

Est l'ouvrage de l'Amour. Sous cette apparence trompeuse, je cache le cœur le plus sensible.

ZIRPHÉ.

Il a une ame ; elle est à moi. Que je suis heureuse! Je le sçavois bien que ce n'étoit pas un Rosier comme un autre. M'aimez-vous autant que vous m'aimiez dans mon rêve ?

LE PRINCE,
(*paroissant & se jettant aux genoux de Zirphé.*)

Dieux! si je vous aime! Connoissez enfin l'Amant qui vous adore, l'Amant le plus tendre, le plus soumis, le plus enivré de tous les hommes.

ZIRPHÉ, (*avec effroi.*)

Ah! je suis perdue! Ce n'est point vous, ce n'est point vous que j'aime. Vous me trompiez ; je dois vous fuir.

LE PRINCE.

Quel Arrêt!... C'en eſt fait..... injuſte Zirphé! je n'aurois vécu que pour vous.

ZIRPHÉ.

Vous me trompez encore.

LE PRINCE, (*vivement.*)

Ah Ciel! & vous m'en ſoupçonnez!

ZIRPHÉ.

J'en ſuis sûre. On m'a appris ce que ſont les ſermens de vos ſemblables.

LE PRINCE.

C'eſt vous qui doutez d'un cœur tout entier à ſa paſſion, à ſon idolâtrie, à vous ſeule! Hélas! il ne me reſte plus de ſacrifices à vous faire. Je n'ai pris cette forme, que dans la crainte de vous être odieux ſous la mienne, & je vais la perdre, ſans retour, puiſque je ne vous inſpire que de l'indifférence.

ZIRPHÉ.

(*A part.*)

De l'indifférence, lui!..... (*Haut.*) Quel dommage que vous ſoyiez un homme!

(*Elle ſoupire, en diſant ces derniers mots.*)

LE PRINCE.

Oui, cruel, oui, je le ſuis; mais c'eſt pour

vous aimer mieux. Jeunesse, grandeurs, espoir de plaire, que n'ai-je point quitté pour vous? Je n'ai pas hésité; je ne sens que le regret de votre perte, & vous êtes insensible à tout!

ZIRPHÉ.

Quel plaisir j'avois à l'aimer! &, dans ce moment même, malgré l'effroi qu'il me cause....

LE PRINCE.

Moi!... moi, je vous effraye! Il faut donc, pour jamais, me soustraire à votre vue. Mon sort est décidé; il est affreux: votre cœur me hait.

ZIRPHÉ, (*avec trouble.*)

Je.... je n'ai pas dit cela.

LE PRINCE, (*vivement.*)

Que dites-vous?... N'ai-je à vos yeux que des défauts?

ZIRPHÉ.

Votre sexe les a tous. Vous seul peut-être..

LE PRINCE.

(*Il tombe à ses genoux.*)

Qu'entends-je.... Je n'ose croire.... Zirphé!... Non, non; je n'en ai plus, depuis que je vous adore.

ZIRPHÉ.

Et si vous m'aimiez moins, ils reviendroient.

LE PRINCE.

Ah! jamais.... jamais!... L'Amour que vous inspirez, est éternel : croyez à celui qui m'enflamme; croyez à l'Amant, que vos charmes, que vos vertus ont asservi, qui ne peut cesser de l'être. Il vous jure....

ZIRPHÉ.

J'avois plus de confiance au Rosier.

(*Elle sourit, en disant ces mots.*)

LE PRINCE.

Pour vous la rendre, faut-il redevenir ce que j'étois? adorable Zirphé, ordonnez.

ZIRPHÉ, (*après un silence.*)

Soyez toujours ce que vous êtes.

SCENE XIII

ET DERNIERE.

LE GÉNIE, *suivi de Sylphes & de Sylphides, qui tiennent des corbeilles de fleurs & des vases remplis de parfums.*

AZORIE, LE PRINCE, ZIRPHÉ, PALAMIRE.

AZORIE.

AH! ah! ma Sœur, je vous y prends. Je ne m'étonne plus de votre goût pour la retraite.

ZIRPHÉ.

Madame....

LE GÉNIE.

Zirphé, ne craignez rien : Palamire est instruite. Le Prince ne vous déplaît point; il vous aime : je me charge de tout, auprès de la Reine.

AZORIE.

Voilà un Génie, d'un bien bon caractere!

LE PRINCE, (*au Génie.*)

Regardez-la. (*Montrant Zirphé.*) Puis-je trop sentir un tel bienfait?

ZIRPHÉ, (*au Génie.*)

Il n'eſt pas le ſeul qui ſoit reconnoiſſant.

AZORIE.

Et moi donc, que deviendrai-je ?

LE GÉNIE.

Charmante Azorie, je veillerai à vos intérêts. En attendant, nous aurons, de tems en tems enſemble, de petites converſations aériennes, comme tantôt.

AZORIE.

J'aime autant que vous ne ſoyiez pas inviſible.

LE GÉNIE.

Volontiers. Mais, allons aſſurer leur bonheur.

PALAMIRE, (*à Azorie.*)

Vous le voyez, Mademoiſelle, la candeur, le ſentiment & les graces naïves intéreſſent davantage que la folie la plus aimable.

AZORIE.

Eh bien, ma Bonne, je me corrigerai.

MOINS QUE RIEN,

O U

REVERIES D'UNE MARMOTTE.

MOINS QUE RIEN.

Nous autres Femmes, le Ciel ne nous fit point naître pour régenter les Humains, mais pour les adoucir, leur plaire, leur donner, non des préceptes, non des volumes, mais des jours de bonheur, mais des exemples de vertu. Au tems de l'âge d'or, on ne vouloit que cela. Notre siecle est exigeant; il veut davantage, & nous sommes mal avec lui.

Il faut s'en accuser; notre morale est dans le cœur. Ceux qui ne sentent rien, n'ont point d'organes pour communiquer avec nous; ils n'ont point d'yeux pour nous appercevoir. Raisonneurs profonds, par hazard, seriez-vous des aveugles? Je m'égare, j'oublie tout ce que vous êtes, ce que nous sommes, & combien votre aveuglement est préférable à l'instinct qui nous conduit. Fussiez-vous des insensés, vous l'êtes avec connoissance de

cause; vous avez vos raisons. Vos motifs sont admirables; & qu'importe l'effet? . . . C'est au principe seulement, qu'un Docteur, qu'un Sage, qu'un Homme enfin doit s'attacher.

Voir bien, agir mieux, petits détails, bons pour des Femmes! Elles font ce qu'elles doivent : demandez-leur pourquoi? elles n'en rendent compte qu'à elles. Cependant on dit qu'elles ont des prétentions, comme si l'on pouvoit avoir une existence, quand on disserte peu, qu'on n'entend pas un mot de latin, & qu'on n'écrit qu'à ses amis.

Avec ces façons-là, tout ce qu'on a reçu de la Nature est perdu pour la société. L'embellir, la rendre meilleure; le beau mérite! La société n'a besoin que d'être éclairée; & l'on conçoit bien que cela nous passe.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, je vous conseille de ne pas renoncer tout-à-fait à nous. Que feriez-vous alors? Tenez, notre frivolité même fait ressortir davantage votre raison permanente. Nous ne voulons point d'autre gloire, & à laquelle, en effet, pourrions-nous prétendre? Vos passions vous dominent : cela est mâle! Nous regnons sur les nôtres: quelle folie! J'avouerai tous nos torts. Nous obéissons aux loix que vous avez faites, comme il vous a plû. Ce n'est pas la crainte,

c'eſt le devoir qui nous ſoumet. Nous étouffons juſqu'au cri du cœur; & le charme qui nous attire, devient notre ſupplice, s'il eſt condamné par l'honneur. Le vôtre eſt d'enfoncer le fer dans le ſein d'un ami, qu'un moment d'humeur égare. Vous le privez de la vie, ſinon ſans remords, du moins ſans honte. Vous n'êtes point, comme nous, ſous le glaive du public; il ne vous eſt pas inexorable. Il applaudit au ſéducteur: c'eſt à ſa victime qu'il inſulte; & c'eſt pour cela qu'il eſt juſte.

Qu'un malheureux ait mérité la mort, nous déteſtons le crime, ſans rougir nos mains dans le ſang du coupable. Chez vous, c'eſt à ſoi ſeulement qu'on ne fait pas juſtice.

Je vous dis que vos qualités ſont éminentes; &, comme vous êtes infiniment bons, j'oſerai les détailler.

Vous poſſédez l'orgueil du bien: nous n'en avons que l'amour. Vous avez créé le mot *bienfaiſance;* nous n'aurions jamais eu cet eſprit-là. Contentes de l'exercer, de la ſentir, nous ſçavons mieux enrichir le pauvre que la langue; & l'énergie de l'ame n'eſt rien près de celle de l'expreſſion.

Avons-nous, d'ailleurs, des Ecoles de Droit, où l'on n'apprend qu'à être injuſte;

en cas de besoin; des bancs de Théologie, où l'on ne s'entend guere; des Inquisiteurs, qui brûlent les Hommes, pour leur bien? Nous aidons votre enfance; nous consolons votre vieillesse; nous sommes le charme de vos plus belles années. C'est dans nos yeux que vous puisez l'émulation dont un de nos regards est la récompense; &, en vérité, tout cela ne vaut pas le talent essentiel d'un agréable, qui trompe vingt Femmes, pour montrer une liste...

Encore si nous avions de l'esprit, sans qu'il y parût; on nous passeroit quelque chose: mais nous nous avisons de mettre en valeur les dons de la Nature! Elle ne comptoit pas là-dessus; elle nous abandonnera; & puis nous disputerons, nous nous battrons, nous serons bien intolérantes, bien obstinées, bien vaines... des *manieres* d'Hommes enfin: le beau plaisir!

Rentrons dans la médiocrité qui nous fut prescrite. Il ne nous appartient pas d'envahir les places que nos maîtres ont tant de peine à garder. Ils nous défendent d'être solides; tâchons de leur devenir agréables. Ils nous y invitent de si bonne grace! Voyez leur indulgence: que nous raisonnions de l'Opéra-Comique, ils le veulent bien. Au fond, ils en sont

ſont pas méchans. Mais apprécier un Ouvrage de Morale, juger une Piece de Théâtre, admirer l'Ecrivain éloquent, le Poëte ſublime; leur trouver du génie, quoique nous les comprenions, voilà ce qui nous fait tort; voilà ce qui les choque, & m'indigneroit moi-même, ſi l'on ne m'avoit pas aſſuré qu'il eſt convenable d'avoir ſon ame en paix.

Il faut m'en croire. Une Femme raiſonnable doit *parfiler*, médire, cauſer avec ſon Médecin, inſtruire ſon Perroquet, & ſe coëffer avec goût, pour qu'on ait bonne opinion d'elle. A l'égard de ſes occupations, on lui permettra d'économiſer, afin que les Demoiſelles de l'Opéra achetent des diamants & ſe bâtiſſent des Palais.

Pardonnez, ſexe charmant, (je parle aux Femmes,) pardonnez, ſi je vous ai dit quelques injures: mais, ſi j'en crois nos fameux Ecrivains, c'eſt ainſi que l'on eſt utile à ſon ſiecle, & qu'on lui aprend à être poli. Ne croyez pas ſur-tout être quitte de mes reproches: ſur cet article, je ſuis inépuiſable. Une ſeule choſe m'embarraſſe; c'eſt que vous avez des défenſeurs que j'admire.

J'étois, il y a fort peu de jours, dans une maiſon, où s'étoient raſſemblées pluſieurs Femmes fort jolies, très-inſtruites, infiniment

aimables, & qui n'affichoient rien, pas même la modeſtie.

Un Homme de beaucoup d'eſprit arriva dans cette maiſon. On le reçut bien : on fut charmé de le voir; &, je l'avoue, quoiqu'il ait une façon de penſer ſolide, une ame forte, de la franchiſe & de la prudence, toutes les Femmes qui étoient-là, paroiſſoient auſſi à leur aiſe avec lui, que ſi elles avoient parlé ſa langue. Il eſt vrai que cet homme a de l'agrément dans la converſation; que ſes plaiſanteries ſont fines, que ſa raiſon n'eſt point hériſſée, & qu'il la couvre de fleurs comme la nôtre, pour qu'elle nous plaiſe : mais il a des opinions abſurdes, & j'en ſuis déſolée. C'étoit le Lundi Gras; nous devions aller au bal : cela donne des idées juſtes; & nous convenions de la prééminence de l'autre ſexe.

Voilà ce Monſieur qui prétend le contraire! nous en rougiſſons pour lui. Il ne s'embarraſſe pas de cela : il n'aime point le bal; il tient à ſes erreurs en tout tems.

Meſdames, diſoit-il, vous êtes la portion la plus intéreſſante de la Société : elle n'a de lien que par vous. La bonne foi, la candeur, & mille autres vertus triomphent de votre éducation. On la néglige : mais la main de

l'Homme ne peut éteindre le rayon de la Divinité. Vous avez des lumieres naturelles, & le courage d'en acquérir, quoique les succès ne vous soient pas permis. Quand il vous plaira, vous aurez les forces nécessaires pour égaler le sexe, dont les premieres années ne sont pas perdues pour l'étude. Vous arrivez au but, pendant qu'il calcule les distances; & le terrein qu'il sillonne avec effort, vous le parcourez légérement. Presque tous vos défauts sont le crime des hommes, de ce sexe vain, qui prend son usurpation pour des droits, & votre bonté pour de la foiblesse.

Ce sont vos charmes qui l'attirent; ce ne sont point vos qualités, & c'est vous, qu'il accuse d'être frivoles. Il vous condamne à l'ignorance, sous peine du ridicule. Il calomnie la sagesse qui lui résiste, sçait feindre des sentimens; & si vous y croyez, le mépris, l'ingratitude sont le prix du bienfait. Il vous redemande l'honneur dont il vous a privées, ce dépôt qu'il vous confie & vous arrache; & pense ne vous rien devoir, quoi qu'il vous ait tout ravi. Votre confiance, vos sacrifices & ses sermens ne l'engagent point envers vous. Il n'oseroit tromper un Être de même sexe que lui. Mais vous n'opposez à la mauvaise foi, que l'honnêteté, les larmes, le mal-

heur; & ce ſexe cruel, s'il eſt sûr de l'impunité, ne connoît pas même le repentir. L'union, qui devroit être la plus délicieuſe, devient la ſource de vos peines; j'oſerai le dire, de vos fautes. La Nature en gémit, la Raiſon s'y oppoſe, & l'Être Suprême n'a pas pu le vouloir. Il donna une Compagne à l'Homme; il ſe plut à l'embellir, & ce fut le préſent d'un Dieu.

Il ne dit point : je te livre une eſclave; tu ne pourrois la mériter, je te permets de l'aſſervir. Il dit : je t'aſſocie une Créature digne de moi; je n'ai plus rien à faire pour ton bonheur, ni même pour ma gloire..... Et il ne fit plus rien.

Ce Monſieur alloit continuer. Je ſerai juſte : nous l'écoutions en ſilence, lorſqu'on nous annonça une grande Dame bien prude, avec un Pédant qu'elle appelloit ſon Bel-Eſprit.... Et l'Homme aimable diſparut.

Il avoit bien mieux parlé que je n'écris : on le regretta, & la grande Prude, (qui n'étoit pas curieuſe,) voulut ſçavoir pourquoi. Nous le lui apprîmes; nous lui demandâmes même ſon avis, avec une ſorte de reſpect : elle avoit une coëffe, & nous n'en avions point.

Je me garderai bien de prononcer, nous

répondit-elle ; on doit des ménagemens à ſon ſexe. D'ailleurs, l'apanage du mien eſt la défiance de ſoi, & l'eſtime des autres.... Cependant je ſuis forcée de convenir que les Femmes d'aujourd'hui ne ſont pas *ſoutenables*. Ceux qui ont un eſprit d'ordre & un cœur moins compatiſſant que le mien, penſent qu'on ne feroit point mal de les mettre au Couvent ou aux Petites-Maiſons. Elles ont des loges à tous les Spectacles, des Maîtres de langue, des éventails Anglois ; elles n'ont plus de mœurs. Je voudrois pouvoir les excuſer : mon zele n'eſt point amer.

Madame, lui dit la Maîtreſſe de la maiſon, qui n'appercevoit les foibleſſes de l'humanité, que pour s'en garantir, la queſtion propoſée n'eſt point cela. Il s'agiſſoit de réſoudre, ſi les hommes ne nous doivent que des chaînes ?

Fuſſent-elles de fer, reprit l'autre, s'en plaindre ſeroit un attentat. Les réflexions nous ſont interdites. Obéiſſance aveugle, voilà ce que nous devons à nos Maîtres ; mais je me ſoumets à l'opinion de Monſieur, ajouta-t-elle, en jettant un demi-regard ſur le Pédant : il ne ſe trompe jamais ; je ne crois pas qu'il me contrarie.

Et le Pédant fit des citations, s'autorisa de quelques passages latins que nous n'entendions pas, nous attribua toutes les sottises des Hommes : cela fut long. Il avoit peu d'amis, il fit peu d'éloges ; & comme il est modeste, le sien ne dura que trois quarts-d'heure.

Ensuite nous eumes une critique très-raisonnée des Ouvrages qui nous enchantent tout naturellement ; &, même il nous confia qu'il alloit donner un Traité Méthodique, où il ne manqueroit pas de prouver, qu'on ne sçavoit plus écrire qu'à la Chine ; qu'on valoit mieux à Pékin qu'à Paris ; que les Grands-Hommes ne limitoient pas leurs affections ; que leur sensibilité embrassoit les quatre parties du Monde ; qu'on devoit être Amant de l'Humanité, Censeur de sa Nation, & Citoyen de l'Univers.

Il finit par nous conseiller de lire son Avant-propos, parce qu'il l'avoit mis à notre portée, avec bien de la peine.

Une jolie Femme, qui étoit en habit de Marmotte, l'interrompit brusquement. On se souviendra que nous devions aller au bal : elle aimoit la danse ; elle n'entendoit pas raison.

Vous êtes François, lui dit-elle ; on ne s'en douteroit pas : ils ont de la politesse,

une galanterie bien aimable, & des graces que personne ne leur conteste. Est-ce qu'un Raisonneur n'a point de Patrie? Je crois que vous avez dit de fort belles choses; mais elles m'ont déplu. Où prenez-vous que votre sexe a la prépondérance? Son autorité n'est rien; notre pouvoir est tout. Je vois, d'un côté, l'abus; je vois, de l'autre, que nous n'avons besoin, pour vaincre, ni du secours des armes, ni de l'entrave des Loix; que nous jouissons modestement du triomphe; que notre empire est doux; & sçachez qu'un Diadême de roses ajoute à la beauté, sans ôter ce qui lui est préférable.

Un Docteur vous installe: vous partez de-là pour nous instruire, sans vous entendre. Ayez un cœur; vous dissérterez moins, vous jugerez mieux, & vous persuaderez comme nous. Je ne défendrai pas mon sexe de la légéreté qu'on lui reproche. Sous cette enveloppe, on dit des vérités fortes; on donne gaîment des leçons utiles. Remplir ses devoirs & les aimer, c'est la Philosophie mise en action: c'est la seule. Être Citoyenne, Epouse, Mere tendre, Amie vraie, Fille respectueuse & sensible, telle est notre frivolité. Vous Messieurs, vous rendez à la Sagesse un culte de mots: vous la débitez; &,

quand on la posséde, on fait toujours le bien, & jamais de bruit. Vous m'impatientez, avec votre humanité prise en total. Vous généralisez les choses, pour vous dispenser des soins.

Les Allobroges, les Lapons, les Chinois, les Hottentots, tous ces gens-là vous tournent la tête. Vous subordonnez vos compatriotes à eux, pour ne l'être à rien. Je ne vous ressemble point. Les lieux qui m'ont vu naître, l'air que respirent mes amis, & le spectacle de leur bonheur, voilà ce qui m'est cher. Je veux vous envoyer une jolie chanson, qui renferme un grand sens de morale : elle est susceptible de fort beaux développemens. Vous pourrez vous en faire honneur, dans votre Traité Méthodique ; & puis après, vous direz du mal des chansons, & du bien des in-folio. Bon soir, Monsieur. Apprenez que la folie attache son grelot à tous les mortels : le mien, c'est la danse. Il n'est pas lourd, celui - là ; je le préfére à bien d'autres, parce que je n'en écrase personne, & que je le porte sans orgueil. Je vais vous oublier au bal ; & ce n'est pas une raison pour que je ne me souvienne jamais de vous.

Nous fûmes touchées de cet adieu, & nous partîmes.

Le bal étoit nombreux. J'y vis des Hommes qui ſe mettoient à notre ton, comme s'il leur eût été familier. Cela m'étonna. Pour la jolie Marmotte, elle ne s'étonnoit de rien. Nous danſons mieux qu'eux, diſoit-elle, & nous regnons auſſi-bien. En Allemagne, en Ruſſie, on ſçait cela; en Anglettre, on s'en ſouvient. — Et leurs grands livres? — Nous les jugeons. — Leurs ſyſtêmes ſont fort beaux! — Je ne m'en ſoucie point; il ne me plaît pas d'être une machine. — Mais quelle découverte avons-nous faite? — Nous faiſons plus: on ne nous aprend rien; nous devinons tout. — Et le ſecret des Francs-Maçons? — C'eſt le ſeul qu'ils gardent; nous leur laiſſons par égards. — Mais, Madame! — Eh bien! ſi vous vous fâchez, cela vous fera tort, car je ne vous tuerai pas.

Elle avoit réponſe à tout. Je m'en ſéparai; il étoit temps. Je commençois à croire que la raiſon, l'eſprit & le courage pourroient fort bien n'avoir point de ſexe. Heureuſement je me rappellai l'Homme ſenſible qui nous avoit défendues. Sans lui, ſans l'indulgence d'un ſeul, j'allois me révolter contre l'orgueil de tous: j'allois penſer, je ne le diſſimulerai pas, que les Femmes préſident au Conſeil, au Sénat, à l'Armée; à Conſtan-

tinople où on les enferme ; aux Assemblées de Sçavans où l'on n'a garde de les recevoir ; par-tout, en un mot, par-tout, comme la Divinité, &, comme elle, sans être apperçues. Combien je m'abusois ! j'en rougis, je n'ai point d'excuses : mon siecle est éclairé ; l'erreur seroit un crime. Ils ne sont plus ces tems d'ignorance, où l'on admiroit les Romaines, les Spartiates, les Françoises ; où l'on nous trouvoit de l'héroïsme, des qualités & des vertus. La Poésie, la Peinture, la Musique, disoit-on, nous devoient leur origine ; la Philosophie, ses Modeles ; & le rêve de la vie, tout son charme. La Chevalerie augmenta notre réputation. Les vainqueurs du Monde recevoient nos loix, connoissoient la fidelité, protégeoient l'innocence. L'amour étoit un Dieu ; il formoit des Héros. Nous étions l'ame des Nations : les Hommes étonnoient l'Univers.

Aujourd'hui on le décompose, on l'analyse, on nous y compte pour rien, & l'on nous fait justice. Au vrai, que sommes-nous dans cet Univers ? Son enchaînement, dont un connoisseur sçait le secret, n'affermit point notre ame contre les pleurs d'un infortuné. Je le répéte, nous avons des mœurs, de la sensibilité, des principes ; nous ne faisons

point de progrès. Auſſi depuis qu'on ne croit pas même à nous, regardez, tout va au mieux. Le monde eſt rempli d'eſprits-forts & de caractères foibles. On n'a plus que la conviction de ſon mérite. On calcule; on ne tient qu'à ſoi. On eſt l'Amant de toutes les Femmes : on ne porte pas, comme autrefois, les couleurs d'une ſeule.... Et vivent les Arlequins! ils font rire. S'il ont froid, ſous leur léger vêtement, ils s'enveloppent du manteau d'Epicure, qui ne les réchauffe pas trop. L'ennui les gagne; ils courent ſans lui échapper. Le bonheur les fuit, le plaiſir les endort, l'abandon les réveille; &voilà comme on jouit! Mais nous ne ſçavons pas même végéter philoſophiquement.

On ne m'accuſera pas d'avoir épargné mon ſexe. Je lui ai tenu parole. Je lui ai prouvé que la ſubordination eſt ſon partage. Je n'ai cru le contraire qu'un ſeul moment. Cette petite Marmotte prêchoit au bal; cela m'avoit ſéduite. Je conviens qu'elle ne diſoit que des faits, & qu'on l'entendoit tout de ſuite : je n'y ſongeois pas alors. Mon illuſion me plaiſoit. Je l'appuyois ſur ce que les Femmes s'aiment à-peu-près comme les Beaux-Eſprits. D'où vient, me demandois-je, n'atteindrions-nous qu'à une de leurs perfec-

tions ? Mais, encore une fois, j'ai rencontré un Être qui fait valoir nos droits, ignore les siens, les a tous; & j'accorde à son sexe la gloire de nous surpasser, lorsqu'il pourra, comme lui & quelques Hommes que je connois, nous instruire, nous intéresser & nous plaire.

Sans ce petit nombre, j'aurois fait comme la jolie Marmotte : j'aurois dansé, dormi & rêvé. Je m'éveille.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES MATIERES,

Contenues dans ce premier Volume.

Lettre à un Ami très-importun. pag. iij

L'Editeur justifié. . . . . *Quatrain.* vij

EPITRES EN VERS

ET PIECES DÉTACHÉES.

Aux Hommes. 3

A Monsieur le Comte de. . . partant pour l'Angleterre. 7

A Orosmane. 8

A la Providence. 9

A Mademoiselle de S. . . . pour le jour de sa Fête. 11

A la Raison d'un Homme qui n'en a point. 12

A la Raison d'un Homme qui en a. 14

Aux Philosophes Insoucians. 16

Réponse à des Stances de M. le Chevalier de. . . 18

A un Irrésolu. 20

Réponse à l'Epître sur l'Amitié des Femmes. 21

A l'Amour, Imitation de Sapho. 23

Réponse à des Vers de M.... pages 24
Quatrain. 26
A la Folie. 27
Portrait des François. 28
Aux Turcs. 29
Aux Sauvages. 31
A M. le Maréchal de.... 33
Au Chevalier de.... en recevant de lui un superbe Oiseau. 34
Les Charmes du Cloître. 35
A M. le Maréchal de.... 36
Au Marquis de.... 37
Billet d'une Bergere, daté des Champs. 39
Au Comte d'H.... 41
Regrets d'une Bergere. 44
Romance. 46
Regrets du premier âge. 47
Aux Femmes. 48

FÉERIES EN DIALOGUE.

La Haine par Amour. 54
Le Rosier Parlant. 97
Moins que Rien, ou Rêveries d'une Marmotte. 139

Fin de la Table du premier Volume.

C. P. Marillier inv. E. De Ghendt sculp.

VOLSIDOR

ET

ZULMENIE.

TAYLOR INST. OXFORD

VOLSIDOR ET ZULMENIE,

CONTE

Pour rire ; Moral, ſi l'on veut, & Philoſophique en cas de beſoin.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXVI.

VOLSIDOR

ET

ZULMENIE.

Au tems fameux des illuſions, d'une jeuneſſe éternelle, & même des Génies, le plus aimable de tous, celui qui regnoit ſur les autres, s'appelloit Volſidor. Les vœux unanimes l'avoient élevé à la puiſſance ſuprême : il y étoit maintenu par des droits, &, ce qui vaut encore mieux, par des agrémens. Il avoit l'air de Mars, & les traits de l'Amour ; tout l'eſprit qu'un Génie peut avoir. Son ame étoit noble, ſenſible ; ſon imagination ardente ; ſes idées vives ; ſes ſentimens profonds. Son empire dut être doux, indulgent & juſte : c'étoit celui de la ſupériorité. On dit qu'il parloit peu, & ce fut le malheur du monde : il l'auroit inſtruit,

ſans l'affliger. On lui ſoutenoit qu'il n'avoit point de défauts; des Flatteurs, alors, entouroient les Souverains : mais il les laiſſoit dire, & ne les écoutoit pas. Quelquefois il prenoit ſes goûts, pour des ſentimens. Né avec des paſſions impérieuſes, il eut beſoin de toute la force de ſon caractere, pour ſe commander toujours. Jamais il ne pardonnoit; c'étoit par orgueil qu'il ne ſe vengeoit point. Quoi qu'il en ſoit, l'Univers l'adoroit; & l'Univers, gouverné par lui, ſe croyoit heureux. C'étoit un Génie unique : beaucoup de jolies Femmes l'en aſſurerent; il reçut auſſi des complimens de celles qui ne l'étoient pas. Il crut les aimer toutes, & fut, pendant quelque temps, très-leger dans ſes amours. Un Génie, à la mode, avoit préſidé à ſon éducation. C'étoit un Sçavant, qui poſſédoit la morale de l'inconſtance. On faiſoit grand cas, ſur-tout, de ſon Hiſtoire Naturelle des Papillons : Volſidor penſa le devenir ſous un tel Maître. Les Femmes de ſa Cour ſembloient l'y inviter; elles mettoient de l'importance à ſes hommages, & point du tout à ſes ſentimens. Il falloit qu'il ſe mît en garde contre les prévenances; mais il n'avoit point de refus à craindre. On en donnoit des raiſons, & des

raiſons très-ſolides. Le Génie étoit immortel, & toujours jeune. Les Dames de ſa Cour ne le fixoient point, & ne s'en affligeoient guere. Vingt-ſix Maîtreſſes, qu'il s'amuſoit à tromper, s'étoient apperçües qu'il trouvoit fort plaiſant de l'être : elles lui faiſoient ce plaiſir-là. On ne chantoit plus, à ſa Cour, que les charmes de la légereté. Les Génies ſont plus courtiſans que d'autres, lorſqu'ils s'en aviſent, & tout contribuoit à entretenir Volſidor dans ſon erreur. Mais, malgré l'adulation, les faux préceptes, les froids exemples, le joug de l'uſage, il fut éclairé par ſon ame, & rendu à des vœux délicats : il n'étoit pas digne encore de s'en applaudir. L'Amour ſe vengeoit du Génie. Maître de l'Univers, la Cour la plus brillante, le faſte, la magnificence, la gloire l'environnoient ; & tout cela ne rempliſſoit point le vuide de ſon cœur. Toujours diſtrait, jamais conſolé, poſſédant tout, il ne tenoit à rien. Ennuyé du préſent, inquiet ſur l'avenir, mécontent de lui-même, ſoupirant après un bien, dont il ſe faiſoit la plus douce image, & qu'il n'eſpéroit pas, il avoit des Sujets, des Maîtreſſes, le pouvoir abſolu, & point de bonheur.

Enfin, pour ſe dérober à tout ce qui l'affli-

geoit, il ſe retira dans un de ſes Palais ſolitaires. Un très-petit nombre de Courtiſans y fut admis : tous aſpiroient à cette faveur ; ceux qui ne l'avoient jamais flatté, & qui ne la ſollicitoient point, l'obtinrent. Il les aimoit, quoiqu'il fût Souverain du Monde, & l'on s'occupoit de leur nuire ; car il ne venoit point dans l'eſprit de les imiter. Son abſence & ſa mélancolie furent l'entretien de la Cour & de la Ville. Perſonne n'en ſçavoit la cauſe ; tout le monde croyoit la deviner. Mais il falloit trouver un moyen d'amuſer le Génie. Les papiers publics diſoient qu'il étoit triſte. On avoit été partagé ſur les raiſons de ſa triſteſſe ; on s'accorda ſur le remede : ce fut de lui chercher de nouvelles Maîtreſſes ; même les anciennes furent de cet avis. C'étoit, je crois l'avoir dit, des perſonnes infiniment raiſonnables, qui ne craignoient que la perte de leur crédit. Ceſſoient-elles de plaire, elles avoient la reſſource d'intriguer, & reſtoient les amies du Prince. Elles tinrent Conſeil, parlerent toutes à la fois, & conclurent, par écrit, car elles ne s'entendoient pas, qu'elles partiroient pour aller trouver le Génie, & pour lui préſenter de jolies perſonnes qu'elles gouverneroient. Quand il vit arriver cin-

quante Femmes, il ſentit bien qu'il falloit renoncer au calme & au ſilence. Il fut cependant très-galant, très-honnête : mais, comme elles l'aſſurerent qu'elles ne quitteroient point cette ſuperbe retraite, ce qui l'effrayoit fort, pour s'en débarraſſer, il imagina d'aller voir le Génie Puce, qui n'étoit qu'à ſix mille lieues de ſes Etats. Il n'eut garde d'en parler à ſes cinquante Maîtreſſes; elles n'auroient pas manqué de le ſuivre, ou de l'étourdir de leurs adieux.

Depuis des ſiecles, Puce l'invitoit à ce voyage. Sa Cour étoit célébre par ſa prétendue gaîté, ſon incroyable galanterie, & ſes plaiſirs multipliés, ou du moins ces diſtractions tumultueuſes, que quelquefois on prend pour eux. Volſidor crut qu'il y charmeroit ſon ennui : on verra s'il fut trompé dans ſon attente. Le jour du départ eſt fixé : mille chars auſſi brillans & plus légers que celui du Soleil, s'élancent à travers des flots de lumiere, ſur des nuages tranſparens, & des chevaux ailés entraînent le Génie & ſa ſuite, dans le vague des airs, qui ouvrent ſur leurs pas des routes inconnues. L'or, les pierreries, les diamans étinceloient de toutes parts. Le cortege étoit magnifique; mais le Génie n'en étoit pas plus heureux. Il fit le trajet en quatre

minutes; & le chemin lui parut long. Arrivé dans les Etats du Prince Puce, il éblouit, il fixa tous les yeux : il fut reçu en Souverain du Monde. L'inconcevable Puce, sans sçavoir pourquoi, (on ne lui avoit point promis cette visite,) l'attendoit de jour en jour. Les inconséquences lui réussissoient; & l'on étoit, fort à propos, sous les armes, pour Volsidor, lorsqu'il fit son entrée. Puce n'épargna point les démonstrations. Il avoit le ton affectueux, des manieres assez agréables, un luxe désordonné, un jargon décousu, quelquefois brillant, de l'aisance, une sorte de gaîté. Sa figure, très-inférieure à celle de Volsidor, ne laissoit pas que de plaire. Ses yeux étoient vifs, comme ses gestes. On appercevoit, dans sa taille, quelques irrégularités ; mais il avoit des graces. Il étoit bon Prince, un peu colere, très-obstiné, d'une humeur inégale. Personne n'étoit plus sémillant; il ne marchoit guere, il sautoit presque toujours : cela faisoit grand plaisir à ses Sujets. Par exemple, le jour de l'arrivée de Volsidor, il ne se sentoit pas de joie ; il dansa quarante Chacones, plusieurs Allemandes, une, entr'autres, lorsqu'il le conduisit dans son Appartement; & il retourna dans le sien, en dansant des Périgourdines. Quand son Conseil paroissoit embarrassé, il

le faisoit danser à n'en pouvoir plus ; &, après cela, il opinoit à merveille. Ce n'étoit pas qu'il n'eût de la sagacité. Son travail étoit facile, & sa pénétration surprenante. C'étoit lui qui inventoit toutes les modes, ou qui les perfectionnoit : ses Ministres en raisonnoient avec lui, lorsqu'il ne dansoit point. Il suffisoit à cet important détail ; mais, à ses bonnes fortunes, il n'y pouvoit suffire. Le charme d'une élégance qu'on s'efforçoit en vain d'imiter, tournoit toutes les têtes : nécessairement on devoit l'aimer à la folie ; & l'on n'y manquoit pas. Une Fée adorable, la seule qui lui tînt rigueur, étoit la seule qui lui eût inspiré de l'amour. Elle regnoit sur un Peuple charmant, dont elle étoit *la gloire & les délices*. Jolie & fraîche, comme l'est une Fée, à vingt ans, par ses graces, son esprit, sa bonté, elle enchantoit l'Univers. Sa figure & son ame l'avoient fait nommer Céleste. Puce, conséquent une fois, l'avoit vue, & l'avoit adorée. Il ne cessoit point de changer de Maîtresses ; il ne portoit que ses couleurs. Elle avoit adopté la couleur *puce* ; &, par galanterie, il en avoit pris le nom. Il ne sortoit qu'avec un nœud d'épaule, un nœud d'épée, & une écharpe de diamans *puce*. Malgré toute la recherche de sa parure, il

n'étoit pas fait pour lui plaire. L'Hymen venoit d'enchaîner cette Fée charmante, avec un Génie, l'amour & l'admiration de ses Sujets. Il ne se connoissoit point en pompons; mais il avoit toutes les vertus : le cœur de Céleste en étoit la récompense. Elle arriva presqu'aussi-tôt que Volsidor, à la Cour de Puce. La Fée avoit fait proposer, à ce dernier, un traité fort raisonnable; il ne s'y rendoit point. Elle parut, & il souscrivit à tout ce qu'elle exigea. Tel étoit, sur lui, son ascendant. Quoiqu'elle le rendît malheureux, & qu'il dansât avec toutes les autres Femmes, il ne soupiroit que pour elle. La Fée, qui n'y prenoit pas garde, vit, avec joie, Volsidor au nombre de ses admirateurs. Elle apprécioit son suffrage; & tous deux auroient rendu la Cour de Puce, un séjour divin, s'il avoit pu l'être. Cependant les ressources de son esprit se déployerent : les Spectacles, les Fêtes se succédoient. Point d'intervalles; pas une heure où l'on pût se rendre compte de celle qui l'avoit précédée. Il s'en applaudissoit. Pourvû qu'il fût content de lui, il s'embarrassoit peu d'étudier les goûts de ceux à qui il faisoit les honneurs de sa Cour. C'étoit des Opéra, dès le matin; pour intermedes, des Tragédies en six actes; & le bal pour

petite Piece. Des pluies à verſe, d'eſſence de roſes, rafraîchiſſoient l'air. Les avenues du Palais étoient jonchées de fleurs; les jardins illuminés, depuis le coucher juſqu'au lever du Soleil; mille feux d'artifice, qui ne ceſſoient qu'au grand jour; des jets-d'eau juſques dans les périſtiles. Partout, Volſidor & Céleſte étoient ſuivis de la Muſique du Prince. Pas un Génie de ſa Cour, qui ne fût en l'air; pas un, qui pût l'atteindre. Deux fois la ſemaine, revue générale: ſes Troupes réglées, armées de toques de plumes, faiſoient des ſauts incroyables. Ses Houſards voltigeoient ſur des treſſes imperceptibles. L'eſprit du Maître ſe communiquoit même aux choſes inanimées. Les meubles étoient toujours en cadence; & l'on n'étoit pas plutôt aſſis, qu'on ſe mettoit à ſauter. Comme ſieges d'étiquette, les tabourets donnerent le ton. Il n'y eut pas, juſques aux fauteuils académiques, qui ne fiſſent danſer les Sçavans. Un jour que le Prince tenoit cercle, des carreaux, à la Turque, ſe mirent à faire ſoudain, à tort & à travers, des ſauts périlleux, qui décoëfferent toutes les Femmes. Puce ſentit la conſéquence; il tint ſon lit de Juſtice, & il leur fut ordonné de ne plus donner un pareil ſcandale; mais ils eurent bien de la peine à

obéir : l'émulation étoit générale. Un ſoir que Volſidor & Céleſte, un peu ennuyés de ce qu'on les amuſoit tant, s'étoient retirés chacun dans leur Palais, pour y goûter les douceurs du repos, ne voilà-t-il pas qu'ils ſe ſentent enlevés juſqu'au ciel de leurs lits, qui, avec une vivacité & une préciſion incroyables, exécutoient toutes ſortes de contredanſes. Céleſte qui n'étoit pas accoutumée à dormir en l'air, s'impatientoit à l'excès d'une gaîté auſſi incommode. Pour Volſidor, il eſquiva ſon baldaquin ; il fit un pas de côté, & ſe jetta légerement ſur une Ottomane, qui lui parut avoir l'air un peu plus poſé. En effet, elle ne ſautilloit que par intervalle, & ne ſe réveilloit guere, que tous les demi - quarts d'heure ; ce qui lui procura une très-bonne nuit. Le lendemain, les Génies du premier ordre étoient raſſemblés pour le grand couvert. D'un côté, des Nymphes raviſſantes verſoient, dans des vaſes d'or, des liqueurs parfumées : de l'autre, les Officiers du Prince, qui avoient de grandes ailes de papillons, apportoient, ſur un ſervice de diamans, des Colibris & des Oiſeaux-Mouches, perchés, tout rôtis qu'ils étoient. Pour ſur-tout, s'élevoit un boſquet bien véritable, planté dans une grande corbeille, d'une

ſeule émeraude. Il étoit rempli de fruits délicieux ; mais à peine voulut-on les cueillir, que les tables s'aviſerent auſſi de figurer des danſes hautes. Puce étoit le ſeul qui eût le talent de les atteindre. Les Génies gourmands ſautoient en déſeſpérés ; & ce train-là n'eut pas duré quatre heures, que les Courtiſans eux-mêmes trouverent la plaiſanterie longue. Comme ils ſortirent, à jeun, du plus ſplendide banquet du monde, ils projetterent de préſenter de très-humbles & de très-vives remontrances. Puce ſçavoit bien qu'il ne les écouteroit pas. Pendant qu'on y rêvoit, il ſçut ménager à la Fée la ſurpriſe d'un Proverbe in-promptu, qui eut un ſuccès fou, car il n'avoit pas le ſens commun. Quoiqu'il fût en proſe, il le mit en muſique ; il n'y avoit que des ariettes, & pas un mot de récitatif. Il le fit repréſenter à tous les Spectacles, analyſer par ſon Académie des Sciences, enregiſtrer à ſon Parlement ; & il en expédia lui-même des copies à tous les Ambaſſadeurs. On voit bien qu'il étoit au fait des grands reſſorts du Gouvernement. Aux qualités d'un Monarque, il joignoit celles d'un amant accompli ; car les rigueurs ne lui faiſoient rien. Il inventoit des plaiſirs, créoit des ſoins, s'épuiſoit en égards, ſe mettoit

du rouge, se poudroit en lilas, s'ajustoit en perfection, affichoit ses Maîtresses, que c'étoit un charme! & tout céla pour Céleste. Elle en avoit les honneurs; c'étoit les autres Femmes qui se chargeoient de la reconnoissance. Au fond du cœur, elles avoient pourtant un foible décidé pour Volsidor; ses yeux étoient si intéressans! Elles croyoient toujours y lire ce qu'il ne leur disoit jamais, & elles lui pardonnoient son sérieux, sa raison, l'air du sentiment, & même le peu d'attention qu'il faisoit à elles. Depuis son arrivée, les toilettes ne finissoient point. Les jolies personnes, ce n'étoit pas les plus coquettes, y passoient, à son intention, quelques heures de plus; les autres grondoient leurs Femmes, les renvoyoient, se coëffoient toute la journée. Par égard pour leur Prince, elles avoient les sourcils & les paupieres *puce*, & nombre de plumes, pour ressembler à la Fée. On prenoit bien de la peine, pour se donner la taille & le teint qu'elle avoit tout naturellement. Volsidor, quoiqu'il fût l'objet de ce grand travail, n'avoit pas le bon-esprit d'y prendre garde; il ne distinguoit que Céleste. Cet attrait, qui rapproche les ames honnêtes, les avoit unis de l'amitié la plus tendre,

tendre, que leur rendoit plus nécessaire encore le tourbillon où ils étoient si déplacés l'un & l'autre. La Fée s'appercevoit, avec joie, qu'il lui étoit importun. Elle ne lui confioit, ni ses découvertes, ni ses projets, car elle en avoit quelques-uns : la suite les apprendra. Le spectacle de cette Cour ne laissa pas d'être utile au Génie, par les réflexions qui devoient naturellement en être la suite. Il ne voyoit que des prétentions, du mouvement, des gambades, une lutte éternelle contre l'ennui ; une dissipation extrême, qui diminuoit les forces de l'ame, celles de l'esprit, & ne laissoit pas même la faculté des regrets ; les plus doux sentimens éteints ; des êtres factices, obligés de se fuir, ne s'appartenant plus, distraits & désœuvrés, s'ils ne s'étourdissoient pas ; tous les liens brisés ; plus d'enthousiasme, que celui des bonnes - fortunes. Volsidor ne revenoit point d'avoir attaché quelque prix au grand nombre des siennes. Tant de choix, sans délicatesse, tant de faveurs sans amour, tant de succès qui ne sont pas des triomphes, furent enfin appréciés par lui. Bien des Hommes à bonnes - fortunes le faisoient rougir de l'avoir été. La plûpart, dupes d'une misérable petite célébrité, n'aspirant qu'à faire des victimes, n'aimant & ne méritant rien, ne

lui inspirerent que du mépris. Comme ils prétendoient à son estime, ils le fatiguoient de complimens & de confidences. Les Génies cités, lui racontoient leurs intrigues, ou le félicitoient sur les siennes; ceux qui n'en avoient guere, ne laissoient pas de raconter beaucoup; & tous jasoient si bien, que Volsidor s'imaginoit continuellement être avec des femmes. On lui faisoit, sur leur compte, des histoires bien fausses, bien scandaleuses, & qu'il croyoit bien rarement. Il ne put s'empêcher de demander la cause de cet usage qu'il trouvoit inhumain. On lui apprit qu'en calomniant les Femmes véritablement aimables, on étoit sûr de plaire aux autres. Les gens foibles s'y prêtoient: c'étoit la ressource des sots, & le plaisir des mauvais Génies. Volsidor, qui laissoit parler volontiers, imposa silence sur cet article, & fit même un exemple, afin qu'on se souvînt de sa leçon. Le Peuple Puce étoit plus méchant que la bonne compagnie. Il vint offrir à Volsidor un recueil de petits couplets bêtes, qu'il croyoit très-plaisans. C'étoit des impostures, & toujours des Femmes charmantes en étoient l'objet. Mais les Auteurs n'en eurent pas chanté trois, que Volsidor les changea en Marionnettes, pour le reste de leur vie. Ils

furent parfaits dans ce genre, & Puce, qui ne haïssoit pas les Marionnettes, remercia bien le Génie du présent de cette petite troupe.

Un jour que Volsidor, persécuté pour danser, avoit enchanté tous ceux qui le voyoient; qu'on admiroit ses graces, sa noblesse; qu'il avoit déployé toute celle d'une taille parfaite, de la figure la plus séduisante, & que toutes les Femmes, affligées de son indifférence, convenoient, en soupirant, de ses avantages; une des Maîtresses de Puce, la plus ancienne, & la moins jolie, le remarqua avec un intérêt tout particulier. Elle devoit le maintien de son crédit à son intrigue, à des sourcils très-bien peints, & à des paupieres nuées avec une intelligence admirable.

Elle seule en avoit le secret. On ne pouvoit douter, d'après cela, qu'elle n'eût beaucoup d'esprit. Puce le disoit à tout le monde; mais il falloit en convaincre Volsidor. En conséquence, elle se plaignit d'une migraine *odieuse*, & le pria de la ramener chez elle. Il croyoit aux migraines; il fut à ses ordres. En chemin, elle lui fit des reproches du peu d'intérêt qu'il prenoit à son état. La rapidité du char de Volsidor ne laissoit pas le tems

de répondre. A peine ils étoient arrivés au Palais de *Zélide*, (j'appellerai ainſi cette Femme,) qu'elle voulut une juſtification. Comment ſe diſpenſerde la conduire juſqu'à ſon appartement? Par inſtinct, ou plutôt par habitude, elle prit la route de ſon boudoir: c'étoit pour ſe repoſer, à ce qu'elle diſoit. Volſidor, par attention, s'éloignoit un peu vîte; elle le retint par honnêteté, ſans doute, & il reſta, avec une ſorte d'inquiétude, dont il ne vouloit cependant pas ſe rendre compte. J'aime ce lieu, dit-elle au Génie; ſon recueillement myſtérieux plaît à mon ame ſenſible: je voudrois qu'il eût pour vous quelques charmes. Des galanteries furent ſa réponſe. Quoi? Seigneur! interrompit Zélide, quand je vous donne une marque de confiance, quand je ne deſire que la vôtre, vous me parlez comme ſi.... vous aviez d'autres idées que celles d'un ami! Elle fit un demi-ſoupir, baiſſa les yeux: le Génie, de la meilleure foi du monde, alloit la raſſurer; on ne lui en donna pas le tems. N'achevez point, lui dit-elle; je ne vous ai que trop entendu: laiſſez-moi vous répondre. Elle continua: votre amitié embelliroit ma vie; mais il eſt un ſentiment qui trouble la raiſon & le repos. Si, par malheur, je l'inſpirois à un être qui vous reſſem-

blât, je fuirois cet ennemi redoutable, &, n'en doutez point, il faudroit me plaindre & m'admirer. Volſidor, à ces mots, fut parfaitement éclairci; mais il ne ſe foucioit plus de s'engager ſans amour. Il crut ſe tirer d'affaire, par un lieu commun. Eh bien! Madame, lui dit-il, je dois reſpecter vos motifs, & je vais éviter vos charmes: nouvelle tentative pour échapper. Seigneur, s'écria-t-elle, en ſe laiſſant tomber, avec des attitudes négligées, ſur une Ottomane, vous pouvez me quitter: vous me croyez peut-être heureuſe! Elle laiſſa couler quelques larmes. Moi heureuſe, moi! Le Prince Puce danſe toujours, & vous ne m'aimez point à ma fantaiſie. Le Génie, qui s'étoit rapproché, lui demanda comment elle vouloit qu'on l'aimât? Ne me ſuis-je pas expliquée, lui répondit-elle? Ne voyez-vous pas bien que je deſirerois trouver en vous cette déférence, ces ſoins, ces affections héroïques & tendres, plus durables, plus délicieuſes, & moins inquiétantes que l'amour? Combien vous me ſeriez cher! Que notre félicité ſeroit pure! Me promettez-vous du reſpect, lui dit-elle, en lui prenant la main? Serez-vous mon ami? Que vous êtes charmant! Que vous ſeriez dangereux pour moi, ſi je n'avois pas du courage, des principes,

& des obligations au Prince Puce ! N'en soyez point jaloux : c'est comme à un Frere que je tiens à lui ; mais je veux être à vous, avec une délicatesse inconnue aux Amans ; je ne les puis souffrir : il est décidé que vous ne l'êtes point. Combien nous nous dirons de choses touchantes ! De-là, un jargon tout *quintessencié* de sentiment, l'esprit des mots, l'art des situations... & puis on laissoit entrevoir un pied qui n'étoit pas trop petit, mais bien serré, un bras qui n'étoit pas trop beau, des charmes qui n'étoient pas mal-apprêtés ; & puis, un air rêveur, des gestes étudiés, des mines modestes, des yeux presque timides, une sorte d'embarras, des manieres quelquefois imposantes, un sourire qui rassuroit beaucoup ; enfin, un abandon réfléchi. Tant d'expérience ! Une migraine !... Le Génie étoit compâtissant : je ne sçais ce qui arriva ; peut-être donna-t-il dans le piege ? Mais, après lui avoir pardonné bien des choses, on en étoit à lui faire remarquer, avec la meilleure intention du monde, les défauts des jolies Femmes qu'il connoissoit, lorsque le Prince Puce se fit entendre ; il ne fit qu'un saut. Zélide, quoiquelle le souhaitât peu, & ne l'attendît point, le reçut à bras ouverts ; & il proposa à Volsidor une Fête sur l'eau, qu'il venoit

d'imaginer, pour qu'il finît agréablement cette soirée. Puis le tirant à part : n'êtes-vous pas enchanté de Zélide, lui dit-il ? C'est une Créature tout-à-fait intéressante : peu de caractere, point d'humeur, des qualités, un boudoir du meilleur goût ! Elle examine, à sa toilette, les placets que je n'ai pas le tems de lire ; elle ne danse pas mal ; elle est vraiment essentielle, & m'aime *incroyablement.* Mieux traité par Céleste, je pourrois dire, comme César : je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ; car, en honneur, les autres Femmes, cette Zélide sur-tout, ont pour moi un attachement, souvent incommode, & toujours extrême. Je leur suis infidele ; cela les fixe. Tenez : vous-même, tout charmant que vous êtes, je suis persuadé qu'elles ne vous écoutent, qu'autant que vous leur parlez de moi. Volsidor eut envie de rire ; mais, se rappellant qu'il avoit été presque aussi ridicule, il reprit son sérieux. Zélide, la fidelle Zélide ne regardoit que Volsidor pendant cette conversation : elle commençoit à la trouver longue. Elle se rapprocha des deux Génies, & leur demanda quels seroient leurs arrangemens pour la partie projettée. Elle a raison, dit Puce : ne perdons pas un instant. Le tems vole ; soyons plus légers que lui-même. Il

n'eut pas achevé ces mots, que les chars des deux Génies parurent aux fenêtres de ce boudoir, théâtre de l'amitié. Volsidor s'élança précipitamment dans le sien, & donna ordre qu'il s'abattît au Palais de Céleste, à qui il alloit proposer de l'accompagner. Zélide alors s'évanouit un peu : mais Volsidor étoit déjà bien loin ; & elle reprit promptement l'usage de ses sens, parce que le Prince sonna ses Femmes, & sauta dans son char. Quand elle vit qu'il partoit, elle y fut aussi-tôt que lui. Il prit le retour de ses forces, pour une preuve nouvelle de son amour : elle ne manqua pas de l'en assurer ; & ils arriverent, après quelques instans, au bord du magnifique Canal qui terminoit le Parc de ce Prince. Des feux d'artifice sans nombre le couvroient : le Parc étoit illuminé de la maniere la plus ingénieuse. Puce en avoit donné le dessein. On voyoit étinceler au-dessus du Canal, sans trop sçavoir comment, une quantité prodigieuse de lustres. Il étoit garni de chaloupes très-galantes, très-peintes, très-dorées ; elles se promenoient sous des eaux suspendues, dont la fraîcheur étoit délicieuse, & qui se diversifioient, à tout moment, sans jamais mouiller personne. Dans les chaloupes de suite, grande Musique, Opéra Italiens, Opéra-Bouffons.

Les autres Spectacles avoient eu permission de se reposer un jour; mais Puce avoit signifié que ce seroit sans tirer à conséquence. On dit que les Acteurs de ce tems-là n'étoient pas les maîtres, & qu'ils étoient fort raisonnables. L'autre côté du Canal étoit bordé d'une forêt immense, tout aussi éclairée que le reste; l'on y chassoit comme en plein jour: les Fanfares, les Ariettes Italiennes, Arlequin & les Artifices faisoient le plus beau tintamare du monde; les poissons même en étoient si émerveillés, qu'ils se laissoient prendre comme on vouloit.

Pendant que la Cour de Puce s'extasioit sur l'ordonnance de la Fête, pendant qu'il jouissoit de sa gloire, Zélide *parfiloit*, auprès de lui, dans sa chaloupe. Il étoit convenable, qu'elle parût, aux yeux de Volsidor, ne prendre part à rien. Elle ne répondoit même pas à un Génie excessivement riche, qui payoit ses dettes, lorsque le Prince avoit d'autres dépenses à faire. Des applaudissemens, des transports la tirerent de sa rêverie: c'étoit la Fée qui les occasionnoit. Sa chaloupe étoit la premiere; elle y parut plus brillante que tout ce qui l'entouroit, & Volsidor, auprès d'elle, ayant l'air de s'en occuper, & de ne pas appercevoir le reste, Zélide ne put tenir

à ce spectacle; elle parla fort légerement de Céleste. Elle ne sçavoit plus ce qu'elle disoit: cela fut bien marqué, car le Prince s'en apperçut. Il étoit brusque par fois. Est-ce que vous deviendriez contrariante, lui dit-il? Oubliez-vous que je suis l'adorateur de cette Fée trop inhumaine, & qui n'en est pas moins *divine?* L'Univers en convient. Volsidor, qui s'y connoît parfaitement, le répéte sans cesse. Zélide récusa aigrement son témoignage. Eh bien! moi, Madame, moi, reprit-il!... c'est mon avis; & il est impossible que ce ne soit pas le vôtre: vous l'avez vue avant sa toilette; vous sçavez qu'elle n'en a pas besoin, & que d'autres... Vous m'entendez. Ce n'est pas que je ne vous trouve à merveille; mais vous êtes ridiculement jalouse. Adorez-moi, je le veux bien: mais plus de ces injustices-là; elles ne vous réussiroient pas, je vous le déclare. Allons, venez danser, & prenez garde de déranger vos sourcils, car je les aime véritablement. Il l'emmena, & elle prit un air riant, quoiqu'elle fût très en colere. Elle sçavoit se plier aux circonstances. Tandis qu'on dansoit dans la chaloupe de Puce, quoique tout le monde n'en eût pas envie, (ce qui arrivoit souvent) celle de Volsidor & de Céleste venoit de se retirer à

l'écart. Le Génie rêvoit profondément ; la Fée en ſçavoit bien la cauſe : elle crut qu'il étoit tems de rompre enfin le ſilence. — Eh quoi ! Seigneur, dit-elle, vous ne paroiſſez point vous amuſer de tout ceci ? Les Fêtes ſe ſuccédent ; le Prince ſe ſurpaſſe ; les jolies Femmes ſe diſputent vos regards, peut-être votre cœur ; & rien ne ſemble le ſatisfaire ! Je me flatte, du moins, qu'il n'eſt pas fermé à l'amitié. — Non Madame, non, il ne l'eſt point, il ne le ſerá jamais à vos agrémens, à vos vertus, ni à vos bontés ; car il ne ſe méprenoit point à celles qui lui étoient offertes par Céleſte : elles portoient ce caractere touchant de décence & de vérité, que l'art ne peut atteindre. Il avoit, pour elle, le reſpect, l'eſtime, cette confiance, cette amitié que demandoit Zélide, & qu'elle n'étoit faite pour inſpirer ni pour connoître. Ses grimaces n'en avoient point impoſé au Génie. La Fée, d'un mot, le perſuada. Son heure d'aimer n'étoit pas venue : ſans cela, auroit-il pu ſe défendre d'avoir, pour elle, de l'amour ? Mais elle étoit trop loin de la ſotte vanité des Femmes ordinaires, pour ne lui pas ſçavoir gré, heureuſe par un autre, de ne trouver en lui qu'un ami. Me pardonnerez-vous, lui demanda-t-elle, de vous avoir deviné ? Je n'ai pas eu beſoin

d'avoir recours à mon art, pour lire dans votre ame. L'Amour que vous avez dédaigné, vous en punit : les plaisirs vous abandonent. Il n'en est plus pour moi, interrompit Volsidor, & jamais!... Vous êtes extrême, reprit la Fée; je m'en étois déjà apperçue. Las d'être inconstant, voulez-vous être injuste? Victime d'une erreur, le serez-vous d'une autre? Né sensible, est-ce à vous de renoncer au bonheur? — Où le trouver? Ah! Madame, je suis détrompé : que me fait un vain éclat, le rang suprême? Je ne daigne point parler du tumulte insupportable de ces lieux. Non, la gloire même, ni, j'oserai vous le dire, l'amitié ne peuvent suffire à mon ame. Ce qu'elle souhaite, cette ivresse réciproque, cet entier abandon, ce trouble, ces craintes, ces peines qui sont des plaisirs, celui d'animer seul ce qu'on idolâtre, le bonheur de faire le sien, ce bien, le premier de tous, le seul, (eh! qu'est l'immortalité sans lui?) Ce bien, ce trésor, il n'existe point. Mon cœur est loin de l'espérer; ses vœux inutiles ont commencé son supplice, & mon indifférence l'acheve. Pourquoi, lui dit Céleste, quand vous êtes devenu digne d'un autre sort, pourquoi ne voulez-vous pas? — Pourquoi? Le passé, mes réflexions, tout ce

que je vois, me confirment l'impoffibilité de ce que je defire. Que fignifient la plûpart des attachemens ? Le caprice, les convenances, l'ambition, la vanité ou le défœuvrement les forment. Sans attrait l'un pour l'autre, on ne tient qu'à foi. Beaucoup de Femmes font froides & fauffes; quelques-unes y joignent de la hardieffe : (en difant cela, il fongeoit à Zélide,) mais il étoit trop difcret, pour la nommer. Ce fexe, plein de charmes, fait pour les vertus, créé pour notre bonheur, fe contente d'être notre amufement. Où font les Femmes qui nous offrent des amies & des modeles, même dans nos Maîtreffes ? Vous pouvez m'en croire, Madame, j'en ai eu plus qu'un autre peut-être : elles n'avoient point l'amour de ma gloire; elles n'étoient qu'ambitieufes. Etois-je aimé ? Etoit-ce mon fentiment qui les déterminoit ? Ici la Fée l'arrêta. Je ne prétends point, lui dit-elle, juftifier des torts véritables : cependant, vous n'en devriez peut-être accufer que vous. Soyez jufte. Vous n'offriez que des vœux diftraits & partagés : on n'appercevoit en vous que le Monarque; c'étoit une baffeffe; mais en vain y auroit-on cherché l'amant. Vingt-cinq rivales, ajouta-t-elle en fouriant, peuvent très-bien refroidir le cœur le plus

tendre. Applaudiſſez-vous de ne l'avoir point rencontré, lorſque vous méritiez de le perdre, ou que vous l'auriez déſeſpéré. Surtout n'enveloppez point mon ſexe tout entier dans vos reſſentimens. Bien des fois, j'en conviens, vous m'avez exceptée; cela eſt fort honnête; ce n'eſt pas aſſez. Il faut croire, que je ne puis être la ſeule. Vous rendre juſtice, la rendre à un ſexe intéreſſant; être sûr, que, s'il adopte quelquefois les défauts du vôtre, il réſiſte alors à la Nature & à ſon véritable attrait. Laiſſez, croyez-moi, laiſſez rentrer, dans votre cœur, quelque rayon d'eſpoir, & plus de confiance en des vertus que, juſqu'ici, vous n'avez pas trop cherchées. Comme elle achevoit ces derniers mots, on entendit de grands cris : c'étoit le Prince Puce, qu'un tourbillon de bluettes emportoit au milieu des airs. Zélide ſe tuoit d'aſſurer qu'il étoit devenu un aſtre; & l'admiration avoit ſuſpendu tous les eſprits. Volſidor & la Fée firent, ſur le petit événement qui les agitoit ſi fort, & ſur tous ceux de cette Cour, quelques autres réflexions que je ne rapporterai point: on doit, à peu près, les imaginer. Ils reprirent leur converſation, c'eſt-à-dire, que Céleſte continua d'inviter le Génie à croire à la raiſon. Cette Fée poſſé-

doit l'éloquence, l'énergie & les graces qui entraînent. Le Génie fut obligé de se rendre: elle étoit la preuve qu'il pouvoit exister des êtres enchanteurs. Il jura de se mettre en chemin, pour trouver ce qu'elle lui promettoit. Les Femmes de sa Cour, qu'il connoissoit parfaitement, & celles de Puce, qu'il n'avoit pas envie de connoître, lui rendoient ce voyage indispensable. Il étoit impatient; son départ fut arrêté : celui de Céleste l'étoit déjà. A peine en étoient-ils convenus, que tout le monde s'en douta. La douleur fut générale ; la Musique se ralentit : Puce se débarrassa de ses bluettes, & vint les accabler d'instances. Volsidor consentit à ne partir que la nuit du lendemain; mais Céleste, toujours inexorable, décida qu'elle partiroit de très-bonne heure. Puce alla se coucher, après avoir fait bien des pas graves. Zélide passa la nuit dans l'agitation du dépit le plus extrême. Furieuse, hors d'elle-même, ne se possédant plus, elle vouloit, dans ses transports, mettre le feu à son boudoir; mais elle ne put s'empêcher de l'examiner avant de le détruire;... & elle se ravisa.

A son réveil, elle écrivit au Génie, qu'elle avoit encore la migraine; qu'elle le prioit d'y faire attention; que sur-tout elle lui dé-

fendoit de s'en aller: son billet étoit bien tortillé, & son style aussi. Volsidor répondit, tout naturellement, qu'il étoit accablé d'affaires, & qu'il partoit pénétré de regret & de reconnoissance. Sa lettre étoit accompagnée de présens magnifiques: Zélide les accepta; ils consolerent son cœur, & point du tout son amour-propre. Volsidor en laissa d'infiniment plus superbes à Puce. De fideles serviteurs qui ne dansoient point, d'honnêtes-gens ignorés, & malheureux, furent comblés de ses bienfaits: il leur assura un sort; & Céleste, dont l'ame n'étoit pas moins admirable, donna les mêmes preuves de sensibilité & de justice.

Dès qu'il fut jour dans son Palais, Volsidor, qui ne s'en séparoit qu'avec peine, s'empressa d'aller l'assurer d'un attachement qu'il lui conserva toujours: & l'on verra, par la suite, qu'il lui dut tout le bonheur de sa vie. Tandis que Volsidor causoit avec la Fée, pendant que Zélide consultoit son miroir sur ce qu'elle avoit à faire pour rappeller le Génie infidele, le Prince Puce sortoit de son lit; il avoit demandé un habit très-sérieux, *capucine & verd-brun*. Le départ de Céleste l'affligeoit, celui de Volsidor presqu'autant. Jamais la Cour n'avoit été si triste. Il donnoit des

des ordres, pour que ſa Cour, ſa Maiſon, ſes Sujets, ſe fiſſent faire, dans l'eſpace d'un quart-d'heure, des veſtes & paremens *capucines*, lorſqu'on vint lui annoncer qu'un Inconnu arrivoit dans ſes Etats. Seigneur, ajouta ſon grand Echanſon, rien n'eſt plus impoſant que le cortége du nouveau Prince. Ses Gardes, ſes Valets-de-pied, ſes Gentilshommes, ſon Ecuyer, ſes chevaux, & l'Alteſſe même, ſont revêtus d'une peau de Doguin : ils ont tous des maſques. On n'a jamais vu tant de muſeaux noirs & de nez briſés. Ses timballes, ſes voitures & ſes Muſiciens aboient d'une maniere tout-à-fait auguſte. J'aime la dignité, répondit Puce : je lui ſçais gré de la ſienne. Qu'on m'apporte mon Manteau Royal : je le recevrai dans ma Salle d'Audience.

Ces mots n'étoient pas finis, qu'il étoit déjà placé ſur ſon Trône, où le Prince Doguincourt, (c'étoit le nom de l'Inconnu,) vint le ſaluer. Il quitta ſon maſque pour embraſſer Puce. Cette cérémonie faite, il aboya deux fois, mangea quatre gimblettes, en offrit au Souverain, à toute ſa Cour ; & puis il pleura amérement. Prince, lui dit Puce, une Fée que j'adore, (vous voyez à mes habits combien je la regrette,) va quit-

ter, à l'inftant, ces lieux, pour retourner dans fes Etats. Vous me direz, quand je lui aurai fait mes adieux, le fujet d'une affliction qui vient très à propos, parce que je fuis moi-même prodigieufement affecté. A ces mots obligeans, le Prince aboya de plus belle, & remit fon mafque. Puce s'étoit déjà fauvé. L'Inconnu fe détermina à l'attendre, & à manger, en pleurant, des gimblettes, jufques à fon retour. Puce étoit tout prêt à pleurer auffi, lorfqu'il revint. Il avoit conduit Célefte à fon char; & il étoit fi finguliere-ment touché, qu'en arrivant, il pria Doguin-court de danfer uu menuet avec lui, pour diftraire, s'il étoit poffible, les chagrins qu'ils avoient tous deux. Ce Prince n'ofa s'en dif-penfer, quoique cela lui parût fort extraor-dinaire. Sa figure & fes graces mériterent tous les éloges: (car il ôta fon mafque pour danfer;) il n'y avoit qu'en aboyant qu'il s'en-laidiffoit beaucoup. Le menuet achevé, Puce le complimenta: c'étoit, par impatience de l'entendre, qu'il l'avoit un peu abrégé: il eut foin de le dire. Doguincourt le remer-cia à fa maniere, & l'augufte Puce s'affit fur fon Trône, pour écouter. Alors le Prince fe recueillit, foupira; & enfuite, s'adreffant au Prince: Seigneur, je fuis né patient; vous

aviez à courir; vous voilà en repos, & je commence. Une passion, payée d'ingratitude, remplit mes jours d'armertume. Mes nuits sont plus tristes encore. Rien ne peut émouvoir une ingrate, qui n'est entre mes bras, que pour me mordre, qui me voit à ses pieds, sans émotion, & que je sers, sans espoir. Le croiriez-vous, Seigneur! Cette belle petite, pour qui je fais, par semaine, quarante Sonnets, des Madrigaux, & tous les matins une Epithalame; eh bien, lorsqu'on lui apporte mes Poésies, elle se jette dessus, & les déchire: il n'en restera pas une à la postérité. J'ai porté plus loin l'enthousiame, & elle, l'ingratitude. Un Ouvrage, qui m'avoit coûté bien des peines, un Poëme in-folio, dont elle étoit l'héroïne, elle en a fait son déjeûner; & nous avons pensé en mourir tous deux. Prince, reprit le Génie, quoique j'eusse bien ri, un autre jour, de ce que vous venez de raconter, sçavez-vous que j'y suis infiniment sensible? Mais quel est donc ce lutin qui vous fait damner? Alors le Prince se mit à japper pendant une demi-heure, & ensuite prit la parole, en ces termes. Une vieille Fée est la cause de mes malheurs. Sempiternelle est affreuse: Elle vouloit que je l'aimasse; je ne le pouvois pas.

Elle est donc bien laide, interrompit Puce ? Effroyable ! continua Doguincourt ; & elle ne s'en doute pas. Elle crut que j'aimois une Danseuse, pour qui j'avois eu une fantaisie de huit jours. Elle entra dans une fureur !......... Est-ce qu'elle n'aime pas la danse, dit encore le Génie ? A quoi s'amuse-t-elle donc ? A faire du mal, reprit Doguincourt. Ne pas aimer la danse, répétoit Puce ! Quelle bizarre créature ! Doguincourt continua. Elle sçut que je soupois, un jour, chez cette Danseuse, qui m'amusoit assez. Elle apparut à la fin du repas ; &, d'une voix enrouée, elle me dit : tu n'as pu adorer mes charmes. (Elle faisoit une grimace infernale !) Je te condamne à aimer avec idolâtrie l'objet qui t'a fermé les yeux au bonheur de posséder Sempiternelle. Elle toucha de sa baguette, en achevant ces mots, la petite Danseuse, qui, de frayeur, s'étoit cachée sous son lit ; & elle devint une Doguine très-colere. Depuis ce jour horrible, je l'aime comme un fou. C'est elle qui me réduit au désespoir, qui me hait, qui m'enchante : c'est d'elle dont j'ai tant à me plaindre ; &, dans cette fâcheuse extrémité, j'ai recours à vous, Seigneur. Mais en conscience, dit Puce, que voulez-vous donc

que je fasse à cela? S'est-on jamais avisé aussi d'être amoureux d'une pareille espèce? Où est-elle? Dans sa Berline, répondit Doguincourt, à la porte de votre Palais, entourée de mes Gardes. Eh bien, continua Puce, si vous m'en croyez, nous l'enverrons dans mon canal. Tout Génie que je suis, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Je chargerai mon Grand-Maître des Cérémonies, de l'expédition. Elle ne vous persécutera plus, quand elle sera au fond de l'eau; & vous vous déferez, au plus vîte, de vos peaux de Doguin, qui ne vous vont point du tout.

Je vous passerois plûtôt les gimblettes; &, à propos de cela, donnez-m'en encore quelques-unes, car je trouve les vôtres vraiment *délicieuses*. Mais Doguincourt désespéré, avoit bien d'autres affaires. Il s'étoit mis à gémir, avec tant d'expression, qu'il finit par des hurlemens; &, comme on ne sçavoit plus où on en étoit, tant ses cris étoient perçants, le Génie, pour l'appaiser, lui dit: Auguste Doguincourt, taisez-vous, s'il vous plaît. Ne voyez-vous pas que toute ma Cour n'en peut plus, & que moi-même?..... Enfin, écoutez-moi, & convenez que vous êtes très-heureux, quand personne ici ne

comprend rien à votre langage de chien ; d'avoir affaire à un Génie qui entend à demi-mot, & qui a remède à tout. Tranquillisez-vous du moins un instant, pour votre intérêt & pour le nôtre. La Doguine, qui fait que vous vous égosillez ; n'ira point dans mon canal. Au fond, je l'aurois regrettée, parce que vous l'aimez, & qu'elle danse. Je serai même charmé de la connoître. Je vais, sur le champ, lui donner un bal : je pense, que cela adoucira son humeur. Et, en s'adressant à Zélide, qui entroit : Allez, Madame, lui dit-il, avec mon Chancelier & mes Capitaines des Levrettes, prier cette Demoiselle d'en être la Reine, & accompagnez-la. Elle ne se fit pas attendre ; & cependant la grande meute de Puce, composée de Danseurs & de Danseuses d'une très-grande distinction, étoit déjà rassemblée pour la Fête, lorsque la Doguine parut. Elle n'étoit point belle ; mais elle se présenta avec beaucoup d'assurance. Un superbe carreau, sur lequel quatre Chambellans l'avoient apportée, fut placé près de Puce, pour l'asseoir. Elle ne fit point mal ses révérences. Son grand habit étoit fort agréable ; son rouge très-bien mis ; ses diamans, distribués à ravir. Un Nain lui portoit la Robe. La suite de l'Altesse

Doguincourt s'inclina, jusqu'à terre, devant elle. Au tems dont je parle, on se mettoit aux pieds de l'Idole du Maître, Doguine, ou autre, n'importe. Le Prince lui-même s'avança respectueusement pour lui baiser la patte : mais la charmante bête sauta sur ses genoux, & lui déchira ses manchettes & une oreille. Elle vouloit en faire autant au Génie Puce : jamais elle ne put en venir à bout ; il étoit alerte. Il la trouva fort maussade, & fit commencer le bal, pour voir ce qu'elle deviendroit. Elle se donna toutes sortes de ridicules. Elle ne voulut danser qu'avec les Barbettes, parce qu'elles avoient des manchettes à trois rangs. Elle s'étoit grimpée sur des échasses, afin de regarder les autres, du haut en bas. Elle imitoit quelques Femmes sans esprit, que le hazard, dans ces tems-là, amenoit dans les Cours, & que leur naissance n'y appelloit pas. Sa mere avoit été changée par Sempiternelle, en tourne-broche. A cause de cela, elle fut très-insolente. Mais comme elle étoit plus coquette encore, elle s'humanisa avec des Roquets de la petite espèce. Doguincourt s'en désespéroit. De grandes Danoises, excessivement prudes, en étoient fort scandalisées. La mésintelligence commençoit à s'établir dans l'assemblée.

L'arrivée du Génie des Génies ; ce ne pouvoit être que Volſidor, vint remettre tout le monde à ſa place. La meute qui danſoit, s'arrêta machinalement, pour aller au-devant de lui. Zélide pâlit de rage. Doguincourt, apprenant qui il étoit, doubla, comme de raiſon, ſes cérémonies accoutumées ; & il eut grand ſoin, par reſpect, de l'étourdir plus qu'un autre.

Il alloit lui raconter ſes malheurs, lorſque Puce l'engagea de venir, auparavant, prendre part à un ſuperbe feſtin, préparé pour les Génies. Il ſe réſigna, & même ſon ame s'ouvrit à l'eſpérance. Le nom de Volſidor, ſa puiſſance, ſa bonté, lui étoient d'un heureux préſage.

On paſſa dans la Salle du Feſtin. Il n'y fut queſtion que de Céleſte & de ſes perfections. Volſidor ne parla que d'elle. Zélide grondoit tout le monde. Doguincourt, impatient de dire qu'il étoit enſorcelé, aboyoit de tems en tems. On lui avoit arrangé une pâtée royale : il ne voulut jamais toucher à autre choſe. Il faiſoit au Génie une pitié extrême. Enfin, il ſe jetta à ſes genoux ; il mit, à cette action, une confiance & une douleur qui toucherent Volſidor. Ce fut avec cette attention obligeante & rare,

connue seulement des ames sensibles, qu'il écouta jusqu'aux détails les moins importans des infortunes de ce Prince. Je vous plains, lui dit-il : mes conseils peut-être ne serviroient qu'à vous accabler davantage ; le sort vous poursuit ; & au lieu de vous faire envisager la perte de votre raison, je songe aux moyens de vous la rendre ; mais sçachez, Prince, que si l'Univers m'est soumis, je le suis moi-même au Destin. Je ne puis qu'adoucir le vôtre : je ne puis vous soustraire entierement à la vengeance de Sempiternelle. Elle va, du moins, vous être plus supportable. Celle qui mérite si peu votre amour, va reprendre sa figure, ses mœurs & son état de Danseuse. Bientôt elle vous ennuira. Votre ame n'est point sans fierté & sans délicatesse : je l'ai pénétrée ; sa guérison doit être prochaine.... Et, en attendant, dit Puce, vous aurez une conversation soutenable, & des habits charmans, si vous me consultez. Doguincourt embrassa mille fois les genoux de Volsidor. Sa reconnoissance l'attendrit. Sa joie fut, pour le Génie, un plaisir vrai. Il le fit relever avec empressement, prononça quelques paroles ; & la Doguine redevint une petite Danseuse, vive, dé-

cidée, contente d'elle-même, sans noblesse; sans décence dans la physionomie, ni dans le maintien, parlant à tort & à travers, voulant occuper toujours, être admirée exclusivement, coquette, par goût, par système, par mépris des Hommes & des bienséances. La figure de Volsidor fut la premiere chose dont elle fut frappée. Elle lui sauta au col, avant de sçavoir les obligations qu'elle lui avoit. Ensuite elle donna sa main à baiser au fidele Doguincourt; & ce fut avec un air qui promettoit tout ce qui charme, des caprices, des perfidies, du plaisir qu'elle ne ressentoit pas. Il en resta stupide d'enchantement. Ensuite elle déraisonna avec Puce, & déplut *prodigieusement* à Zélide. Elle n'aimoit point qu'elle eût commencé par embrasser Volsidor, & elle se préparoit à lui dire de ne se pas croire *compagnie*; mais la Danseuse, qui ne se soucioit pas de la Cour, s'éclipsa, sans autre avis que le sien, pour aller à une répétition, se mettre au nombre des *Figurantes*. Le Génie Puce venoit de lui accorder un ordre de début. Elle aimoit mieux voir les Courtisans en chenilles, qu'avec leurs masques; & elle fut les attendre, dans les coulisses.

Doguincourt la suivit des yeux, & resta près de Volsidor ; mais, malgré les bontés & le dépit de Zélide, car elle ne connoissoit pas les regrets, le moment du départ de cet aimable Génie, étoit venu. Doguincourt, reconnoissant & pénétré d'admiration pour lui, s'affligeoit de ne pas le suivre. Sa Maîtresse lui avoit demandé de s'arrêter à cette Cour. Esclave d'une Danseuse, il fallut dire adieu à son protecteur. Ce fut avec chagrin ; & Puce lui-même sentit se réveiller les siens, en voyant dans Volsidor s'élever les airs. Il l'embrassa à différentes reprises; il sauta bien des fois jusqu'à son char, pour l'embrasser encore ; & les Sujets de Puce sautoient aussi, tant qu'ils pouvoient, afin de ne le perdre de vue, que lorsqu'il ne seroit plus possible de faire autrement.

La frivolité de leur caractere n'empêchoit point que les exemples & les bienfaits du Génie ne lui eussent gagné tous les cœurs. Sa morale étoit toute en action. S'il ne corrigea personne, ce ne fut pas sa faute. Du moins, lorsqu'il les quitta, il leur fit faire des sauts pleins d'âme. Il est vrai que le lendemain ils ne parloient que du Prince Doguincourt, & de sa Danseuse. Tous les deux arrivés, la veille, excitoient l'enthousiasme. La nou-

veauté avoit, sur ce Peuple léger, des droits infinis. Revenons à Volsidor. Son retour enivra de joie ses Sujets, & d'orgueil, ses Maîtresses. Chacune se l'attribuoit : mais la consternation fut générale, lorsqu'on apprit ses projets de voyage. On se souviendra qu'il en étoit convenu avec la Fée Céleste. Il n'en dit point les motifs ; &, pour cette fois, on n'eut pas la prétention de les deviner. Ses Maîtresses, qui s'accoutumoient à tout, prirent leur parti, sur cette nouvelle absence : mais, lorsqu'il leur renvoya leurs Lettres & leurs Portraits, elles furent un peu surprises. Elles ne voulurent point aller en grande loge, ce jour-là. On en conclut qu'elles étoient désespérées. La plus sensible de toutes, lui parla en ces termes : Ne pensez pas, Seigneur, que je me désole de votre abandon. Je vous aurois aimé, si vous l'eussiez voulu. Graces, esprit, séduction, que ne réunissez-vous pas ? Je le sentis, quand vous cherchâtes à me plaire. Bientôt votre inconstance vous ôta tout à mes yeux : je ne fus point votre victime ; vous me devîntes un objet indifférent. Si je daignai vous le taire, c'est que nos liens étoient trop foibles, pour valoir même la peine d'être rompus. Je vous vis, sans jalousie, m'af-

ſocier, tour-à-tour, différents objets. Je n'enviai point leur ſort; je ne me plaignis point du mien. Vous eûtes des rivaux, qui, ne ſçachant guere mieux aimer que vous, ne me parurent pas mériter que je vous ſacrifiaſſe à eux. Je ne vous devois point cet aveu : je crois qu'il pourra vous être utile. Puniſſez cependant ma franchiſe; & le Génie la récompenſa. Il alla s'imaginer que cette Femme, peu eſtimable par ſa conduite, l'étoit peut-être par ſa bonne-foi. S'il s'attribua ſes torts, il dut avoir des regrets; &, du moins, il ſe rappella ce que lui avoit dit Céleſte. Mais ceux qui n'avoient pas entendu ce diſcours naïf, crurent qu'elle avoit fait des reproches à Volſidor. Elle étoit la ſeule qui ſe fût obſtinée à lui demander un entretien; on le ſçut, &, pendant quelques mois, de peur que ſa ſenſibilité ne fût exceſſive, de peur qu'elle ne mît trop d'importance à de ſimples amuſemens de ſociété, aucun homme n'oſa s'attacher à elle. Ce ſoupçon étoit bien injuſte. Cependant Volſidor traitoit ſi froidement, depuis ſon retour, les gens qui ſe faiſoient un jeu de la réputation des Femmes, de leur repos, de leurs bontés, qu'à ſa Cour, le ton étoit plus honnête, & que

les ames n'étoient pas loin de le devenir. Il desiroit qu'en son absence, elles s'affermissent dans ces principes. Il dit ses intentions. Il sçavoit, d'un bout de l'Univers à l'autre, les faire exécuter. Il donne ses ordres à des Génies dignes d'en être chargés. En s'éloignant de son Peuple, il n'en abandonnoit pas le soin. Il veilloit sur le monde entier; & les Mortels s'en applaudissoient. Enfin, il partit, déterminé à ne revenir, que lorsqu'il auroit trouvé ce qu'il cherchoit avec tant d'ardeur & si peu d'espoir. Il séjourna d'abord dans les Régions aériennes; ses recherches n'y furent pas heureuses. C'étoit, par-tout, de l'art, des prétentions, peu de sensibilité, point de franchise. Chaque jour son chagrin augmentoit. Il en faisoit part à un Génie charmant & qui n'en étoit pas moins éclairé, juste, sensible, éprouvé par la disgrace. Il avoit conservé, dans la sienne, son courage, sa gaîté, ses agrémens & ses amis. L'estime générale, celle de son Souverain & sa confiance, lui étoient dues; & Volsidor n'ouvroit son cœur qu'à lui. Suis-je donc condamné, lui disoit-il, à former des vœux éternels pour un Être imaginaire? Quoi! toujours des visages si bien

arrangés, que presque tous se ressemblent; un maintien, des propos qui n'appartiennent qu'à l'usage; un bon ton, qui fait qu'on n'en a point à soi; des gestes étudiés, des caresses fausses, des complimens fades, des gens-d'esprit qui s'écoutent, des sots qui parlent, des raisonneurs que l'on n'entend jamais! Je n'ai oui dire à des Sylphides, qui passent pour être instruites, que du mal les unes des autres: elles se piquent de délicatesse, même de générosité. Cependant, enlever un Sylphe à une jolie Maîtresse, est un triomphe. On ne se soucie pas de lui; il ne s'apperçoit pas de cela. On est barbare, pour satisfaire sa vanité; & celle des deux sexes forme ici, comme chez Puce, toutes les liaisons: elles y sont aussi languissantes. On y danse moins; mais s'aime-t-on mieux? Pense-t-on davantage? Ceux qui prêchent le bien, le font-ils? Descendons chez les mortels...... en un clin-d'œil il s'y transporta. Il avoit été bien lorgné, bien fêté, bien agacé parmi les Sylphides, & (plus encore pour son rang, peut-être que pour sa personne,) la même chose lui arriva, sur le Globe terrestre. Quelquefois il y voyageoit *incognito*. Alors, malgré l'extérieur le plus séduisant, malgré ses qualités, quoi-

qu'il s'exprimât avec grace, quoiqu'il n'humiliât jamais personne, & que l'on se crût de l'esprit, toutes les fois que l'on causoit avec lui, les envieux n'en convenoient point. Beaucoup de Femmes prenoient sa modestie pour de l'embarras. On ne le citoit guere. Les petites-Maîtresses soutenoient que ses habits & ses voitures étoient trop simples; les Pédantes trouvoient sa conversation trop naturelle. Quelques Précieuses lui reprochoient de n'avoir point de jargon. Les Sçavans haussoient les épaules, parce qu'il n'avoit point de morgue; les Philosophes, parce qu'il n'affichoit aucun systême. Les Beaux-Esprits, dont il ne mendioit point le suffrage, n'avoient garde de l'admirer. Paroissoit-il environné de la splendeur de son rang? les Femmes lui faisoient bien des mines; les Hommes lui disoient bien des fadeurs. Les Académies venoient le supplier, à genoux, de leur faire l'honneur d'accepter une place parmi elles: mais, ce que l'on n'auroit point offert au Génie dépourvu de titres, le Souverain du Monde le dédaignoit. On lui amena des Sages, qui ne croyoient à rien, pas même aux vertus ni à l'amour. Après qu'ils eurent bien disserté, il les plaignit, & ne les revit point.

Plusieurs Fous tristes, qui n'avoient des Maîtresses que par air, ne le réjouirent pas davantage. La Société, qui pardonnoit tout, hors les ridicules, le sentiment devenu un mot de *persifflage*, le caprice faisant loi, & le mépris des préjugés le surprirent. Il y avoit des vices de *bonne compagnie*. Ceux-là étoient les bien-venus; & les deux sexes, en général, lui parurent inconséquens, frivoles, plutôt foibles que méchans. Sans principe, ils faisoient le bien; le mal, sans énergie; l'amour, sans être sensibles, &, par fois, des noirceurs, sans remords. Le Génie devenoit Misantrope. Souvent il cherchoit à s'abuser; cela lui étoit plus difficile qu'à un autre. Lorsqu'il se rendoit invisible, il perdoit jusqu'au doute, jusqu'à l'erreur, & se trouvoit plus malheureux. Combien de Prudes, qui n'étoient pas sages! de Coquettes très-ennuyeuses! Combien d'Êtres factices! Et qu'il en vit peu d'aimables! Un très-petit nombre d'Hommes lui semblerent dignes d'en porter le nom. Ceux qui l'honoroient le plus, vivoient, la plûpart, ignorés, obscurs, sans distinction & sans fortune. Volsidor révolté, ému profondément, les combla de ses dons. Certain qu'ils avoient préféré le malheur même aux bassesses de l'intrigue, il les destina à occuper

de grandes places ; & ils furent plus touchés encore de son estime. Voilà ce qu'un Monarque ne rencontre pas souvent : aussi voyageoit-il.

Quelques Femmes, qu'on calomnioit avec fureur, l'enchanterent. Indulgentes sans affectation, courageuses en amitié, conséquentes, nobles, désintéressées dans leur conduite, conservant un caractere, au milieu du tourbillon, malgré la mode, en dépit de tout, de l'injustice qui ne les affectoit point, des méchans qui ne parvenoient point à les aigrir, de la fausseté à qui elles n'opposoient que de la franchise, & des Égoïstes qui les trouvoient romanesques, elles durent l'intéresser. Cependant, ce n'étoit pas encore ce qu'il cherchoit. Il parcourut les Campagnes. Elles lui offrirent des tableaux bien touchans, des amours fidelles, des amitiés sinceres, des cœurs appartenans à la Nature, une joie vraie, une expression naïve, des plaisirs purs. Mais, visitant tous ceux qui habitoient ce séjour tranquille, il apperçut trop souvent la beauté & la vertu, au sein de la plus affreuse indigence. Ses bienfaits les rendirent à la vie : des larmes de reconnoissance l'en payerent. Il fit des heureux, & crut l'être.

Un jour, ses réflexions le conduisirent au

bord d'une forêt admirable. Le Soleil y pénétroit à peine. Sa fraîcheur délicieuse, le plus bel ombrage, la chaleur du jour, je ne sçais quel attrait inconnu l'invita à y promener sa rêverie. Il s'enfonça, de préférence, dans l'allée la plus sombre de cette forêt : c'étoit la plus conforme à la situation de son ame. Elle étoit terminée par un lieu, dont l'aspect, quoique sauvage, avoit quelque chose d'intéressant. Le bruit d'un torrent, qui se précipitoit du haut d'un roc escarpé, & s'épanchoit, en nappes de cryſtal, sur un gazon parsemé de fleurs champêtres ; le chant mélodieux de mille oiseaux, un calme, plus attendrissant que terrible ; les beautés de la Nature, abandonnée à ses caprices & à ses sublimes irrégularités, firent naître, dans le cœur de Volsidor, une émotion, un trouble, une de ces impressions délicieuses, qui annoncent à l'ame une jouissance inattendue ; & il s'abandonne à ce désordre enchanteur. Des arbrisseaux, d'une beauté ravissante, & qui formoient une voûte parfumée, l'attirent sous leur ombre. Une fontaine qui semble construite par la main des Fées, représente une Sirene, appuyée sur une urne. Elle a tant d'expression, qu'on croit entendre la douceur de ses

chants. Du haut d'un roc voisin, descend un Tigre, qui, à peine désaltéré dans cette fontaine divine, dépouille toute sa férocité, & vient, avec douceur, baiser les pieds du Génie.

Étonné de ce qu'il voit, plus encore de ce qu'il éprouve, son cœur à chaque instant est plus ému; il se sent arrêté malgré lui. Un sommeil magique vient le surprendre; des songes, plus magiques encore, le prolongent. Mais, quel fut son réveil! Quel moment! Quelle surprise! A travers les feuillages entrelacés, il apperçoit une jeune Mortelle, qui ressembloit à une Déesse. La simplicité de sa parure ajoutoit encore à ses charmes. Une taille de Nymphe, un teint éblouissant, nul apprêt, de la beauté, des graces, cet embarras, qui en est une de plus, des traits fins, réguliers, un sourire céleste, le regard le plus touchant, des yeux bleus, des paupieres noires, des cheveux blonds-cendrés, rattachés avec des tresses de roses; telle est la foible image de celle qui enivra tout-à-coup l'ame & les sens de Volsidor. Il reste immobile de surprise, de plaisir & d'admiration: elle-même paroît interdite. Revenu de son premier étonnement, il s'ap-

proche, cede aux mouvemens de son cœur, se précipite de l'air le plus tendre, aux genoux de celle qu'il prend pour une Divinité. Il la presse, il la serre dans ses bras; elle jette un cri, s'éloigne, plus légere que le Zéphir, & s'embellit encore dans sa fuite. Il brûle de la suivre; mais il craint de lui déplaire, & demeure comme involontairement enchaîné à la place qu'elle occupoit.

Dieux! s'écria-t-il; Dieux cruels, qui me la ravissez; ah! rendez-la moi, ou reprenez tous vos dons! Qu'ai-je vû? Qu'éprouvé-je? Quel feu coule dans mes veines! Qu'elle est belle! Et que sa timidité la rend plus belle encore! Elle me fuit... qu'est-elle devenue? Que deviendrai-je moi-même? Le cœur le plus vrai se peint dans ses regards ingénus. Dieux! s'il devenoit sensible! S'il le devenoit pour moi! Trônes, grandeurs, vains prestiges, hommages de l'Univers, que me seriez-vous, sans le bonheur de posséder une ame naïve, une ame pure, une ame qui seroit à moi? Mais, que dis-je? Je l'effraye; elle me hait peut-être! Elle m'échappe du moins, & je ne l'ai point arrêtée! Je le pouvois. Pourquoi donc ne l'ai-je point fait? Un charme, plus fort que moi, m'a retenu. C'est en vain que je soupire; c'est en vain que j'aime. Quel chan-

gement! Un inſtant, un ſeul inſtant l'a produit. Veillé-je?.... Où ſuis-je?... N'eſt-ce qu'une illuſion?.... Le trait eſt dans mon cœur; il m'embrâſe; & je doute! Amour! Je reconnois un Maître! Abuſe, ſi tu le veux, de ton empire; il doit plaire à ton orgueil; il étonne le mien: mais, en me ſoumettant, tu m'as enchanté.

Il n'avoit pas achevé ces mots, qu'un nuage brillant s'entr'ouvre. L'Amour paroît aux regards du Génie. Te voilà mon eſclave, lui dit-il, avec un ſourire charmant. Sois-le toujours, pour ma gloire & ton bonheur. Viens, ſuis-moi: chéris juſqu'à tes peines; & commence à eſpérer d'être heureux. Le nuage alors s'envole, l'Amour avec lui; mais il reſte tout entier dans le cœur de Volſidor. Conſumé de tous ſes feux, ne voyant plus rien, Volſidor appelle inutilement, & le Dieu qui le fuit, & la beauté qu'il a perdue. Tout eſt ſourd à ſa voix: il ne voit plus qu'un déſert immenſe.

Le jour ſe cache, la nuit lui ſuccede; ſon voile s'étend ſur toute la Nature. Un doux repos s'empare de l'Univers. Chaque mortel s'y abandonne. Volſidor veille avec l'Amour. Avant que le Soleil revienne éclairer la terre, le Génie vole, au hazard, pour chercher ce

qu'il aime. Il eſt ſeul, loin de ſa ſuite, & il ne ſonge pas à la rappeller. Il n'a point recours à ſon art. Le monde entier eſt ſoumis à ſa puiſſance; mais il appartient à l'Amour, & lui obéit. C'étoit, ſur les ailes du Dieu, qu'il parcouroit les Campagnes ſolitaires. Ce n'étoit plus dans ce char radieux, qui fendoit les airs avec tant de vîteſſe. Il paſſa plusieurs jours dans cette agitation violente, qui lui plaiſoit en le déſeſpérant. Surpris, un ſoir, par un orage épouvantable, il oublioit qu'il avoit le pouvoir de conjurer les élémens; ils ſe déchaînoient, ſans l'arrêter.

Au fort de la tempête, une grotte ſembla ſe former, tout-à-coup, ſur ſon chemin, pour lui offrir un aſyle; & il n'en profita pas. Cependant ſes yeux s'arrêterent, malgré lui, à l'aſpect d'un Vieillard tranquillement aſſis, à l'entrée de cette grotte myſtérieuſe. Sa phyſionomie joignoit à la majeſté, je ne ſçais quelle grace que n'a point ordinairement la vieilleſſe. Il avoit quelque choſe de ſéduiſant, de perſuaſif & de divin.

Aimable Inconnu, dit-il au Génie, où courez-vous, malgré le ſoulevement de la Nature? Si vous ne voulez point vous repoſer dans cette ſolitude, non loin d'elle eſt une Ville, où je vous invite à porter vos pas.

Votre extérieur intéressant annonce la bienfaisance; vous trouverez-là de quoi l'exercer. Mais, peut-être en proie aux passions, enlevé à vous-même, ne pourrez-vous plus disposer de quelques momens, pour secourir l'infortune ? La Ville dont je vous parle, renferme un Prince aimable & malheureux; & vous vous seriez applaudi, sans doute, de l'arracher aux horreurs de sa destinée. Protéger l'humanité qui souffre, répondit Volsidor, c'est mon premier devoir. Les cœurs les plus sensibles doivent être aussi les plus généreux. Il dit, embrasse le vieillard, & prend soudain la route de la Ville qu'il lui avoit indiquée.

Quelque impatience qu'on ait de revoir Volsidor & l'objet dont il est enchanté, il faut que le Lecteur s'arrête, avec moi, dans ce séjour, qui ne laisse pas d'avoir ses singularités & ses applications. Ses Habitans étoient des originaux, qu'il est essentiel de faire connoître. Ils pourront paroître piquans, par leur contraste avec l'aménité, les graces, la politesse, le charme de toute la personne de Volsidor. On verra ce que deviennent des Hommes qui s'éloignent, à un certain point, de la société des Femmes. On appelloit ceux-ci les Sages Quadrupedes, & ils

n'étoient pas mal-nommés. Depuis qu'ils s'étoient mis à méprifer un fexe charmant, ils s'étoient mis auffi à marcher à quatre pattes. C'étoit dans ce coftume qu'ils fe promenoient, lorfque Volfidor arriva. Leurs figures faifoient peur. Ils avoient de grandes barbes, des cheveux en défordre, qui retomboient fur leur vifage; on ne diftinguoit point leurs traits. Leur habillement étoit plus bizarre encore. C'étoit une jacquette d'enfant, un petit toquet afforti, un bourlet, une lifiere & des manches pendantes. Volfidor les trouvoit bien grands pour leur jacquette, & bien impolis pour leur âge. On ne lui difoit pas un mot. Mais un infortuné habitoit parmi eux; & Volfidor, qui cherchoit moins à furprendre par fes bienfaits, qu'à les faire aimer, ne fe découvrit point encore. Il leur demanda feulement un afyle pour quelques heures. Alors Meffieurs les Quadrupedes le firent paffer dans leur Sallon de Compagnie. Ils n'avoient point de fieges: le Génie avoit un fauteuil invifible; & les autres fe trouvoient bien fur leurs talons. Ils examinoient Volfidor, qui, de fon côté, ne laiffoit pas de les regarder avec étonnement. Le filence duroit toujours. Le Génie s'impatienta, & voulut fçavoir fi leur converfation n'étoit jamais plus animée.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on vous dise, s'écria brusquement le Chef de ces Originaux? Nous parlons, mes freres & moi, quand nous sommes sûrs qu'on est digne de nous entendre, car nous avons tout l'esprit qu'on peut avoir. Erudition profonde, lumieres acquises & naturelles, aptitude aux Sciences les plus abstraites, il ne nous manque rien. Que la modestie, repliqua Volsidor. Heim! répondit ce Monsieur: bon pour le sot genre-humain! Apprenez que nous sommes des demi-Génies. Je le vois bien, répondit Volsidor.

Cependant il lui importoit de sçavoir s'ils se trouvoient tous heureux. Belle demande, répondirent-ils! nous sommes sages & libres. Il nous faudroit seulement d'autres habits. Autrefois nous portions des sacs qui nous étoient fort commodes: ceci est un tour de notre Maman Sempiternelle. Elle est venue elle-même nous fagoter comme il lui a plu. Elle est méchante & laide, comme cinq cents diables. Par respect ou par crainte, il a bien fallu en passer par-là, & nous accommoder de cet attirail, du hochet, & de tout ce qui s'ensuit. Je soupçonne, dit Volsidor, que votre sagesse pourroit bien être encore un tour de votre Maman. Mais, pour être ainsi

tenus à la lisiere, est-ce que vous seriez tous ses enfans? Sans doute, reprit le Quadrupede. Ceux que vous voyez ici, excepté un seul, ont l'honneur de lui devoir le jour. L'Histoire des Grands-Hommes est intéressante: vous devez être curieux de la nôtre.

L'immense Fée Sempiternelle épousa, il y a mille ans, le valeureux Génie Archangélino. Je ne sçais comment il fit pour se résoudre à prendre une Femme. Les vilaines Créatures! J'en juge par notre affreuse Maman; elles doivent être *à battre.* Je vous dirai plus. Quoiqu'elle nous ait avoué qu'elle étoit la plus jolie & la plus aimable de son sexe, moi, qui vous parle, indépendamment de son humeur, simplement pour sa figure, sans les égards qu'on doit à une mere, je l'aurois déjà assommée. Archangélino ne pouvoit la souffrir. Cependant nous naquîmes le plus vîte qu'elle put, c'est-à-dire, quatre à quatre. Lorsque nous fûmes huit cents, le respectable Archangélino trouva que c'étoit assez. Pour lui persuader le contraire, elle le rendit sourd à force de lamentations. Ce fut sa premiere vengeance; & elle lui fit tant d'autres noirceurs, qu'il eut l'attention, afin de nous soustraire aux siennes & à tous ces Monstres de Femmes, de nous transporter dans cette Ville,

qu'il enchanta, pour qu'elles ne puſſent pas en approcher. Nous y réſidons avec nos Freres : quelques gens, ſans conſéquence, y ſont admis. Nous donnons des loix à l'Univers ; on trouve qu'il n'en eſt pas digne : mais nous ne ſçaurions nous empêcher d'être admirables.

Volſidor, au lieu de leur répondre, les pria de lui faire connoître celui qui n'étoit pas leur Frere. Nous allons vous laiſſer avec lui, répondirent-ils, vous raiſonnerez enſemble, tant bien que mal : celui-là n'eſt pas un prodige. Nous, pendant que vous causerez, nous allons travailler pour la poſtérité. Avant votre départ, on vous montrera notre Bibliotheque de huit cent mille volumes : ce ſont autant de chefs-d'œuvre de mes Freres & de moi... & comme ils ne ſe gênoient point, ils ſortirent à quatre pattes.

Le Génie reſta ſeul avec Zélidan. C'étoit le nom de l'infortuné, dont on venoit de lui parler avec tant de dédain. Il reçut de Volſidor les plus touchantes marques d'intérêt. Elles parvinrent, enfin, à le tirer de ſon accablement.

Seigneur, dit-il au Génie, car tout au moins vous êtes grand par la dignité de l'ame, la mienne va vous être connue. Je ne

résiste point à tant de bontés. Quelque chose que vous veniez de voir & d'entendre, l'horreur de ces lieux & celle de mon sort ne se peut imaginer. Privé de ce que j'adore, craignant tout pour elle, environné d'Êtres insensibles, & portant au fond de mon cœur une image qui n'en sera plus que le tourment, il n'est pour moi, ni appui, ni secours, ni espoir. Je devois attendre une destinée plus heureuse. Mon Pere est Souverain de l'Isle Flottante; ses Etats sont considérables : sa tendresse m'étoit plus que son Empire. Une jeune Princesse, charmante, appellée Mélide, étoit élevée à sa Cour. Comment vous la peindre? L'amour le plus tendre nous attachoit l'un à l'autre : nous allions être unis. Sempiternelle alors cherchoit un mari, pour se venger d'Archangélino. Elle voyageoit inutilement : elle séjourna dans l'Isle Flottante. J'eus la douleur de me voir l'objet de son choix. Elle me signifia qu'il falloit lui sacrifier ma Princesse, ou périr tous deux. Nous ne redoutions que de vivre séparés : ce supplice fut le nôtre. Elle enleva Mélide, dans son char traîné par des Serpens, & m'amena dans cette prison qui est la plus odieuse de toutes. Ces malheureux s'enorgueillissent d'être séparés de ce qu'il y a de plus intéres-

fant au monde. Loin de la beauté, ils sont devenus féroces, incivils, insupportables. Je suis condamné à souffrir. Je ne vois que des passions tristes. L'envie les domine; l'admiration d'eux-mêmes les limite; leur médiocrité les enivre. Sans desir de plaire, ils sont sans émulation. Jamais leurs Ouvrages n'ont exprimé un sentiment doux. Leurs Poésies sont froides; leurs Peintures, sans agrémens, sans ame, sans grace & sans volupté. Leur Morale n'offre rien qui console. Leurs Pieces de Théâtre sont dépourvues d'intérêt & de chaleur. Il n'y a que l'Auteur & ses Freres qui les applaudissent. Quelques gens distingués par des talens aimables, & jettés par hazard dans ce séjour, n'y ont reçu que des outrages. L'un deux pensa être brûlé, pour avoir fait une Elégie sur la mort de sa Maîtresse. Un autre, parce qu'il avoit composé cinq ou six Madrigaux d'une galanterie très-fine, eût été lapidé par eux, s'il ne s'étoit pas sauvé si légérement, que, marchant comme vous avez vu, il ne leur fut guere possible de l'atteindre. Les plus rebarbatifs se tiennent aux portes de *Sublimario*, & en ferment l'entrée à tous ceux dont l'esprit est embelli par les agrémens. J'ignore, Seigneur, comment vous avez pu y parvenir.

Bientôt vous l'apprendrez, lui dit Volsidor. Un Dieu, s'écria Zélidan, daigna le permettre pour soulager mes maux. Mais, que dis-je ? Ils sont sans remede. Prince, lui dit Volsidor, ils sont finis. Dès ce jour, vous allez me suivre. Les transports, la joie, la sensibilité de Zélidan, penserent le faire devenir fou. Les Quadrupedes rentroient alors. Ils n'y comprirent rien. Le Génie, après avoir refusé d'aller à leur Bibliotheque, leur signifia que le Prince, qui n'étoit point leur Frere, alloit les quitter. Nous le voudrions, répondirent-ils. Assurément il nous déplaît fort. Mais, à cause des menaces & des griffes de Madame Sempiternelle, nous ne souffrirons pas son départ. Volsidor l'ordonne. A ces mots, qu'il prononça d'un ton imposant, à ce nom, ils se prosternerent ; ils passerent de l'insolence à la bassesse. Volsidor n'en fut pas surpris : il ne daigna point les faire relever. Le Prince fut enlevé par un grouppe de Génies ; & leur Souverain disparut aux yeux des prétendus Sages. Ils resterent pétrifiés. Ils songerent à sa puissance, & non à sa supériorité. Volsidor, assez sensible pour les plaindre, étoit trop grand, pour se croire offensé.

Le Prince étoit aux pieds du Génie, & se félicitoit de l'avoir pour libérateur ; il lui re-

demandoit Mélide. Elle n'étoit plus au pouvoir de la déteſtable Fée. Mélide ne ſouffroit que de l'abſence & des peines de ſon Amant. Par les ordres de Volſidor, des Génies conſolateurs avoient déjà traverſé les airs, pour détruire les alarmes du Roi de l'Iſle Flottante, ſur le ſort d'un Fils tendrement aimé. Zélidan, comblé des bienfaits du Génie, & rendu aux graces de ſa figure, avoit enfin quitté le vilain coſtume des Quadrupedes. Mais pendant qu'ils redoutoient la vengeance de Volſidor, qui s'occupoit de les rendre à la raiſon & au bonheur, le généreux Zélidan ſollicita leur grace. Ils ſont, diſoit-il, plus malheureux que coupables. Archangélino, en effaçant de leur mémoire le ſexe le plus aimable, les a enlevés même aux vertus. Eh ! qui peut, reprit le Génie, avec un profond ſoupir, faire oublier ces Êtres charmans qui nous maîtriſent, qui nous enchantent, qu'on adore ?... N'importe ! *Sublimano* ſera libre. Déſormais ſes habitans, s'ils en ſont dignes, pourront être heureux. Ses portes ſeront ouvertes à tout ce qui eſt honnête, d'un ſexe ou de l'autre. S'ils ne ſont pas ramenés par les charmes & par les exemples, s'ils ſont ſans reſſource, je les abandonnerai à Sempiternelle & à eux-mêmes. Allez, Prince, ajouta-

ajouta-t-il, allez rassurer un Pere : ce sera ensuite à l'Amour à conduire vos pas. Volsidor vous aime & vous protége. Mélide vous sera rendue ; mais la Destinée ne permet pas que ce soit aussitôt que je le voudrois.

Pouvoit-on, sans regret, s'éloigner de Volsidor ? Zélidan, partagé entre la reconnoissance, la Nature & l'Amour, éprouvoit bien des combats. Volsidor le décida ; & appellant un escadron de Génies, ils transporterent, en un moment, le Prince dans l'Isle Flottante.

Cependant, quatre heures s'étoient à peine écoulées depuis la rencontre de la grotte magique, du Vieillard majestueux, & de la visite des Quadrupedes. L'orage étoit dissipé. Le Soleil, dans tout son éclat, imprimoit mille formes éblouissantes sur la cime inégale des nues : l'air n'étoit que rafraîchi. Le jour le plus riant embellissoit la Nature. Jamais Volsidor n'avoit trouvé son spectacle aussi intéressant. Il étoit moins calme qu'elle ; mais il goûtoit, dans son agitation, un charme, une volupté, des plaisirs inconnus. Son ame, accoutumée à ceux de la bienfaisance, croyoit les sentir pour la premiere fois. L'Amour lui rendoit plus cheres jusqu'à ses vertus. Il s'abandonnoit à lui, avec une ardeur

que peut-être les Mortels ignorent. Alors, une voix secrette parle à son cœur : un mouvement, dont il ne se rendoit pas compte, & qu'il n'avoit garde de combattre, l'entraîne vers un désert immense ; & il s'y engage, avec ce plaisir vague & confus, dont les ames sensibles jouissent, & dont elles ne s'occupent point de démêler la cause.

L'aspect imposant de ce désert, ses rocs escarpés, ses antres respectables, ses arbres antiques, son obscure profondeur, & les mugissemens multipliés dont il retentissoit au loin, rendoient plus fortes & plus tendres, les impressions qu'éprouvoit Volsidor. Les animaux les plus féroces & les plus terribles y paroissoient apprivoisés, beaucoup plus que les Sages qu'il venoit de quitter, & chez lesquels il n'avoit trouvé que de l'orgueil, de la rudesse & des erreurs. Les Daims, qui n'avoient point à craindre les Chasseurs, avoient l'air fort gai ; ils jouoient paisiblement avec des Tigres pleins de franchise ; & tous se détacherent pour venir le saluer. Des Cerfs, dont le bois touchoit au sommet des arbres, s'inclinoient humblement sur son passage : les plus jolies Biches du monde venoient à sa rencontre ; elles avoient le regard doux, & un air si décent, si modeste, si peu apprêté

que Zélide alors lui revint à l'esprit ; & rien ne fait plus d'honneur à cette Dame, qu'une pareille réminiscence.

Malgré l'étendue prodigieuse de ce désert, il le franchit en un moment. Parvenu à ses extrémités, il se trouva sur les bords d'un Fleuve, qui sembloit parcourir, avec complaisance, un Univers enchanté. Sur ces flots paisibles, paroît une chaloupe, dont le mât s'éleve parmi des guirlandes de fleurs : une figure de l'Amour lui sert de gouvernail. On voyoit des Génies prosternés aux pieds de l'Enfant, maître des Dieux. Volsidor s'y précipite ; & soudain la chaloupe, avec une rapidité incroyable, sans guide en apparence, sillonna la surface des eaux, & suivit le cours du Fleuve.

Sous la garde de l'Amour, & plus enivré que jamais, le Génie se livre à l'espoir. Tout lui plaît, tout le transporte. Ses yeux contemplent, avec délice, les rives du Fleuve qui l'entraîne. Il voit des côteaux délicieux, des bois coupés par des ruisseaux, des prairies émaillées de mille couleurs, des sites variés à l'infini. Sous un Ciel d'or & d'azur, & dans les plus rians pâturages, paissent des moutons brillans, comme ceux d'El-Dorado ; ils sont conduits par des Bergers, & par des

Bergeres, qui ont leur beauté pour parure; &, pour trésors, leurs sentimens. La chaloupe, voguant seule, au milieu des eaux, les frappoit d'admiration : mais, ce qu'ils admiroient encore d'avantage, c'etoit la figure de Volsidor. Les Bergeres sur-tout y faisoient une attention toute particuliere ; & cette figure-là pensa leur faire oublier leurs moutons.

Plus loin, d'autres Pasteurs & leurs Maîtresses forment entr'eux des danses naïves & légeres : leur joie est naturelle; ils la ressentent & l'inspirent. Volsidor, à chaque pas, se croyoit dans un monde nouveau, qui venoit de lui être créé par l'Amour. Plus ses regards étoient ravis, plus son cœur soupiroit. Ces aimables lieux ne lui offroient que des beautés, & non le bonheur. En est-il, sans ce qu'on aime ? Cette réflexion le plongea dans une rêverie, qui ne fut interrompue que par le plus étrange événement. Tout-à-coup la chaloupe s'arrête : tout a changé.

Au lieu d'un crystal, transparent, pur & tranquille, le Fleuve ne roule plus que des glaçons. Le froid le plus piquant se répand dans les airs. Le Soleil même a perdu sa chaleur, & ces bords, leurs ornemens. Ils sont inhabités. Les arbres n'ont plus de verdure :

tout a disparu aux yeux de Volsidor; il n'apperçoit qu'une effrayante solitude. Cependant il s'élance au milieu de ces plaines, où la neige étend, au loin, ses tapis d'albâtre: il les traverse d'un pied léger. Il n'avoit point entendu l'orage; il ne sentit point les frimats. Mais, ne découvrant pas même un seul vestige; c'en est trop, s'écria-t-il; Amour! j'étois à toi; je te servois avec une idolâtrie qui devoit t'étonner toi-même. Jamais on ne t'offrit un délire, un abandon, des vœux aussi ardens, des hommages aussi vrais que le mien. Va, je renonce à tes fausses douceurs, à tes promesses trompeuses, à la vaine poursuite d'une Mortelle divine, que tu ne m'as fait voir une fois, que pour me la faire à jamais regretter. Dieux! quel étoit mon égarement! Incertain si son cœur sçavoit aimer, je voulois m'exposer au danger de la revoir. Je vais la fuir, l'oublier.... L'oublier! ah! jamais! Puis-je le penser? Puis-je le vouloir? Dieu barbare, reprends tes droits, ton esclave & mes sermens. A ces mots, des sons mélodieux frappent son oreille; ils augmentent son trouble, en lui rendant son espérance. Ces sons inattendus, dans un lieu si sauvage, annoncent quelque nouveau prodige. Bientôt il distingue qu'ils sont formés par un million

de ſonnettes retentiſſantes. C'étoit des Jumens blanches, qui en étoient environnées : elles étoient parentes de celle dont parle Hamilton ; elles ne marchoient jamais qu'avec leur muſique. Ces belles Jumens, attelées à cent traîneaux, avoient pour conductrices, de très-jolies Nymphes, qui euſſent paru charmantes à Volſidor, ſans celle qu'il n'avoit qu'entrevue, & qu'il ne pouvoit oublier. On diroit qu'elles volent ſur la glace ; elles arrivent comme un trait. Le Génie les voit ; il ſe flatte, il frémit, il craint, il eſpere, & tremble pour la premiere fois. Mille beautés raviſſantes ſont devant ſes yeux ; il ne cherche que Zulménie : c'eſt le nom de celle qu'il aime, & l'Amour le lui avoit appris. Des cris perçans ſe font entendre ; c'eſt un traîneau, que les Jumens ont preſque fracaſſé, & qu'elles emportent, à travers des rocs, ſur le bord d'un abîme. Toutes les Nymphes jettent des cris. Volſidor fait un geſte, & le traîneau s'arrête ; il y vole. Dieux ! comment peindre ſes tranſports, ſes alarmes, ſon raviſſement & ſon délire, & ſa douleur ? C'eſt Zulménie qu'il voit ; c'eſt Zulménie qu'il retrouve, évanouie, en danger, mourante ; elle n'en eſt que plus belle. Volſidor, hors de lui-même, écarte ſes compagnes, s'en approche, la ſerre

dans ses bras : Zulménie!... Zulménie!... Zulménie!... A cette voix, que son cœur entend, avant de la connoître, elle reprend ses esprits; ses yeux se fixent.... ils se fixent sur Volsidor. Que vois-je, dit-elle? Il tombe à ses pieds : il commande que ces abîmes, qui l'ont fait trembler pour elle, se referment à jamais; il commande, & la Nature reprend ses charmes. Que dis-je? elle les doit au premier sentiment de Zulménie. Mais, pendant que ses compagnes s'étonnent de respirer un autre air, & de marcher sur les fleurs, pendant que le Génie ne voit qu'elle, la regarde sans cesse, croit ne la point voir assez, & remercie l'Amour, elle n'apperçoit d'autre prodige que sa présence. Elle-même émue, sans en sçavoir la cause, verse quelques larmes, baisse les yeux, ne les leve que sur Volsidor, & cherche toujours les siens, quoiqu'elle en soit bien embarrassée. Le trouble de Volsidor l'empêche de remarquer celui qu'il fait naître. Tous les deux, en extase, voudroient se parler, & leur voix expire; ils ne prononcent que des mots inarticulés. Les autres Bergeres, attentives & muettes, s'étonnent du silence des deux Amants; mais elles le respectent. C'est la premiere fois qu'on soupire dans ces paisibles lieux; & c'est, je

crois, le moment de faire connoître celles qui les habitent. La Fée sincere, Sœur aînée de Céleste, aussi adorable qu'elle, & presque aussi belle, étoit leur Protectrice. Cette Fée mécontente, même du séjour magique où elle regnoit, pour l'honneur de son sexe, se mit dans l'esprit que la dissimulation des Femmes, que la fantaisie de plaire exclusivement, les rivalités qui les divisent, l'émulation des conquêtes, plus que celle des suffrages, l'orgueil de la beauté, je ne sçais combien d'autres défauts semblables, venoient du peu de bonne-foi des hommes, de leurs louanges continuelles, de leur inconséquence soutenue, & de leurs adorations simulées. Elle créa, en conséquence, cette retraite champêtre, où elle transporta, dès leur plus tendre enfance, de jeunes Bergeres, favorisées par elle. Elle les doua de toutes les graces, de toutes les vertus. Zulménie, plus charmante que les autres, Zulménie, qui les surpassoit toutes, n'en étoit que plus aimée. Elles ne connoissoient point l'envie. Modestes, sans croire que ce fût un mérite, tranquilles au sein de l'innocence, discrettes par sentiment, elles étoient vraies, sans imaginer qu'on pouvoit ne pas l'être; &, dans leur union pleine de charmes, les succès ou la joie d'une

d'entr'elles, étoit le plaisir de toutes. La Fée les voyoit heureuses, & s'en applaudissoit : elle venoit souvent jouir de son ouvrage. Chaque Bergere avoit une Gouvernante, que Sincere avoit choisie. Tous les talens agréables avoient embelli leur éducation : on l'avoit fortifiée par des sciences utiles. Leur politesse n'étoit que l'expression de leur sensibilité ; elle gagnoit tous les cœurs : mais, pour cela, elles n'avoient pas eu besoin de leçons. Elles ne sçavoient pas bien distinctement s'il y avoit des hommes au monde. On leur avoit quelquefois parlé de certains Originaux qui se croient supérieurs à tout : c'étoit assez pour qu'elles se souciassent peu de les connoître. On ne leur en avoit point dit plus de mal, pour ne leur en pas faire imaginer trop de bien. Si, par hazard, elles y rêvoient, ces rêves-là ne les occupoient gueres. Elles ne s'en souvenoient pas le lendemain. Volsidor étoit, jusqu'alors, le seul qui se fût offert à leurs regards. Jamais aucun Mortel ne s'étoit mêlé à leurs Fêtes, à leurs danses, ni à leurs jeux ; & les Bergeres n'en étoient que plus gaies. La seule Zulménie, depuis qu'elle a vu Volsidor dans ce bois dangereux consacré à l'Amour, percée du même trait, accablée d'une langueur qui a pour

elle des charmes, pénétrée d'un ſentiment qu'elle ignore, eſt toute entiere à l'idée d'un Être qu'elle n'a fait qu'appercevoir, qu'elle a fui, par un mouvement de crainte, inconcevable pour elle-même; qu'elle appelle, qu'elle redoute, qu'elle ſouhaite, qui a détruit ſon repos, qu'elle préfere à tout, au bonheur, à la vie, à ſes compagnes, à ſa beauté, à ſes plaiſirs. Elle ne cherche plus que la ſolitude; elle ne ſçait quel trouble l'agite; elle n'oſe le demander. Sa Gouvernante (ſon nom eſt Oſiris) l'a ſouvent interrogée: elle ne lui a répondu que par des pleurs. Le caractère de Zulménie cependant n'eſt point diſſimulé; il n'eſt que timide. A toutes les vertus de ſon âge, elle joint une raiſon qui n'ôte rien à ſa candeur. Quoiqu'elle n'ait que ſeize ans, ſon eſprit eſt juſte; elle voit avec fineſſe, & s'exprime avec naïveté. Elle eſt trop ſenſible, pour que ſa gaîté ne ſoit pas douce. Son imagination, quoique très-vive, eſt ſubordonnée à ſon cœur. L'ornement de ces lieux, elle eſt le modele de ſes compagnes, & ne s'occupe que du ſoin délicat de les faire valoir. Toutes l'adorent; pas une n'eſt fâchée de ce que Volſidor la préfere. Je l'ai laiſſée ſous le frais ombrage des arbres les plus épais, aſſiſe ſur un Trône de fleurs, où le Gé-

nie, qui l'a enlevée, après son évanouissement, l'a portée lui-même. Il la contemploit, il soupiroit, il brûloit, il étoit enivré d'amour. Zulménie, avec autant de volupté, mais plus de crainte, éprouvoit les mêmes impressions : mais l'un & l'autre n'en parloient pas davantage. Les Nymphes de Sincere, qui ne pouvoient pas toujours garder le silence, & qui n'en avoient pas les mêmes raisons, s'éloignerent un peu, pour s'entretenir avec liberté de Volsidor, qu'elles trouvoient charmant, & de Zulménie, qui leur paroissoit heureuse, quoiqu'elle fût triste. Presque seule avec lui, & tremblante, sans sçavoir pourquoi, elle fait un mouvement pour s'en éloigner. Il s'écrie, avec l'accent de la douleur : Vous me fuyez, ô ma belle Maîtresse! Que son embarras, que son trouble la rendoit touchante! Elle retombe sur le banc de gazon; &, sans oser regarder le Génie, sans retirer sa main, qu'il couvroit de baisers de flâme, elle reste enchaînée par l'Amour. Zulménie, lui disoit-il, vous que j'adore, ah! souffrez que je vous le dise. Zulménie, ma chere Zulménie! n'est-ce point une illusion? Vous que j'ai tant cherchée, pour qui je respire, que j'idolâtre! Eh quoi, m'envierez-vous le bonheur d'être à vos

pieds? Suis-je donc haï? Il étoit trop amoureux, pour être sûr du contraire. Zulménie, de plus en plus, interdite, agitée, ne pouvant fuir, ni répondre, enfermoit dans son cœur, les moindres paroles de Volsidor, & n'en disoit pas une. Le silence de Zulménie lui parut la preuve de son malheur; il se livre au désespoir. Dieux! s'écria-t-il, je vous suis un objet insupportable! Qu'ai-je donc fait? O Ciel! & devois-je m'y attendre? Mais, du moins, mais, par pitié, apprenez-m'en la cause? Des larmes alors, & il n'en avoit jamais versé que sur l'infortune des autres, des larmes coulerent de ses yeux. Zulménie, enfin, Zulménie retrouve des forces. Je ne puis soutenir votre chagrin, s'écria-t-elle. Ce n'est pas le premier que vous m'ayez donné: c'est le seul que je ne vous pardonne point.... Hélas!... j'étois paisible avant de vous connoître. Ennemi de mon repos, laissez-moi.... laissez-moi vous fuir. A ces mots charmans, à cet aveu enchanteur, Volsidor est dans un ravissement, dont on se fera, si l'on peut, une idée. Quelle douce lumiere a pénétré dans son ame! Il passe de l'excès du désespoir, à l'ivresse du bonheur: il est égaré, éperdu. Quels transports! quelle joie pure! quelle félicité inattendue! Il n'ose y croire.

Ai-je bien entendu ? Eſt-il vrai, s'écrioit-il ?... Amour !.... Bien ſuprême !.... O ma chere Maîtreſſe ! ne me redoutez point. Zulménie étoit touchée de cette joie, & la partageoit, ſans la comprendre. Dites-moi, mon cœur en eſt digne, répétez-moi ſans ceſſe, que vous m'aimez.... Que je vous aime, moi ! Je n'en ſçais rien. — Sa voix n'étoit pas trop aſſurée, en prononçant ces derniers mots. — Vous n'en ſçavez rien ! Ah ! ſi vous étiez ſenſible à mon amour, vous ſeriez éclairée par le vôtre. Moi, je ſçais, je ſçais, pour mon malheur, que je ne vous inſpire rien : & l'amour & l'Amant, tout vous eſt odieux. L'Amour, l'Amant ! qu'eſt-ce que tout cela ? Je ne vous entends point ; & ce n'eſt pas faute de le ſouhaiter. Vraiſemblablement ils en auroient dit davantage ; mais la cruelle Oſiris ſe trouva ſi près d'eux, qu'elle dérangea la converſation. Quoique ſa beauté fût impoſante, & que même elle inſpirât de l'intérêt, l'amoureux Génie auroit voulu qu'elle fût bien loin. Zulménie, je crois, ne la deſiroit pas. Mademoiſelle, lui dit gravement la très-majeſtueuſe Oſiris, je penſe, que vous devez être, non pas fatiguée de la promenade, car vous êtes toujours reſtée à la même place, mais un peu émue de la frayeur que vous

avez ressentie. Vous oubliez que le calme vous est nécessaire; & moi, j'y songe pour vous. L'abattement où vous êtes, m'intéresse infiniment; & voici l'heure de vous retirer. — Cette heure est déjà venue! Eh mais, Madame, il n'y a qu'un instant que nous sommes ici. — C'est que le lieu est beau, dit Osiris, avec un sourire ironique; mais, c'est justement pour cela qu'il n'y faut pas rester trop long-temps. Les Nymphes qui avoient dit bien des choses, & qui en avoient mille encore à dire, rejoignirent alors Zulménie, qui leur apprit, avec un chagrin bien profond, qu'elle alloit quitter la promenade. Elles entourerent Osiris, la caresserent, la supplierent, lui dirent toutes à la fois, ce qui faisoit qu'on ne les entendoit pas bien distinctement, qu'elles n'auroient pas de plaisir dans l'absence de leur charmante compagne. La majesté d'Osiris céda aux graces des jolies suppliantes. Une heure est obtenue; & la reconnoissance ne finissoit pas. Celle de Zulménie étoit la moins marquée, & la mieux sentie. Volsidor, tout Génie qu'il étoit, ne sçavoit point contraindre la sienne; il baisa plusieurs fois la main d'Osiris, & ce fut avec tant d'action, qu'elle en devint plus sérieuse, du moins en apparence. A propos, dirent.

les Nymphes au Génie, nous venons de parler de vous : vous êtes très-aimable ; mais, nous sommes convenues que cela ne suffisoit pas. Comment vous appellez-vous ? Quelle est votre Patrie ? D'où vient, par exemple, ne sommes-nous pas si grandes que vous ? Et par quel hazard, votre parure ne ressemble-t-elle pas à la nôtre ? Pourquoi sortez-vous sans vos Compagnes ? Êtes-vous une Bergere ? A ce mot de Bergere, Volsidor pensa se fâcher. Moi, je le soutiens, disoit Zéphirine. C'étoit la plus vive des Nymphes. Moins jolie que Zulménie, elle l'étoit infiniment. Elles s'aimoient de bonne-foi, ne pouvoient se quitter ; & toutes deux avoient été confiées aux soins d'Osiris. Volsidor, qui aimoit assez qu'on le prît pour ce qu'il étoit, jura très-sérieusement qu'il n'étoit ni Bergere, ni Nymphe ; qu'il en adoroit une, & qu'il les admiroit toutes. Vous n'êtes cependant pas un homme, reprend Zéphirine, car vous n'avez point d'orgueil : vous le nieriez en vain. De loin, je vous ai vu à genoux, & vous me paroissez même en avoir l'habitude ; car vous ne finissiez pas d'y être : c'est apparemment l'usage du séjour que vous habitez. C'est l'usage des Amants, reprit Volsidor, en regardant, de l'air le plus passionné, sa belle

Maîtresse, qui rougissoit de l'entendre, & qui auroit voulu passer sa vie à l'écouter. Est-ce que vous vous appellez un Amant, lui dirent toutes les Nymphes ? — Je m'appelle..., Zuma. Et votre Bonne ? — Mesdemoiselles, je n'ai point de Bonne ; je n'ai pour guide, pour maître, pour conducteur que l'Amour. — Vous laisse-t-il faire tout ce que vous voulez ? — Ses ordres sont absolus ; & j'aime à lui obéir. Et s'il vous défendoit, interrompit vivement Zulménie, de revenir dans ces lieux, lui obéiriez-vous?..... Lui, me le défendre ! lui !..... Il alloit dire les plus belles choses du monde : l'impitoyable Osiris l'en empêcha pour la seconde fois. Elle lui déclara, très-positivement, que, soumises à la Fée, les Nymphes de Sincere ne le seroient jamais à l'Amour ; que ces retraites n'étoient point sous l'empire de ce Dieu ; que Zuma devoit les respecter, les oublier, n'y reparoître jamais. Volsidor, qui vouloit tout obtenir, quoiqu'il pût commander, la conjura de révoquer un ordre si rigoureux. L'infortunée Zulménie contraignoit sa douleur. Un sentiment confus l'avertissoit que c'étoit un devoir ; & ce sentiment-là lui faisoit bien de la peine. Les Nymphes, avec une présence d'esprit admirable, avoient remarqué que Sincere

tere devoit s'intéresser à l'Inconnu, & cela, d'après le changement subit de la Nature à son arrivée ; car elles attribuoient à la Fée un pouvoir que le Génie seul possédoit : mais il fut charmé de cette méprise. Aussi délicat que sensible, le Génie se cachoit, pour ne laisser voir que l'Amant. Osiris résistoit toujours à ses prieres. Les Nymphes s'y joignoient. La plus charmante de toutes, laissoit tomber quelques larmes, & s'empressoit de les cacher. Osiris, enfin, jetta sur le Génie un œil un peu moins sévere. Je m'étonne, lui dit-elle, qu'une retraite champêtre ait pour vous tant de charmes, quand votre magnificence annonce le luxe des Cours, & que, sans doute, votre naissance vous y appelle. Volsidor assura que sa naissance étoit obscure ; qu'il habitoit dans un Hameau peu éloigné du Temple de Sincere ; &, sur le champ, il créa le Hameau ; car il n'existoit pas dans l'endroit qu'il avoit nommé. Il ajouta, pour intéresser davantage l'inflexible Gouvernante, qu'il étoit protégé par Céleste, Sœur de Sincere. Quels éloges ne donna-t-il point à cette Fée bienfaisante ? Il étoit furieux de ce qu'Osiris la louoit foiblement. Elle sourioit à toute cette colere ; & l'on sçaura pourquoi, quand elle sera connue. Si quelque Lecteur

devine qui elle est, à la bonne heure. Pour moi, je ne le dirai pas. Jamais je n'ai mieux senti combien elle est aimable, disoit Zulménie; & je suis persuadée qu'on mérite toutes sortes d'égards, quand on est protégé par elle. Vous êtes persuadée de cela, reprit Osiris, toujours en souriant? Eh bien, je suis indulgente, comme vous allez voir; & pourvû que les visites de Zuma soient très-rares, mais, très-rares, je consens volontiers...... Pour demain, par exemple, interrompit Zéphirine : n'est-ce pas, ma Bonne, que vous y consentez? Je donne une Fête à mon amie; il faut bien qu'il y vienne. Puis, s'adressant au Génie : entendez-vous? Je sçais d'avance qu'il ne me regardera point; mais, qu'est-ce que cela me fait? Il y aura là d'autres Nymphes que lui : pourvû qu'il voie la Fête, tout le reste m'est égal. Osiris ne s'y opposa point. On pourra en être surpris; moi, je le suis aussi; mais il faut espérer que tout s'éclaircira. L'amie de Zéphirine l'embrassa mille & mille fois; elle disoit que c'étoit pour la Fête; & l'on en pensera ce que l'on voudra. L'heure qu'Osiris avoit accordée, cette heure délicieuse & rapide s'étoit bientôt évanouie. Les Calêches des Nymphes fendent l'air : le carillon harmonieux des Jo-

mens blanches recommence. Volſidor en étoit importuné; Zulménie ne pouvoit le ſoutenir. Dès qu'Oſiris tournoit la tête, on lui ſerroit la main; elle étoit tremblante. Tous deux ſoupiroient; & lorſqu'ils ſe ſéparerent, ſon Amant, s'il l'avoit moins aimée, auroit vu tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La Calêche où elle étoit avec Oſiris & Zéphirine, fut emportée avec une viteſſe dont elle s'apperçut pour la premiere fois. Ses regards, ſous prétexte de contempler la Nature, ſe retournoient, ſans ceſſe, vers celui qui l'embelliſſoit pour elle. Volſidor inviſible, (l'amour le plus tendre & le plus attentif l'attachoit à tous ſes pas) pendant qu'elle le regrettoit, s'enivroit du plaiſir de l'admirer; & il eut celui de la voir muette, pendant preſque tout le voyage. Elle rêvoit ſi profondément, qu'elle ne ſçavoit pas même ſi Oſiris & Zéphirine avoient parlé? Le Génie oſoit, quelquefois, s'attribuer ſa rêverie; mais il n'eſpéroit que des inſtans, & il craignoit toujours. Zéphirine, à ſon tour, garda un moment le ſilence, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-tems: elle s'apperçut alors de celui de ſa compagne. On entend d'ici tous les reproches qu'elle dut lui en faire. Autrefois, lui diſoit-elle, votre converſation

étoit si intéressante ; & il falloit bien que cela fût ; car, moi-même, je me taisois pour vous écouter. A présent, ne faut-il pas que je me fasse violence, & que je déraisonne, quand nos Compagnes viennent nous voir, afin qu'elles ne croient pas que nous sommes tristes toutes deux ? Cela les affligeroit trop. Je ne sçais ce qui vous chagrine. A peine, seulement, puis-je sçavoir si vous m'aimez ? Que vous êtes injuste ! répond Zulménie, en lui serrant tendrement la main. Eh ! pourquoi, reprend Zéphirine, avez-vous été si sérieuse avec cet Inconnu ? Il m'a paru très-aimable à moi. A vous ! cela peut-être, dit Osiris ; mais il l'est très-médiocrement. Dieu sçait si, dans ce moment-là, Volsidor la détestoit ! Ah ! Madame, s'écria Zulménie !... & elle n'en dit pas davantage. La Calêche s'arrête dans l'avenue qui mene au séjour des deux Nymphes. Volsidor les y attendoit, pour leur offrir sa main invisible, qu'il ne leur offrit pourtant pas, de peur de les effrayer ; mais il les suivit, le plus imperceptiblement qu'il lui fut possible. Osiris qu'il abhorroit de tout son cœur, malgré sa dignité, comme il s'agissoit d'un entretien important, renvoya Zéphirine. Le Génie même s'éloigna, pour ne point abuser de son droit de présence ; &

la voilà seule avec Zulménie. Rassurez-vous, lui dit-elle : votre embarras ne doit pas être la crainte du reproche, mais le regret de l'avoir mérité. J'ai lu dans votre ame : des sentimens nouveaux l'agitent. J'eusse été flattée d'en obtenir l'aveu. Vous vous seriez épargné des torts ; & vous conviendrez bientôt de ceux que vous avez, si déjà vous n'en êtes pas avertie par votre cœur. Un Inconnu paroît, & soudain vous oubliez, moi, vos Compagnes, l'Univers. Vous ne voyez que lui ; vous lui prodiguez vos affections, avant de sçavoir s'il en est digne. J'ai veillé sur votre enfance : je ne fais point valoir mes soins ; je veux tout devoir à ma tendresse. Je comptois sur la vôtre ; je devois m'y attendre. Cependant, je vous ai vue prête à me haïr, parce que je ne disois point assez que cet Inconnu est aimable. Vous m'avez affligée. Ah ! Madame, s'écria Zulménie, baignée de pleurs, & se jettant dans ses bras, que je suis malheureuse ! Vous me croyez ingrate ! Ai-je donc pu le paroître ? Je vous aime ; je le dois. Si j'ai quelques vertus, elles sont votre ouvrage ; &, du moins, par ma reconnoissance, je suis digne de vos bontés. Je me reproche, n'en doutez point, le seul mystere que je vous aie jamais fait. Combien de fois, prête à vous

TAYLOR INST. OXFORD

parler, un sentiment, que je ne démêlois pas; m'a retenue, & l'a emporté même sur celui qui m'attache à vous! Elle apprit alors, ou crut apprendre à Osiris la rencontre, dans une forêt magique, de l'Inconnu le plus redoutable; l'impression qu'il avoit faite sur elle, ce qu'elle avoit souffert en son absence, ce qu'elle avoit éprouvé en le revoyant; l'agitation, les différens mouvemens de son ame, qui l'enchantoient & la désespéroient tour à tour. Elle ne lui cacha point que, pendant son sommeil, au milieu de ses Compagnes, au sein du repos, ou, dans les Fêtes, livrée aux regrets, ou consolée par l'espoir, elle n'avoit plus d'autre idée; que, dans l'Univers entier, elle n'appercevoit plus que Zuma; qu'il avoit détruit le repos de ses jours, le calme dans lequel ils s'écouloient; qu'il en étoit le tourment & le charme.

Voilà, Madame, continua-t-elle, ce que je n'osois vous dire. Vous connoissez mon cœur: s'il est coupable, si j'ai des torts, ils sont involontaires; je sens que les aurai toujours. Mais, éclairez-moi; je me livre à vous. Apprenez-moi ce qu'il faut que je fasse? Seroit-ce, (son effroi parut extrême, en disant ces mots,) de renoncer à voir Zuma? Si je le dois, j'y suis prête, & je n'y survivrai pas.

Osiris l'embrasse alors, avec l'émotion la plus tendre. Je ne vous demande point ce sacrifice, ma chere Zulménie. Vous sçaurez, un jour, si votre satisfaction m'occupe. Vous méritez d'être heureuse. Eh! que n'avez-vous dépendu entiérement de moi? Mais, dussé-je ajouter à vos peines, je n'aurai point la foiblesse de vous taire les dangers qui vous environnent: ils sont d'autant plus à craindre pour vous, que vous ne les connoissez pas; & que, moi-même, je les ai prévus, sans pouvoir les détourner. Vous êtes sous les loix de Sincere: elle est ennemie de l'amour; il est devenu votre Maître, plus encore, s'il est possible, que celui de Zuma. Vos peines, votre agitation, ce sentiment qui vous étonne, est son ouvrage. Quel sera votre sort? Vous ne pouvez lui appartenir, sans offenser Sincere. Eh bien! interrompit Zulménie, qu'elle me punisse, mais sans me haïr! Cette offense, puisque c'en est une, (hélas! je l'ignorois,) je dois seule en être la victime. Mais, Zuma!...... Ce Zuma, reprit Osiris, auquel vous vous intéressez trop, ce dangereux Zuma, est d'un sexe qui trompe, afflige, dédaigne même le nôtre: il a l'air de nous adorer, & ne nous apprécie jamais. A nos genoux, c'est un triomphe qu'il médite; ce sont

des regrets qu'il nous prépare, celui d'avoir aimé, celui, quelquefois, de ne plus l'être ; &, tandis que son partage est l'inconstance, l'ingratitude, la perfidie, quel peut être le nôtre, si nous ne lui résistons ? La honte & le malheur.

Ah ! mon Dieu ! s'écria Zulménie, ne pensez point que Zuma soit coupable.— Zuma est un homme.— Vous croyez, Madame ?— Il y a toute apparence. — Eh bien ! les hommes eussent-ils plus de défauts encore, — ils n'ont gueres que cela.— Je parierois bien qu'il en est exempt. Sincere elle-même, si elle le connoissoit, lui rendroit justice.— Sincere n'en veut connoître aucuns : elle ne veut pas même qu'on les écoute.

Osiris étoit en train de donner des conseils bien sages. Sur-tout elle répéta, beaucoup de fois, que si l'on n'étoit pas, avec un Amant, d'une réserve infinie, on perdoit le droit d'en être estimée, &, le plus précieux, le premier de tous, celui de s'estimer soi-même.

Elle auroit continué. Zéphirine entra : elle avoit trouvé cette conversation bien longue. Mesdemoiselles, leur dit Osiris, en se retirant, j'espere que vous allez bientôt vous séparer. La nuit, qui s'avance, vous avertit qu'il est temps de vous livrer au repos ; & je vous invite à ne pas causer long-tems.

Zéphirine n'étoit pas de cet avis. Jamais elle n'avoit été si curieuse; & jamais la nuit n'avoit été si belle. Jamais ses astres paisibles n'avoient répandu sur l'Univers de si douces clartés: il sembloit qu'ils les eussent empruntées du flambeau même de l'Amour. En conséquence, Zéphirine peignoit à son amie, avec la vivacité dont elle étoit capable, les délices d'une petite promenade nocturne, dans le jardin qui embellissoit leur retraite.

Ce jardin offroit, à lui seul, tous les charmes que la Nature semble avoir dispersés sur les plus beaux lieux: &, ces charmes-là, Volsidor avoit grand soin de les augmenter. Quel gré ne savoit-il pas à Zéphirine d'avoir saisi, avec tant d'intelligence, l'idée qu'il avoit inspirée lui-même? Quoiqu'invisible, il se promit bien d'être, pour quelque chose, dans la promenade de ces Demoiselles. Il s'étoit glissé dans leur appartement, dès qu'Osiris en avoit été sortie. Quel moment pour lui! Les deux amies sont déja descendues dans ce séjour enchanteur, que le plus amoureux des Génies rend plus magique encore. Par son ordre, Zéphir agite plus doucement les feuilles; il épure, il rafraîchit l'air que respirent l'innocence & l'amour. Jamais le murmure des eaux n'a été si agréable; l'air,

ſi embaumé; le ſilence, ſi voluptueux. Zulménie eſt d'autant plus émue, que, ſans qu'elle s'en doute, Volſidor eſt bien près d'elle. Son ſouffle fait voler ſes cheveux. Fait-elle un pas? Il eſt ſur ſa trace. Il la ſuit myſtérieuſement dans un boſquet, plus ſombre que les autres, vers lequel elle ſe ſent entraînée. Il fait paſſer, dans l'ame de ſa Maîtreſſe, la plus tendre langueur. Quoiqu'elle ne le vît point, c'étoit lui qui répandoit du charme ſur les idées confuſes, ſur les craintes, ſur les peines, & même le tourment qu'avoit produit l'entretien d'Oſiris. Elle étoit abſorbée dans ſes réflexions, & ſe taiſoit au point de déſeſpérer Zéphirine.

Eſt-ce là, lui dit-elle, avec impatience, tout ce que vous me direz? Il fait ſi beau; nous ſommes ſi ſolitaires. L'heureux moment pour parler! Bon! c'eſt comme ſi je ne diſois rien. Oſiris me renvoie! Vous me boudez! Je ne vous conçois pas. Je ne ſuis pas curieuſe; mais je ſuis inquiete. Elle eſt contrariante, & j'y ſuis faite. Vous êtes triſte, & je n'y étois pas accoutumée. Je devrois pourtant en ſçavoir la cauſe. Je ne vous cache rien, moi. —Suis-je aſſez malheureuſe? Oſiris me fait des reproches; vous m'accablez des vôtres: mon cœur croyoit n'en mériter aucuns.—

Comment? des reproches! Pourquoi vous a-t-elle choisie pour cela? Je l'aurois remerciée de me donner la préférence. L'aimable affligée, sensible à ce que lui disoit son amie, justifia Osiris, s'accusa seule, & marqua, pour cette derniere, tant de reconnoissance & d'amitié, que Volfidor s'étonnoit, de plus en plus, qu'une mortelle fût si parfaite. Quoique je n'approuve pas toujours les Bonnes, j'aime aussi la nôtre de tout mon cœur, reprit Zéphirine. Mais, qu'avoit-elle à vous dire? sont-ce des secrets? — Elle m'a confié tous les miens. — Tant mieux; puisqu'ils vous appartiennent, j'y ai des droits. — Ils sont bien étranges; mais ils me sont bien chers. — Osiris sçait-elle d'où vient votre mélancolie? — Eh mon Dieu! mieux que moi-même..... C'est, c'est. — Avec quelle attention Volfidor écoutoit. — Eh bien! c'est, c'est; achevez donc. — Elle hésitoit, sans sçavoir pourquoi. — C'est l'amour, qui en est cause. — Quoi! le Maître de Zuma s'avise de vous attrister! Mais, quelle folie! Vous ne le connoissez pas. — Je n'y entends rien.

Avec quelle terreur Volfidor entendit prononcer ces mots! Seroit-elle prévenue pour un autre?

Ne veut-on pas me persuader aussi que

Zuma peut avoir des défauts? Lui! . . . . .
Avec quelle ivreffe il s'entendit nommer! Il fut prêt, vingt fois, de fe découvrir, de fe jetter à fes pieds, de lui jurer une idolâtrie éternelle: l'amour l'en empêcha. Quel Maître impérieux, puifqu'il commande même aux tranfports qu'il fait naître!

Connoiffez tous mes chagrins, continua Zulménie: je dépends de Sincere; elle détefte l'amour, les hommes, & même Zuma. Ah! mon amie, que je fuis à plaindre! Elle fondit en larmes. Zéphirine, qui venoit de rire, fe mit à pleurer, & ne pouvoit fouffrir Zuma, de ce qu'il étoit la caufe de leur chagrin. Quelle fituation pour Volfidor! Les larmes qu'il faifoit couler retomboient fur fon cœur.. Déchiré, attendri, s'oubliant, fe déteftant lui-même, il adoroit fa Maîtreffe, plus que jamais. Mon parti eft pris, dit-elle, je ne l'expoferai point au courroux de la Fée; je ne fongerai plus à lui; j'en aurai le courage, & j'en mourrai de douleur.

Ici Volfidor frémit, & fut prêt à paroître. Sa délicateffe & fon amour l'en empêcherent encore. Mais Zéphirine, qui avoit pleuré bien long-tems, reprit, tout d'un coup, l'air du monde le plus gai. C'eft une folie, dit-elle, que d'être défefpéré fans fçavoir pour-

quoi. Sincere ne se fâchera contre personne. Je vous réponds que Zuma n'est pas autre chose qu'une grande femme,(il étoit furieux). Il faut seulement lui signifier que vous avez assez d'une Bonne, sans avoir encore un Maître : que vous le priez de parler au sien, pour qu'il ne vous fasse pas enrager de loin ; & que, sans cela, nous comptons mourir l'une & l'autre.—Mais j'ai juré à Osiris de ne point confier à Zuma ce qui se passe dans mon ame. —A merveille ? Et vous lui tiendrez parole ? —Sans doute. Elle m'a pourtant assuré que l'amour voudroit le contraire ; mais je ne lui obéirai pas. Eh bien, dit Zéphirine, voyez s'il est si puissant, puisqu'il ne pourra pas même vous forcer à parler. Tenez ; on vous fait des contes.

Déja le Génie ne se souvenoit plus de son bonheur. Ah ! Dieu ! s'écrioit-il bien bas ; & j'ai pu me croire aimé ! Elle est généreuse ; elle est reconnoissante, étonnée de mes transports, & non sensible à mon amour. J'en dois être sûr, si je n'obtiens pas l'aveu du sien, & je serai le plus infortuné des Génies. Cependant, plus occupé de sa Maîtresse que de lui-même, pour la distraire, il ajoute aux enchantemens, dont elle est environnée. Un canal où le ciel paroît se renverser, avec les

astres de la nuit, entoure & baigne le bosquet où s'entretiennent les deux amies. D'un coup de baguette, il fait venir tous les rossignols du canton; il les rassemble au nombre de quarante mille: on doit juger si le concert fut beau. Les Nymphes sont émues autant que surprises de leurs accents mélodieux. Zéphirine est au comble de la joie. Zulménie ne la partage point, & s'écrie: Que Zuma ne peut-il les entendre! Bon, répond son amie, Zuma! où est la nécessité qu'il soit ici?

Souhaité par sa Maîtresse, il renaît à l'espérance. Un nouvel enchantement succéde: c'est une illumination d'un genre unique. Toutes les feuilles sont parsemées de vers-luisans; leur éclat, plus doux que celui du soleil, éclaire ce séjour; ils forment des chiffres amoureux. Les devises les plus galantes, les plus passionnées, paroissent soutenues par des chaînes de fleurs. L'amour est par-tout, ainsi que son image: des voix célestes & lointaines répétent, cent fois, son nom & celui de Zulménie. Zéphirine prétend qu'il est l'auteur de cette Fête: Zulménie le souhaite. Mais, dit-elle, que Zuma n'est-il ici pour l'embellir? Sçavez-vous bien, reprend sa folâtre amie, que je commence à trouver l'amour fort aimable? Volsidor redouble de soins; il

voudroit que chaque nouvel inſtant fît naître un nouveau plaiſir.

Sur le canal, des milliers de poiſſons, d'un verd & or le plus brillant, ſe jouent à l'envi. Semblables à des phoſphores enflammés, tantôt ils gliſſent ſur la ſurface de l'onde; tantôt, s'élevant dans les airs, ils forment des ſerpentaux multipliés. Zéphirine eſt dans le raviſſement, & Zulménie ſoupire.

Combien Volſidor eſt heureux, de ce que pour elle il n'eſt point de bonheur en ſon abſence!

Mais, voici un prodige encore plus étonnant que tous les autres. L'Amour, l'Amour lui-même paroît, & vient s'enchaîner aux pieds de Zulménie.

Le voilà, lui dit-il, ce maître terrible que vous ſoumettez à jamais! Elle ne lui demande que le bonheur de Zuma. Ah! Zuma! quel moment? Pour s'en faire une idée, il faut interroger l'Amour.

Que vous êtes un joli Enfant, lui dit Zéphirine! mais tâchez d'être raiſonnable, & de ne plus nous affliger. Ah çà, dites-moi donc, eſt-il vrai que Zulménie vous appartienne? — Vous-même, belle Zéphirine, vous-même, un jour, vous m'appartiendrez. — Bon pour les Fêtes, car ſi vous prétendiez

me rendre trifte, cela ne me conviendroit pas; je vous en avertis. Les cœurs qui s'abandonnent à moi, font les plus heureux, reprit l'Amour. Il pofa enfuite fes ailes aux pieds de Zulménie, admira fes charmes, &, content de regner dans fon cœur, il difparut à tous les yeux. L'Amour, une fois abfent, les Nymphes fe fouvinrent des ordres d'Ofiris, & elles fe retirerent dans leur appartement, où l'une trouva le repos, & l'autre des douceurs préférables à lui.

Le Génie alors s'arrache à Zulménie & au bonheur. Elle étoit feule, il pouvoit la fuivre; il refpecta l'afyle de l'innocence. Tranfportons-nous avec lui dans ce Hameau créé tout à coup par enchantement, & déjà prêt à le recevoir. Rien ne le diftingue au dehors; mais l'intérieur magnifiquement éclairé, réunit toutes les recherches d'agrément & même de luxe. Ce n'étoit pas que Volfidor en eût formé le defir; c'étoit par les foins d'un Génie dont j'ai déjà parlé, celui qui l'avoit accompagné dans fes voyages. Il n'en avoit été féparé que par l'Amour; ce Dieu, lui-même, ne pouvoit le rendre infenfible à l'amitié. Lorfqu'en arrivant, il vit Ortame, c'étoit le nom du fidele Génie, il en reffentit de la joie & quelque furprife. Il voulut

voulut sçavoir comment Ortame l'avoit rejoint.

Seigneur, lui dit-il, quand j'ai cru ma présence importune, je me suis soustrait à vos regards. Vous souffriez : je vous suivois ; je cherchois le moment de vous consoler. Aujourd'hui que votre ame paroît plus tranquille, permettez.....

Volsidor ne le laissa pas achever. Digne d'un tel ami, touché de cette nouvelle preuve de son attachement, il lui répéta, plusieurs fois, qu'il s'en trouvoit plus heureux. Mais il se hâta de lui parler de Zulménie ; & ce fut avec tant de passion, de sensibilité, de désordre, d'emportement, de respect & de tendresse, qu'Ortame en fut plus alarmé que jamais. Quoique cette Nymphe lui eût paru le chef-d'œuvre de la Nature, il s'étoit flatté, j'ignore d'où lui venoit cet espoir, que le Génie ne ressentoit pour elle qu'un goût vif. Sûr du contraire, il fut accablé de douleur : il craignit, pour Volsidor & pour l'Univers, qu'il ne perdît l'Empire. Parmi les Génies, on ne pouvoit le conserver, si l'on épousoit une Mortelle. Mais, ni sa tristesse, ni son silence ne furent apperçus ; & il se retira tout aussi chagrin que Volsidor étoit heureux.

Quelle fut l'agitation de son sommeil !

quels songes lui retracerent Zulménie! quelle volupté! quel délire ! que d'enchantement ! Il croyoit la voir ; il croyoit l'entendre ; il la serroit dans ses bras ; il tomboit à ses pieds. Avec quelle impatience il attendoit l'heure de voler vers sa belle Maîtresse ! Ne pouvant abréger le temps, il le devança. La parure de Zulménie, plus simple que celle de la veille, en étoit plus charmante : il l'étoit, lui, plus que l'Amour même. Les Nymphes l'admirerent, &, sans le vouloir, parurent quelques instans plus sérieuses que de coutume. La Fête que Zéphirine donnoit à son amie, les avoit déjà rassemblées. Quelles étoient belles ! Mais Zulménie ne paroissoit pas encore.

Osiris avoit repris son ton & sa morale : elle gardoit les deux amies pour les prêcher. L'une demandoit au Ciel, qu'il lui plût de finir : l'autre tâchoit d'être attentive, conjuroit l'Amour de le permettre, & ne l'obtenoit pas. Volsidor, de son côté, faisoit la conversation, sans sçavoir ce qu'il disoit. Ses regards s'arrêtoient cependant sur les lieux que sa Maîtresse alloit embellir. Le séjour qu'elle habitoit, avoit pour lui du charme : il en aimoit l'élégante simplicité. Point d'apprêt ; nulle magnificence. Les bordures qui tenoient lieu de baguettes, les lustres, les

feſtons qui rattachoient les rideaux, étoient de fleurs naturelles & toujours fraîches. On avoit déjà préparé un Feſtin champêtre. Des pyramides de fruits délicieux s'élevoient ſur des corbeilles treſſées par les Nymphes elles-mêmes. Quelque part qu'on porte les yeux, on découvre une Campagne raviſſante : d'un côté, une forêt admirable, & le fleuve que Volſidor a parcouru avec tant d'inquiétudes; de l'autre, il voit le jardin qu'il a enchanté, le canal formé par la Nature & embelli par l'Amour, le boſquet myſtérieux où Zulménie a prononcé plusieurs fois le nom de Zuma. Ici, des buiſſons de jaſmins & de roſes, des allées ſombres, qui en ſont bordées : là, pluſieurs ruiſſeaux qui les traverſent, & ſerpentent ſur la plus riante verdure; des caſcades, d'une eau vive, embelliſſent un parterre deſſiné par la main des Fées. Les regards du Génie ne peuvent ſe fixer que ſur des objets qui l'intéreſſent. Des Nymphes charmantes ſemblent chercher les ſiens; mais il ne les voit pas. Zulménie eſt abſente.

Elle paroît enfin. Comment peindre ce qu'ils éprouvent l'un & l'autre? Abattue, timide, plus touchante que jamais, elle efface toutes ſes Compagnes, & ne s'en doute pas. On voit flotter ſur ſes habits, des gazes re-

levées négligemment, avec des guirlandes de bluets ; ses cheveux, qui en sont semés, voltigent avec grace : des boucles, formées sans art, retombent sur les lys de son sein, & leur servent de voile. Son vêtement marque sa taille, sans la gêner : elle est aussi souple que légere. Un bras parfait, une main charmante & fort petite, un pied qui l'est tout naturellement, & qu'elle ne cherche pas à montrer ; tant de charmes paroissent au Génie, plus divins encore : il croit les voir pour la premiere fois.

Dieux ! s'écria-t-il, si j'étois assez heureux pour les posséder ; si je les sentois s'animer pour moi ; si l'Amour me les donnoit ! Que dis-je ? que me seroient-ils sans son cœur ? On lisoit tout cela dans les regards tendres & enflammés qu'il attachoit sur elle. Il s'en approcha. Elle tâchoit de cacher son trouble, sa joie, son embarras, le plaisir, les peines & & les craintes qu'elle ressentoit. Quoiqu'elle tremblât, quoiqu'elle rougît, elle crut prendre un air bien assuré. Zulménie ne sçavoit point feindre. Ce devoir pénible, qui venoit de lui être imposé, lui paroissoit étrange autant que difficile à remplir. Le Génie fut obligé de ne lui parler que de ses charmes. Osiris étoit trop près d'eux, pour qu'il osât

risquer un entretien plus doux. Que d'attraits, répétoit-il ! Ah ! Zulménie, vous en avez repris de plus dangereux encore au sein du repos. Il n'est plus fait pour moi. Du repos, répond-elle ! Et puis elle est fâchée de ce qu'elle a répondu.... N'allez pas croire..... Je ne dois pas.... Je ne sçais plus ce qu'il faut dire. Je le sçais, moi, interrompit Zéphirine. D'abord, ne nous faites point de questions, parce que nous sommes décidées à conserver votre estime & la nôtre : voilà tout ce qu'on peut vous répondre. Votre maître croit qu'il nous gouvernera ; mais point du tout. A propos, (je peux vous confier cela, par exemple) nous avons eu sa visite ; il est charmant : j'aime beaucoup les Fêtes qu'il donne. Quoique vous n'y fussiez pas, je m'y suis bien amusée. Écoutez. Zulménie ne vous parlera plus gueres, car il ne faut pas que vous sçachiez ce qui se passe dans son ame.

C'étoit toujours pour empêcher Volsidor de s'expliquer, & sur-tout de se plaindre, que l'imposante Osiris se rapprochoit. Elle vint interrompre cette conversation, & s'asseoir auprès de Zulménie. Volsidor & elle se regardent en soupirant. Le silence devient général.

Un concert enchanteur, formé par les Nym-

phes, commence ; car elles font toutes excellentes Muficiennes : Zulménie, fur-tout, aux fons harmonieux de la harpe ou du *forte-piano*, joint les accords d'une voix divine, dont la douceur pénétre jufqu'à l'ame. A chaque inftant le Génie découvre un nouveau charme, & s'étonne que fon ivreffe puiffe augmenter. Quoiqu'elle ne chante què l'amitié, c'eft avec une expreffion fi tendre, tant d'embarras & de trouble, que Volfidor ofe efpérer qu'un autre fentiment l'anime. Les Nymphes qui font de jolis vers, qu'on ne leur difpute pas, (le féjour des Graces n'eft gueres celui de l'envie) lui adreffent des couplets charmans. Mais le Génie, infpiré par l'Amour, célébre Zulménie dans une hymne auffi mélodieufe que paffionnée, & qu'il chante lui-même. Les Nymphes l'écoutent avec furprife, & Zulménie avec un trouble, une émotion, un intérêt qu'elle a bien de la peine à cacher.

Bon! dit Zéphirine, il ne falloit point qu'il chantât plus haut que nous. Je parie qu'on dira encore que c'eft un défaut ; & elle alla le demander à Ofiris, qui fit commencer le bal.

Les Nymphes, comme de raifon, danfoient à ravir ; mais Zulménie les furpaffoit toujours, & cette fois elle fe furpaffe elle-même, parce qu'elle danfe avec Volfidor. L'un &

l'autre inſpirent l'admiration; tous les regards la peignent, même ceux de l'auſtere Oſiris. L'amour étincelle dans ceux du Génie; ſa Maîtreſſe le reſſent & l'ignore. Le plaiſir de danſer avec ce qu'elle aime, anime ſon teint du plus vif éclat: elle lui doit encore ce charme; elle n'en a plus qui ne ſoit l'ouvrage de Volſidor.

Ses Compagnes, pour terminer la Fête, lui préſentent des couronnes de fleurs. Volſidor, à genoux, oſe lui en offrir une qui lui fait oublier toutes les autres. Sans oſer le regarder, elle la poſe ſur ſon cœur. Le mouvement qui l'entraîne, tranſporte le Génie: il s'écrie, dans ce moment de délire, de bonheur, & d'oubli de tout: Souveraine adorée!.. ô ma divine Maîtreſſe! je jure.... Un regard ſévere d'Oſiris l'arrête, & fait trembler Zulménie. La déſolante Oſiris annonce que l'heure de ſe retirer eſt venue: il n'oſe demander quelques inſtans. Zulménie eſt interdite; & l'eſt bien plus encore, lorſqu'Oſiris impoſe ſilence à Zéphirine, qui bien gaîment diſoit adieu au Génie, & lui demandoit, avec une précaution très-ſage, s'il ne comptoit pas revenir le lendemain. Pour ne pas ſe rendre ſuſpect, il ſort avec les autres Nymphes.

Zulménie, inconſolable de ſon départ, va

s'enfermer, avec Zéphirine, dans son appartement. C'en est fait, dit-elle à son amie, je ne puis plus vivre sans voir Zuma.—Tant pis, car vous voyez bien qu'Osiris n'entend pas raison: elle ne veut jamais qu'il vienne, & elle veut toujours qu'il parte.— Tout ce qu'elle veut me désespere. Le Génie alors se désespéroit aussi. Il venoit de parcourir le bosquet où il avoit été si heureux la veille; & n'y trouvant point Zulménie: ah! s'écria-t-il, elle n'est pas attirée vers moi; je ne suis pas aimé! Fût-elle invisible à mes yeux, mon cœur la devineroit. Plus un Amant est passionné, plus quelquefois il est injuste.

Les deux Nymphes, qui ne demandoient pas mieux que d'aller respirer l'air du bosquet enchanté par Volsidor, avoient rencontré Osiris, qui ne fut point du tout de leur avis. Elle leur avoit très-expressément défendu la promenade. C'étoit à Osiris qu'il falloit s'en prendre, & non pas à Zulménie. Le Génie enfin l'apperçoit, & Zéphirine avec elle, assise sur un balcon, & plongée dans la rêverie la plus intéressante. Il vole, il la contemple, il jouit en silence, & s'enivre du plaisir de la regarder. Sa crainte disparoît, son cœur renaît à l'espoir; la mélancolie même de sa Maîtresse est un nouveau charme qui l'em-

bellit à ſes yeux. Il ſe flatte, quelques inſtans, du bonheur d'en être la cauſe : cet orgueil eſt bien permis à la paſſion, aux tranſports, à l'ivreſſe, à l'amour d'un Génie. Il s'approche avec aſſurance, c'eſt-à-dire, dans toute ſon inviſibilité. Soudain le trouble de Zulménie augmente, & ſon chagrin diminue. Un ſentiment qu'elle ne s'explique pas, ſuſpend ſa douleur : elle en eſt moins accablée.

Juſtifiez encore les Bonnes, diſoit ſon amie. Ne rien vouloir de ce qu'on deſire, & deſirer qu'on faſſe tout ce qu'on ne veut pas ! Mais auſſi, pourquoi Zuma a-t-il la fureur d'être toujours à genoux ? C'eſt une ſinguliere habitude; & je gage que c'eſt cela qui donne de l'humeur à Oſiris.— Fort bien ! vous l'accuſez.— Moi ! je ne lui veux point de mal; &, ſi vous voulez que je vous le diſe, je ne ſerois pas trop fâchée qu'il vînt nous voir demain.— Demain, nous ne le verrons point; & elle ſe remit à rêver.

Volſidor, toujours partagé entre la joie & les alarmes, heureux de ce qu'il entend, plus heureux de ce qu'il eſpere, fait naître, autour d'elle, des enchantemens nouveaux; comme ſi, pour elle, il en exiſtoit d'autres que ſa préſence. D'innombrables Amours voltigent dans les airs, forment des jeux, ſe diſperſent,

& secouant mille étincelles de leurs flambeaux, éclairent les jardins d'un jour, à la fois, doux & brillant. Dieux! s'écrie Zéphirine, que l'amour est bien accompagné!

Tout-à-coup, vis-à-vis le balcon, où l'ame & les yeux de Volsidor sont attachés, s'élevé un théâtre, dont rien n'égale le goût & la magnificence: c'est l'Olympe des Déesses, qui s'ouvre aux regards des deux Nymphes. Des Génies & des Sylphides, qui ont des voix enchanteresses & jamais bruyantes, représentent un Opéra, où sont épuisés tous les trésors de la Féerie. Il devoit être charmant; Volsidor en étoit l'Auteur. Une symphonie, ménagée avec tout l'art possible, n'arrivoit que par intervalles; & les modulations en étoient si douces, qu'elles ne pouvoient être entendues d'Osiris. Quel fut l'étonnement de Zulménie! Elle voit la forêt, où, la premiere fois, elle avoit rencontré le Génie. Ce qu'il a souffert, ce qu'il a senti, ses peines, ses tourmens, son délire & son bonheur y sont exprimés avec tant de passion & de vérité, qu'elle en est attendrie jusqu'aux larmes. Il faisoit passer, dans l'ame des Acteurs, toute la chaleur de la sienne: ils furent divins.

Ils peignirent si bien le désespoir d'un Amant, incertain de son sort, que, toute en-

tiere à l'illusion, Zulménie ne put s'empêcher de dire, à moitié haut : Quoi! je serois condamnée à l'affliger toujours ! Déja on est au troisieme Acte : c'est l'instant où Zuma retrouve ce qu'il adore, où Osiris lui défend, au nom de Sincere, de reparoître parmi ses Nymphes. Alors les deux amies croient entendre sa voix, tant elle est parfaitement imitée. Elles rentrent avec autant de frayeur que de chagrin : avec elles disparoissent Volsidor & les Amours.

Mais il emporte le portrait de celle qu'il idolâtre. A la clarté des flambeaux du Dieu qu'il sert, il a saisi l'instant de la peindre lui-même. Loin d'elle, il retrouve son image, & l'ombre du bonheur. Elle est devant ses yeux ; il couvre de mille baisers de flamme l'ébauche imparfaite, mais adorée, qu'il traça d'une main amoureuse & timide. Dans son ivresse, il jouit de ses regrets, de ses songes, quand il sommeille ; &, à son réveil, du charme de ses souvenirs.

A peine ses yeux s'ouvroient aux premiers rayons de l'Aurore, qu'Ortame paroît devant lui. Ortame, qui aime sa gloire, ose lui faire quelques représentations sur l'amour qui l'occupe. Le Génie l'écoute quelques instans, & bientôt lui impose silence.

Je vous consulterai lorſqu'il s'agira du bonheur de mes Peuples, lui dit-il. Pour le mien, je ne prends conſeil que de moi-même. Reſpectez mes ſentimens; reſpectez-en l'objet. Je l'adore, je le dois, & le moment viendra où je le dirai à l'Univers. Vous, portez mes ordres. Mon amour, quelque violent qu'il ſoit, ne me fera point négliger les devoirs d'un Souverain. Je ſçais qu'il s'eſt introduit quelques abus dans mes Etats. Allez, que votre préſence les réprime.— Mais, Seigneur, n'annoncerai-je point la vôtre ? Une abſence ſi longue peut occaſionner des murmures.— Ne les méritant pas, je les dédaigne. Mes Peuples, peut-être, me rendront juſtice, lorſque, ſoumis à un autre Monarque.... Quoi! Seigneur, s'écria Ortame, avec effroi! — Ecoutez, j'adore une mortelle préférable à tout: je ne peux lui faire partager le trône du monde; j'en deſcendrai. Si elle m'aime, je monte au rang des Dieux.

Ortame alors ſe jette aux pieds du Génie, le conjure, au nom de l'Univers, de n'en pas abandonner le ſoin. Mais ſes larmes, ſa douleur, ſes inſtances ne peuvent triompher de la réſolution de Volſidor. Il ſçait entendre la vérité; il eſt inflexible dans ſes ſentimens. Ortame le quitte, ſans eſpoir de le ramener, mais ſans crainte de lui avoir déplu.

Tandis que le Maître & le Sujet se montrent fideles, l'un, à l'amour, & l'autre, au devoir, Zulménie, sans sçavoir les sacrifices que lui fait Volsidor, se promet bien de s'exposer au courroux de Sincere, plutôt que d'affliger Zuma. Mais, en même tems, elle se condamnoit au silence le plus douloureux, dans la crainte qu'on ne le punît d'un aveu qu'il lui étoit si pénible de renfermer. Cet Opéra de la veille, la vive peinture des malheurs de son Amant, laissoit dans son cœur une impression dont elle ne pouvoit se défendre. Ne devant pas le voir, elle ne songe pas même à sa parure, & n'en est que plus charmante. Zéphirine orne ses cheveux d'une simple rose, & c'est encore malgré elle. Elle contemple la couronne que Volsidor lui a offerte, & elle n'ose s'en parer. Osiris l'examine avec un attendrissement qu'on démêle, malgré le maintien froid qu'elle s'impose.

Que ferons nous donc, ma Bonne, dit la moins affligée des deux Nymphes? Personne ne parle, & moi, je m'ennuie. Puisque nous sommes tristes, c'est un beau moment pour aller voir cette aimable Corilla, qui s'afflige comme nous, qui veut toujours être seule, je ne sçais pas pourquoi, & pour laquelle on s'intéresse, en dépit qu'on en ait. Si elle a dû

chagrin, nous tâcherons de la consoler. Eh! bien, oui, s'écria Zulménie! que je sçais bon grê à Zéphirine de ce qu'elle vient de dire! Quoi! Mademoiselle, répond Osiris, vous pourrez aujourd'hui trouver du plaisir à quelque chose! Adoucir les peines des autres, reprend vivement Zulménie, n'est-ce pas la plus douce des consolations? Osiris consent, & soudain les deux Nymphes partent avec elle.

Il faut traverser, pour arriver chez Corilla, cette prairie où nos deux Amans ont été réunis par l'Amour. Lorsqu'elle la revoit, que de souvenirs augmentent son trouble & ses regrets! Ses yeux cherchent Volsidor; son cœur le souhaite. Il paroît, la Calêche s'arrête: c'est son Amante qui la conduit.

Quelle surprise! quelle joie! quelle émotion! Eh! bon Dieu! dit Zéphirine, par quel hazard êtes-vous donc ici? Demandez à ma Bonne qu'elle vous permette de venir avec nous. Volsidor ne prend pas garde aux regards menaçans d'Osiris, la remercie comme si elle avoit parlé, & le voilà dans la Calêche. La conversation ne tarissoit plus: Zéphirine, surtout, se dédommageoit bien d'avoir gardé si long-tems le silence. Pour Zulménie, elle se tait; mais que ses regards sont éloquens! Zéphirine se charge d'instruire Volsidor de

tout ce qu'il doit sçavoir. On lui vante Corilla : il apprend qu'elle est jeune, qu'elle est belle, & malheureuse ; qu'elle ne fait point de visite, qu'elle n'en reçoit point ; qu'elle est très-extroardinaire, & cependant tout-à-fait intéressante. On arrive.

La retraite de Corilla annonce la situation de son ame : elle est agréable ; mais elle a quelque chose de sauvage & de sombre. On voit, à l'entrée, un Amour en pleurs.

Celui-là, dit Zéphirine, ne ressemble point à celui que nous connoissons. Corilla vint recevoir Osiris & les deux Nymphes. Elle possede une de ces figures qui s'impriment dans l'ame, qui n'offrent que des agrémens, & n'annoncent que des vertus. La douceur de son caractere ne dément point celle de ses traits ; & sa mélancolie ne fait qu'en augmenter le charme. Les Nymphes l'embrassent tendrement. Corilla les reçoit avec cette politesse noble, qui tient à la sensibilité. Elle paroît surprise de voir un homme avec elle ; mais son respect pour Osiris & l'extérieur de Volsidor l'empêchent même intérieurement de désaprouver rien, ni de risquer une seule demande. Elle les conduit dans l'allée la plus solitaire du bois le plus épais : on s'y repose. Volsidor est près de Zulménie ; il a l'ef-

poir de connoître les malheurs de Corilla; & le pouvoir d'y mettre fin. Il n'a jamais goûté tant de plaisirs.

Les deux Amies la conjurent de ne plus leur en cacher la cause. Elle résiste quelques momens aux instances vives de Zéphirine : elle se rend à l'intérêt tendre & aux prieres de Zulménie.

Sûr de votre amitié & de votre discrétion, leur dit-elle, je ne craindrai point de vous confier mon sort : il n'a été moins cruel, quelques instans, que pour m'accabler davantage. Je dois le jour à l'Empereur Superbe. Ses infortunes sont connues de toute la terre; son orgueil en fut la source. Lui seul a troublé sa vie, & terni toutes ses vertus. Il ne permettoit pas que ses Sujets levassent les yeux sur lui. S'ils osoient l'envisager une minute, ils étoient exilés pour des siecles. Il aimoit éperdument la Reine, ma Mere; & il la répudia, parce qu'elle avoit choisi une Dame d'Honneur, qui n'avoit que dix-neuf cens ans de Noblesse. Les Grands de sa Cour ne pouvoient lui parler qu'à genoux, & son Peuple, la tête en bas; &, par conséquent, les jambes en l'air, dit Zéphirine. Elle rioit de toute sa force; ah! mon Dieu! le singulier Empereur! Osiris la fit taire.

Corilla

Corilla reprit : vous le plaindrez, Mademoiselle ; il n'a été que trop puni. Tous les Corps de l'État se souleverent. Malgré sa valeur, il succomba, & fut détrôné. Ne pouvant survivre à la perte de sa Couronne, il alloit se tuer : la Fée des Forêts, qui s'y intéressoit, le changea en Tigre. J'ignore quels antres il habite. J'ignore si mon malheureux Pere existe encore. A peine ai-je vu le jour, qu'une Mere adorable me fut ravie : je suis privée de tout. Ah! combien vous me devenez chere, lui dit Zulménie, en arrêtant sur elle de beaux yeux mouillés de larmes! Pour Zéphirine, elle sanglotoit ; il fallut encore la faire taire. L'infortuné Superbe, poursuivit la Princesse, étant devenu Tigre, il ne me restoit d'autre appui qu'un Frere, âgé de quatorze ans ; j'en avois dix alors. Nous étions, dans nos propres États, plus isolés que les moindres Sujets de l'usurpateur. L'abandon fut général. Pour plaire au nouveau Maître, on eut même la cruauté de le porter jusqu'au dédain. Un Monarque généreux, le Souverain de l'Isle Flottante, touché de nos malheurs, nous donna un asyle à sa Cour. (Le Génie alors pensa faire un cri de joie.) Ce Prince avoit un Fils ; peut-être, hélas! aura-t-il succombé à ses peines. Ses pleurs l'empêche-

rent, quelques momens, de pourſuivre. — Zélidan, le plus aimable des Hommes (Zulménie ne le croyoit point) cet Amant fidelle.... Un Homme & un Amant!... Écoutons bien, dit tout bas Zéphirine. — Ce Prince charmant, lorſque nous allions être l'un à l'autre, eut le malheur de plaire à la Fée Sempiternelle. Après l'avoir perſécuté, pour qu'il l'épousât, indignée de ſes refus, l'exécrable Fée l'enferme dans un ſéjour horrible, & me traîne à ſa Cour, où je m'applaudiſſois de ſouffrir pour lui, & de partager ſon ſort. Le mien changea, mais non pas mon cœur. J'avois entendu parler de la Fée Céleſte, comme d'une Divinité bienfaiſante; je l'invoquai pour Zélidan. Soudain elle parut, & vint éclairer de mille rayons qu'éclipſoit ſa beauté, une tour obſcure où j'étois ſous le poids des chaînes. Sa ſeule préſence me rendit à la vie. Par ſon ordre, j'ai quitté le nom de Mélide, pour prendre celui de Corilla; & c'eſt elle qui a daigné me conduire dans ces lieux, ſans toutefois s'expliquer ſur le deſtin de Zélidan. Zélidan! s'écria Volſidor: ah! Madame, je ſçais qu'il eſt libre; je ſçais qu'il vous cherche, & qu'il eſt fidele.

O Dieux! ſeroit-il poſſible? Craignez de me donner une vaine eſpérance; crai-

gnez le désespoir qui la suivroit. Quoique Zuma soit un homme, je ne crois pas qu'il trompe, dit Zéphirine; & je suis bien contente de ce que le Prince Zélidan n'est plus en prison.

Madame, lui disiez-vous ce qui se passoit dans votre ame, demande Zulménie? Un signe d'Osiris empêcha Mélide de répondre. Le Génie s'informe si l'usurpateur des États de Superbe en est toujours en possession. Vous avez un Frere, ajouta-t-il; & sans doute!.... C'est encore un de mes chagrins. Digne autrefois de regner, il se promettoit de venger un Pere, & de le remettre à sa place. — Pourvû qu'il cessât d'être un Tigre, dit Zéphirine. — Oui, Mademoiselle! la Fée des Forêts avoit promis de lui rendre sa premiere forme, le jour, où, par l'infortune, il seroit guéri de l'orgueil. Le malheureux Zulamire s'est imprudemment lié avec Sempiternelle, qui l'en a bien puni. Il n'y a point d'extravagance qu'elle ne lui ait fait faire: on ne l'appelle plus que le Prince Doguincour; on prétend même qu'il s'amuse souvent à se transformer en Doguin. Il est vrai, reprit Volsidor, que je l'ai rencontré dans un équipage un peu extraordinaire, & qu'il aboyoit à m'en étourdir; mais il est dans un état plus

tranquille. Comment ! il aboyoit, interrompit Zéphirine ! En vérité, belle Mélide, vous avez une famille qui n'est pas trop raisonnable. Eh ! que penseroit-elle, disoit en lui-même Volsidor, si elle sçavoit que j'ai rencontré son Amant à quatre pattes ? Il apprend à Mélide, que Zulamire n'est point l'ami, mais la victime de Sempiternelle. Généreux Inconnu, répéta-t-elle mille fois, que ne vous dois-je pas ? Vous venez de remettre le calme dans un cœur au désespoir : puissiez-vous être aussi heureux que vous le méritez ! A ces mots, Zulménie courut l'embrasser ; & Volsidor en fut ravi. Mais Osiris, qui les séparoit toujours, prit brusquement congé de Mélide : c'étoit, comme on le verra, pour le bonheur de cette Princesse. Les Nymphes, en la quittant, lui donnerent les plus tendres marques d'amitié. Volsidor les conduisit jusqu'à leur Calêche ; elles n'y monterent point. Osiris leur proposa de respirer quelque tems la fraîcheur du soir ; & le Génie, qui pouvoit les suivre, s'éloigna d'elles. Quand on sçaura les motifs de sa retraite, on verra qu'elle étoit bien pardonnable ; mais elle ne le fut point aux yeux de Zulménie. Il n'a donc pas à la voir le plaisir qu'elle y trouve ? Elle verse des larmes qu'Osiris n'a pas l'air d'appercevoir. Zéphirine,

qui parle de l'Empereur Superbe, ne voit pas la peine de son amie. Que Mélide est heureuse, disoit cette derniere! On la cherche, & l'on me fuit! Ah Zuma! devois-je penser que j'aurois à me plaindre de vos sentimens? Je croyois n'avoir à redouter que l'excès des miens, mon trouble & votre absence. Vous m'avez déjà rendue bien malheureuse; mais je le suis davantage. Zuma cependant ne s'étoit arraché, pendant quelques minutes, au bonheur de la voir, que pour donner ordre à des Génies d'escorter Mélide & de la conduire dans l'Isle Flottante. Ils lui annoncent l'ordre de leur Souverain, & lui remettent, de sa part, des présens magnifiques. L'air de grandeur qui regne dans toute la personne de Zuma, fait soupçonner à Mélide qu'il pourroit bien être lui-même le Monarque des Génies, & l'auteur des bienfaits dont elle est comblée. Mais, démêlant du mystere dans tout ce qu'elle vient de voir, elle renferma ses conjectures, & n'en fit pas même part à son Amant, lorsqu'elle le revit; car, à son arrivée dans l'Isle Flottante, elle ne le trouva point: il parcouroit l'Univers pour la chercher. Cependant Zulménie, toujours suivant Osiris, se retrouve dans cette prairie si chere à son cœur, lorsqu'elle y étoit avec

Volsidor. Toutes les Nymphes venoient de s'y rassembler. Elle est trop inquiete, pour prendre part à leurs plaisirs; elle n'est occupée que de Zuma, de sa prompte retraite, de ses sentimens, de ce qui le retient, des malheurs qu'elle redoute, & des regrets qui la poursuivent. Trop injuste Zulménie! votre délicatesse vous trompe, votre tendresse vous abuse. Ce Zuma que vous accusez, ce Zuma qui vous adore, s'empresse à secourir l'innocence, pour être encore plus digne de vous. Mélide est heureuse; il revole vers l'objet charmant, sans lequel il ne peut l'être.

Tout-à-coup il entend des cris qui partent d'un bois voisin. Si, d'un côté, l'Amour l'appelle, de l'autre, la compassion l'entraîne: il s'élance, il s'enfonce dans l'épaisseur de ce bois, d'où sont parties les plaintes qui ont été retentir dans son cœur. Quel spectacle pour lui! Deux jeunes personnes, prêtes à être dévorées par une couleuvre immense, dont les yeux dardoient des étincelles de feu, dont la gueule étoit armée d'un triple aiguillon, & qui faisoit des sifflemens affreux. Il ne lui lança qu'un regard; elle en devint toute plate.

La voyant si humiliée, le Génie ne daigna point la tuer, & il eut grand tort; car c'étoit l'horrible Sempiternelle, qui, depuis, lui

causa bien des tourmens. Il court offrir ses soins aux deux jeunes Inconnues ; elles étoient évanouies. Dès que, revenues à elles & remises de leur frayeur, elles eurent repris l'usage de leurs sens, elles conjurerent le Génie, de ne les point abandonner ; elles ne sçavoient où aller, ni où elles alloient. Volsidor, toujours protecteur de la beauté, de la vertu & de l'infortune, pour revoir plutôt Zulménie, & pour qu'elles fussent dans un asyle décent, n'imagina rien de mieux que de les confier à la respectable Osiris : il sçavoit bien où elle étoit avec les Nymphes. Il y arrive ; & lui présente ses deux jolies protégées. L'une, sur-tout, ne le céderoit point, en beauté, aux Nymphes de Sincere, sans la belle Maîtresse de Volsidor. Pour le coup, s'écria Zéphirine, Zuma nous amene ses Compagnes : je ne m'étonne plus s'il ne nous a pas suivies. Je l'approuve, dit Osiris : on doit préférer ses anciennes connoissances. A ces mots, que devint Zulménie ? Son cœur est déchiré. Ce n'est donc pas moi qu'il préfére ! Ah! Zuma, Zuma, que je vous connoissois mal ! Les Nymphes entourent les étrangeres : Zulménie reste auprès d'Osiris, dont Volsidor implore l'appui, pour les aimables personnes qu'il lui amene. Malgré la douleur de Zulménie, sa beauté les étonne. Elle fait

ce qu'elle peut pour leur marquer quelques attentions, mais sans regarder Volsidor, sans lui parler, même sans lui répondre. Surpris, inquiet, agité, il ne soupçonne point le vrai motif de sa froideur : il ose enfin lui en demander la cause. Que vous importe, lui dit-elle ? Vous avez d'aciennes connoissances, qui doivent consoler de tout. Elles vous inspirent le plus vif intérêt : vous avez raison de tout quitter pour elles.

Ce mouvement de jalousie fut un moment de délices pour Volsidor. Il se hâte de lui apprendre qu'il vient de les voir pour la premiere fois ; & tout de suite, Zulménie les combla d'amitiés. C'étoit plus que de lui répondre ; & elle ne s'en doutoit pas. Mais les Nymphes, naturellement curieuses, desirent de sçavoir quel heureux hazard leur procuroit l'avantage de les connoître. La moins jolie des deux, que je nommerai Zelmis, & qui paroissoit avoir dix - huit ans, prit la parole, en ces termes.

Ma Princesse est encore troublée de la peur qu'elle vient d'avoir, & que j'ai partagée. N'importe ; je parlerai pour elle : son nom est Rosalide ; elle est Fille du Roi Citron. Dès l'âge le plus tendre, elle eut le malheur de perdre une Mere, dont la figure & l'ame

étoient parfaites. Citron l'adoroit : il étoit si affligé de sa mort, qu'il brisa tout dans son Palais. Quand cela fut fait, il parut assez tranquille ; & il se remaria, très-gaîment, avec une Princesse, aussi artificieuse qu'elle est belle. Citron s'applaudit tous les jours, & s'étonne quelquefois de la passion vive qu'il prétend lui avoir inspirée : il croit à cet amour, & aux Sorciers. C'est avec cela qu'elle le gouverne, & qu'elle est parvenue à l'éloigner de la Princesse sa Fille. Les Magiciens de son Royaume lui prédirent, par l'ordre de la Reine, que si la belle Rosalide étoit mariée avant quarante ans, il deviendroit imbécille. Que votre Majesté ne fasse point un aussi grand sacrifice, répétoient Citronnette & toute la Cour. Je suis Pere, dit le Roi ; mais, je suis Homme d'esprit : si j'en avois moins, à la bonne heure. Et la Princesse fut envoyée dans un grand Château fort triste. Elle n'avoit pas quatorze ans alors ; & elle n'en avoit pas quinze, lorsquelle s'y ennuya. Je suis Fille d'une Dame du Palais de la Reine, sa Mere. Je voulus être enfermée avec elle : je l'aime tendrement ; elle m'honore de sa confiance. Un jour, elle me pria de lui dire si son ennui ne finiroit point. Je le demandai à la Gouvernante de la Princesse ; & elle ne voulut

jamais nous répondre, quoiqu'elle eût l'air de le sçavoir. Cependant la charmante Rosalide, jolie, comme vous la voyez, grandissoit & maigrissoit à vue d'œil. Silencieuse, c'est le nom de cette Gouvernante, assembla toutes les Dames de la Princesse, pour en conférer avec elles; le Comité finit par un enrouement général: & puis on dépêcha au Roi Citron, un Courier qui lui porta trente avis differens. Un seul étoit raisonnable; & le Roi pensa l'adopter. Voilà qui est fait, dit-il, je serai charmé de voir Rosalide. Qu'elle vienne : je l'empêcherai bien de se marier; on peut s'en rapporter à moi. Qu'est-ce que c'est donc que de se marier, demanderent les Nymphes? Osiris éluda la réponse, & défendit sur-tout à Zéphirine d'interrompre le récit qu'on vouloit bien lui faire.

Citronnette continua. — Zelmis & les Sorciers qui la secondoient, agirent si bien, qu'au lieu de mander la Princesse, on donna l'ordre de ne plus la laisser sortir de son appartement. Le Roi écrivit qu'elle engraisseroit en ne faisant nulle sorte d'exercice, & qu'il falloit même la mettre au riz pour toute nourriture. Heureusement que cette lettre tomba de la poche de la Gouvernante de la Princesse, au moment qu'elle venoit de la recevoir. Je

la ramassai ; je la lus avec effroi, & courus la remettre à l'aimable Rosalide, qui étoit dans les jardins. C'étoit le soir. Une des grilles étoit ouverte : nous pouvions prendre la fuite sans être apperçues. La maudite lettre nous y détermina. Nous errâmes pendant deux jours, mais sans faire d'autre rencontre que celle de deux ou trois cens Perroquets, plus grands que nous, qui nous poursuivirent de leur ramage injurieux, & crioient à tue-tête que nous étions fort laides. (On sçaura ce que c'étoit que ces Perroquets, si peu galans & si peu véridiques.) Cependant, reprit Zelmis, j'aurois imaginé que Rosalide étoit la plus charmante personne du monde, sans les belles Nymphes que je vois. Ces derniers mots s'adresserent à Zulménie. Nous étions accablées de fatigue, de frayeur, & bien inquiets de ce que nous deviendrions, lorsqu'une vilaine Couleuvre s'élança d'un taillis voisin, & se disposoit à nous manger. Ce généreux Inconnu daigna nous secourir. C'est à lui que nous devons le bonheur d'être parmi vous ; & si l'on veut bien nous y garder, nous feront trop heureuses. Alors toutes les Nymphes attendries leur jurerent la plus tendre amitié. Rosalide, qui n'avoit rien vu d'aussi intéressant que Zulménie, se sentoit pour

elle beaucoup d'attrait; &, pour en être moins séparée, elle se mit d'elle-même sous la garde d'Osiris, qui accepta ce soin. Pendant qu'elle lui en témoignoit sa reconnoissance, Zéphirine confioit à ses Compagnes les Fêtes toujours nouvelles dont l'Amour embellissoit leurs soirées : une inspiration de Volsidor l'avoit rendue indiscrette. Ce n'est qu'avec Zulménie qu'il ne se sert point de son art; il veut tout devoir à son amour.

Les Nymphes, comme on peut bien se l'imaginer, brûlent de voir le Dieu de Zuma, & sur-tout les Fêtes qu'il donne. Zulménie & Zéphirine voudroient qu'elles pussent les partager. Mais, comment faire? les Bonnes n'aiment point qu'on se promene si tard. La difficulté fait naître un expédient tout simple. On attendra qu'elles soient endormies; & l'Amour sçait si Volsidor se promet de leur procurer un sommeil profond. A l'heure indiquée, on ira chez les deux Nymphes. On gardera le silence si l'on peut; & l'on jouira, pendant que les Bonnes dormiront, des plaisirs de la nuit. Voilà déjà un mystere: c'est un premier pas vers l'Amour; on n'appartient plus à la Fée. Avoit-elle si grand tort d'interdire à son plus dangereux ennemi l'asyle où elle dictoit ses loix à l'innocence? Le

Génie demande, en tremblant, si la confiance accordée aux Nymphes lui sera refusée ? Il implore sa belle Maîtresse, cherche dans ses yeux sa réponse & son bonheur. Elle souhaite, elle craint, elle hésite : ses Compagnes en sont étonnées; elle-même ne sçait pas pourquoi : mais enfin, sollicitée par elles, entraînée par son Amant, sur - tout par son cœur, elle laisse échapper le consentement que lui demandent les soupirs de l'Amour. Il triomphe ; & Zuma, plus sensible, est plus fortuné que jamais. Osiris donne le signal de la retraite : avec elle s'éloignent Rosalide & Zelmis, Zéphirine & Zulménie. Heureux d'être invisible, Volsidor ne quitte point sa Maîtresse. Troublée de ce qu'elle a permis, mais enchantée de ce qu'il a obtenu, sa gaîté la rend charmante. Rosalide, qui n'avoit jamais habité qu'une espece de prison, lorsqu'elle vit la retraite délicieuse des deux Nymphes, en fut dans l'enchantement. On l'instruisit, dès qu'Osiris se fut retirée, des amusemens qu'on espéroit ; & l'on prit tant de précaution que, sans être apperçues, on descendit dans ces jardins charmans où l'Amour les attendoit, & qu'embellissoit Volsidor. Mille feux diversifiés, rayonnans & purs y répandoient une clarté divine. Zulménie va voir Zuma,

sans l'aveu d'Osiris. Elle est plus émue, plus tremblante que jamais. Toutes les Nymphes l'environnoient : il paroît au milieu d'elles. Elle veut faire quelques pas ; ses forces l'abandonnent ; elle s'appuie contre un myrthe auquel il porte envie. Volsidor est auprès d'elle.

Ah ! lui dit-il, avec un son de voix si doux, qu'elle seule put l'entendre, ah ! Zulménie, laissez-moi vous parler de ma reconnoissance, de mon ivresse, de mon idolâtrie, de vous seule ; &, m'oubliant moi-même, dussiez-vous m'accabler de rigueurs, laissez-moi les adorer. Zuma, répond-elle, avec un effroi plein de de charmes, Zuma, ne me demandez rien ! Je crains... pour vous-même : fuyons, s'écria-t-elle en soupirant. Les Nymphes s'étoient éloignées ; elle va les rejoindre : il la suit. Dès qu'elle a fait quelques pas vers le canal, il paroît couvert de chaloupes élégantes ; des Amours les conduisent : on y voit les plus belles Nayades, moins belles que Zulménie. Le pouvoir de Volsidor a rassemblé toutes les Sirenes de l'Univers : leur voix enchanteresse, la présence de Zuma, l'Amour & ses douces illusions rendent plus dangereux pour elle l'Amant qui ne peut lui devenir plus cher. Elle accepte, avec saisissement, une main qu'il lu offre, avec transport, pour la conduire dans

la chaloupe qui lui eſt deſtinée. Elle ne ſçait où elle eſt, ce qu'elle devient, ce qu'elle deſire. Roſalide, muette de ſurpriſe, & Zéphirine, enchantée, ſont avec elle. Les autres Nymphes s'embarquent, & forment ſa ſuite. Toutes ſont ravies de ce qu'elles voient, émues de ce qu'elles entendent.

Au milieu du canal, s'éleve une Iſle où domine un Palais de roſes naturelles, dont toutes les feuilles ſont d'émeraudes : on y arrive par des avenues d'orangers. C'eſt avec tant d'art que l'Amour l'éclaire, qu'on n'eſt point ébloui de ſon éclat. Les chaloupes abordent ; Zulménie deſcend ; les portes du Palais s'ouvrent ; les plaiſirs l'attendent ; les Graces l'accompagnent, & le myſtere la ſuit.

Elle apperçoit à peine toute la magnificence qui l'environne : elle ne voit que Zuma. Sans le vouloir, les Nymphes ſe diſperſent, ſe ſéparent, & s'égarent dans des labyrinthes de fleurs. Zuma, l'heureux Zuma, reſte ſeul avec Zulménie : il tombe à ſes pieds. Le déſordre de ſon cœur, les tranſports de ſon Amant l'effraient. Ne voyant plus ſes Compagnes, ſes terreurs, ſon tourment augmentent : c'eſt à lui qu'elle a recours. Ah ! Zulménie, Zulménie ! eſt-ce à vous de craindre un Amant qu'enivrent vos charmes, & qu'en-

chaînent vos vertus ? Non, vous ne connoiſſez pas l'excès de mon amour : il eſt trop vrai, pour n'être pas reſpectueux. Me poſſédant à peine, je ne puis ceſſer d'être ſoumis. Mais, ſerez-vous inſenſible à mes ſacrifices ? Et ſi vous ne l'êtes point, d'où vient me cacher mon bonheur ? Zulménie, ma chere Zulménie ! Il tenoit ſes deux mains, il les baiſoit avec une ardeur inexprimable. Parlez, ne différez plus ; apprenez-moi mon ſort. — Jamais, non, jamais. — Ah ! cruelle ! je n'ai donc plus de doutes ; vous ne partagez point mes ſentimens : ayez au moins pitié de ma douleur. — Que ne puis-je vous l'épargner aux dépens de mes jours ? Ah ! Zuma ! — Arrêtez, ne m'abuſez point d'un faux eſpoir. — Que vous êtes injuſte ! — Ma belle Maîtreſſe, ſi je ne vous étois pas indifférent ; vous céderiez à mon amour, vous obéiriez au vôtre ; vous avoueriez... — Cet aveu feroit coupable.... Si je parle, vous êtes perdu. — Et ſi vous vous taiſez, je meurs. — Vous, mourir ! Ah ! Dieux ! écoutez-moi, Zuma ! Sincere eſt votre ennemie : vous feriez ſa victime. — Elle verſoit des larmes. — Je ne puis être que la vôtre ; je ne puis être malheureux que par vous. — Comment réſiſter ? Zuma, vous êtes barbare. Quel maître que l'Amour ! Il n'eſt point le vôtre autant

autant que le mien. — Je suis aimé ! Dieux ! — Quel aveu venez - vous de m'arracher ?..... Zuma !..... Zuma !.... Elle se précipite dans ses bras, & s'y croit en sûreté : il est trop asservi & trop tendre, pour abuser de sa confiance. Tous deux restent dans cette extase, rarement connue, que je n'essayerai point de peindre. Combien il l'adore ! Avec quelle tendresse il la rassure ! Quel est donc l'empire d'un Amant aimé ? Soit qu'il essuie ses pleurs, ou les fasse couler, ils ont du charme pour elle. Après l'avoir écouté long-temps en silence, c'en est donc fait, s'écria - t - elle ! Malgré mes promesses, j'ai trahi mon devoir ; vous sçavez mes secrets. Osiris, pardonnez ; Zuma l'a voulu. Dût-il être ingrat, dût-il m'estimer moins, remplir ma vie d'amertume, si la sienne est heureuse, je ne me repens de rien.

O ma chere Zulménie ! ne m'offensez point par vos craintes ; elles déchirent mon cœur. Des liens sacrés, des nœuds éternels nous uniront l'un à l'autre. Zulménie sera donc à moi ! Ah ! Dieux ! reprit-elle, est-ce qu'elle peut vous appartenir davantage ? — Ah ! n'en doutez point. Jugez de mon amour, puisque je vous sacrifie mes transports, mon délire, mon ivresse, la premiere des voluptés, le bonheur,

de l'ame qu'on intéresse. Quelle privation; quel effort!.... Seroit-ce donc un crime? Seroit-ce une offense?.... Serois-je si coupable?..... Dieux! Dieux! quel félicité!.... O ma chere Maîtresse!... Un feu divin brille dans les regards que Volsidor attache sur elle. La plus tendre langueur se peint dans ceux de Zulménie. Ce qu'elle éprouve & le désordre de son Amant la font trembler; mais elle n'imagine pas même qu'elle ait à s'en défendre.

Il la serre dans ses bras; il ne se connoît plus. Il alloit peut-être tout oublier, lorsqu'un bruit imprévu le rend à lui-même, l'arrache au bonheur, & l'innocence, au danger. Ce sont les Nymphes qui les cherchent; elles paroissent & entraînent Zulménie, qui leur dit, avec une émotion extrême, quelques mots mal articulés. Elles veulent en vain lui faire examiner les beautés de ce Palais. Toute entiére au plus doux des enchantemens, elle regarde tout, & ne distingue rien. Zulménie s'étonne de ce qu'elle a osé dire, de sa foiblesse, de l'ascendant de Zuma; elle craint d'être coupable; mais il en est la cause; elle est consolée. Aimé de Zulménie, de Zulménie qu'il idolâtre, comment a-t-il pu desirer un autre bonheur? Il se le reproche. Il ne peut

suffire à son ravissement : l'aveu qu'il vient d'obtenir est pour lui le bien suprême. D'autres, à sa place, n'auroient peut-être eu que le regret de n'avoir pas été plus criminels. La nuit s'avançoit. Les deux Amans, avec des soupirs qui se répondent, s'éloignent du Palais enchanté. Zulménie verse des larmes. Est-ce un pressentiment? Ils jettent l'un sur l'autre des regards douloureux & tendres. Les chaloupes approchent. Trois fois prête à entrer dans la sienne, Zulménie s'en écarte ; se rapproche de Zuma, de Zuma qu'elle va bientôt quitter. Rosalide & Zéphirine l'appellent, elle se décide enfin. Volsidor est sur sa trace ; mais, au moment où il va s'élancer après elle, la chaloupe est emportée par un torrent qui se forme soudain au milieu du canal ; il s'y précipite. Zulménie jette un cri, étend les bras vers lui, & tombe dans ceux de Zéphirine ; Volsidor est prête à l'atteindre ; elle disparoît, & toutes les Nymphes avec elle. Les chaloupes restent désertes ; les Amours sont en pleurs ; Volsidor est au désespoir. Son déchirement, sa douleur, ses regrets, ses transports, sont un sujet d'effroi pour le monde entier. Il s'y croit seul ; il soupire ; il menace ; il appelle Osiris, la cruelle Osiris : elle-même a disparu. Zulménie, s'écrioit-il ! ma chere

Zulménie! Tout eſt ſourd à ſes gémiſſemens; l'écho même ne lui répond pas. Il reſte en proie au déſeſpoir, au déchirement des regrets, & aux horreurs de la plus effrayante ſolitude.

Fin de la premiere Partie.

VOLSIDOR
ET
ZULMENIE.

SECONDE PARTIE.

VOLSIDOR ET ZULMÉNIE.

IL parcourt, dans une agitation qui l'enleve à lui-même, ces lieux si chers à son amour, & témoins de sa douleur : ils sont inhabités. Dieux puissans! Dieux vengeurs! où est-elle? Périsse l'Univers plutôt qu'on m'en sépare! Il appelle à son secours tous les Génies de la terre. Arrête, lui dit une voix dont le charme, au milieu du trouble affreux qui l'agite, se fait sentir à son cœur. A l'instant, dans une conque azurée, semblable à celle de la Mere des Amours, paroît la Fée Céleste. Ah! Madame, s'écria le Génie, dans quel moment horrible je vous revois. — C'est celui de l'amitié. — Ah! l'amitié même doit m'être funeste! je m'égare; je dois vous connoître. Mais, Zulménie, Zulménie! On ose me la ravir. O tendresse! ô

fureur! Souveraine de Volsidor, objet charmant, objet adoré, je vous perds! Que les Dieux, les Dieux impitoyables, jaloux de mon bonheur, m'anéantissent, ou vous rendent à mon amour! J'irai les braver, si je ne peux les fléchir. Seigneur, lui dit alors la Fée, je m'étois donc flattée en vain de vous calmer? Ah! n'affligez point une amie: si elle ne peut vous consoler, que, du moins, elle vous éclaire. L'objet de vos regrets, une simple mortelle, que dis-je? Une Bergere obscure!... N'achevez pas, interrompit Volsidor. *Zulménie*, obscure! Zulménie! Ah! Dieux! sa vertu, ses charmes, voilà les premiers titres! Je lui dois tout. Qu'étois-je avant de l'aimer? Séduit par mon imagination, victime de mon rang, esclave de mes caprices, plus malheureux, s'il est possible, que je ne le suis, je traînois, sous le poids des ennuis, des jours qu'elle seule pouvoit embellir. Elle me les a rendus chers: je ne connois plus d'autre bonheur, que de les lui consacrer tous. — Les Dieux vous ont confié celui des mortels; & vous lui préférez le vôtre! Quand elle ne dépendroit pas de Sincere, quand elle pourroit être à vous, songez aux repentirs qui vous attendent. Combien vous regretterez le pouvoir absolu, si vous le voyez

en des mains qui n'en ſoient pas dignes! Quels ſeront vos remords, lorſque vous ſerez imploré en vain, par les malheureux qui perdront en vous leur protecteur & leur appui? Vous vous ferez des reproches cruels; & peut-être éteindront-ils juſqu'à cet amour auquel vous ſacrifiez le ſceptre du monde. Oui, Madame, & plus encore, s'il m'étoit poſſible. Je n'ai point l'orgueil de penſer que cet Univers ne puiſſe être heureux que par moi. Une loi injuſte ne me permet point de partager le Trône avec une Mortelle: elle en eſt exclue, j'y renonce. Elle en eſt digne, je ſçaurai la venger. Mon choix eſt fait. J'avois deſiré, lui dit Céleſte, vous voir uni à une Princeſſe charmante. Une autre que Zulménie, s'écria Volſidor! — Voyez, du moins, le portrait de celle que mon amitié vous deſtinoit. — Il détourne les yeux; mais enfin, preſſé par Céleſte, il les arrête, avec un froid dédain, ſur l'image qu'elle lui préſente. Quelle fut ſa ſurpriſe, ſa joie, ſon ivreſſe, en reconnoiſſant tous les traits de Zulménie! Dans ſon raviſſement, dans l'excès du plaiſir qui le tranſporte, il tombe aux genoux de la Fée, lui fait mille queſtions, n'écoute point ſes réponſes, revient à ce portait enchanteur, le couvre de baiſers, & s'abandonne à tout le dé-

lire de l'Amant le plus tendre & le plus digne d'être heureux. La Fée, lorsqu'il est enfin en état de l'entendre, se justifie d'avoir voulu encore éprouver ses sentimens, & lui explique ainsi tous les mysteres qu'il ne comprend pas. Zulménie à présent est sous ma garde: elle y est, de l'aveu même de Sincere; mais ne peut dépendre que d'elle. Vous sçavez que cette Fée déteste l'Amour qu'elle n'a jamais connu. Elle épousa le Génie Circonspect: ce fut par raison; ils ne se convenoient point; bientôt ils se séparerent: ils n'eurent qu'une enfant; c'est Zulménie. (Elle étoit, comme on le voit, niece de Céleste.) La charmante Fille de Sincere, continua la belle Fée, fut douée par elle, de toutes les graces, de toutes les séductions; mais elle ne dut la perfection de son ame, qu'à la Nature. Sincere craignit deux écueils pour son bonheur: l'orgueil que pourroient faire naître en elle les louanges qu'elle ne manqueroit pas de recevoir, & les malheurs qui suivent trop souvent une extrême sensibilité. Ma Sœur, en l'éloignant d'un sexe perfide, & en lui cachant qu'elle étoit d'un sang illustre, crut avoir trouvé le moyen de préserver Zulménie des inconvéniens de l'adulation, & des dangers de l'Amour. En conséquence, avant qu'elle eût at-

teint deux ans, elle-même la conduisit dans l'asyle des Nymphes qu'elle protége. Afin qu'elle n'entendît que la vérité, elle tut l'éclat de sa Naissance aux personnes même chargées de son éducation, & se promit de ne lui en dévoiler le mystere, que lorsque son cœur & son esprit seroient formés. Sincere se contraignit, une fois, à la dissimulation; &, par cet effort, on peut juger de sa tendresse. Souvent j'allois avec elle voir Zulménie : tous les jours je l'aimois davantage; & tous les jours il me sembloit qu'elle en étoit plus digne. Je vous connus, Seigneur; vous me parûtes fait pour être heureux l'un par l'autre : mais je voulus m'assurer si votre cœur étoit vraiment sensible, & détrompé de tout ce qui l'avoit rendu malheureux. Dès que j'en fus certaine, je ne desirai plus que d'obtenir le consentement de Sincere : je ne pouvois rien sans lui. A mon retour de la Cour de Puce, mon premier soin fut de vous peindre à ma Sœur, tel que vous êtes. Je la conjurai de se reposer sur moi du bonheur de Zulménie; & je lui trouvai, pour vous, un éloignement dont alors elle ne me dit point la cause. Je combattis en vain ses préventions & ses refus. Volsidor, lui répétois-je, ne ressemble point au Génie Circonspect.

Le sort de votre Fille remplira tous vos vœux? Oui, me répondit-elle, oui, sans doute, car elle ne connoîtra que les douceurs de l'amitié. Quelque tems je fus asservie aux caprices d'un époux; plus heureuse, elle n'aura point de maître. Le tems approche où je pourrai lui apprendre à qui elle doit le jour; mais elle ne partagera, avec moi, le pouvoir de la Féerie, qu'en partageant mes sentimens. Alors elle regnera dans les lieux qu'elle habite; je m'y fixerai près d'elle. Chérissant la vertu, protégeant les infortunés, enlevant des victimes à l'Amour, tranquilles & toujours unies, nous n'aurons que le regret de ne pouvoir arracher les malheureux humains aux passions, aux erreurs & aux tourmens. Je représentai plusieurs fois à Sincere qu'elle me paroissoit injuste & tyrannique; que sa Fille devoit être la maîtresse de se choisir le bonheur fait pour son ame. Elle se fâcha; je la quittai. Il me restoit une ressource; j'en espérai peu; mais je ne la négligeai point. J'osai parler au Génie Circonspect : il m'écouta, sans m'interrompre; me pria de lui laisser, par écrit, ce que je venois de lui dire, & même un double, parce qu'il pouvoit perdre l'original. Il me fallut attendre trois mois sa réponse : j'étois excédée de ses lenteurs; elles

étoient fort eſſentielles, diſoit-il, afin de ne rien omettre & de ne rien hazarder. Les trois mois s'écoulerent : alors il me demanda des témoins ; il en voulut ſept, à cauſe apparemment des ſept Sages de la Grece. Il ne ſoupa point la veille, pour que ſes idées fuſſent plus nettes ; & il arriva, chez moi, avec une pendule qui marquoit les ſecondes, afin que je fuſſe très-sûre qu'il ne reſteroit pas une minute de plus qu'il ne falloit. Je me déſeſpérois. Il me récita des Sentences qu'il avoit compoſées lentement; elles paroiſſoient énigmatiques, & ne ſignifioient rien, tant il avoit appréhendé qu'elles ne fuſſent hardies. Je commençois à ne plus déſapprouver Sincere: ce mari-là étoit inſoutenable. Si elle jugeoit les autres par lui, il n'y avoit rien de plus ſimple que d'en vouloir préſerver ſa Fille. Finirez-vous donc, demandai-je à Circonſpect ? Je ne crois pas, Madame, répondit-il... Si je ne me trompe, vous avez des affaires ; & il me ſemble prudent de remettre l'entretien. Je courus après lui ; mais je ne l'aurois pas arrêté, ſans les ſept témoins qui l'entouroient : ainſi, ils ne furent pas là pour rien. Après les avoir lorgné tous, pour deviner ce qu'ils penſoient, & n'avoir pas à riſquer des queſtions, il ſe mit à parler ſi bas de peur de

me faire mal à la tête, que je n'entendois pas un mot de ce qu'il me disoit. J'étois d'une impatience extrême: je lui criai de recommencer. Il regarda à sa pendule, pour voir s'il en auroit le tems. Il consulta les témoins, pour sçavoir si j'aurois celui de l'entendre; & j'allai m'asseoir bien près de lui, car il ne pouvoit se résoudre à élever la voix. Voici, à peu-près, les paroles que je distinguai. Je pourrois, Madame, à la rigueur s'entend, disposer de ma Fille, sans le consentement de Sincere: mais la rigueur a mille inconvéniens; & il faudroit des siecles pour obvier à tous. Amener, par la persuasion, Madame votre Sœur à mon avis, me paroît impossible. Au reste, je ne la blâme, ni ne l'approuve. Le portrait de Zulménie, le bien qu'on m'a dit d'elle, me la font croire charmante; cependant je n'en répondrois pas. Je ne l'ai point vue depuis le jour de sa naissance; & ma tendresse n'en est que plus aveugle; j'y ai résisté avec peine; j'aimerois à l'en assurer: beaucoup de considérations m'en empêchent; mon cœur s'y est soumis: je préfere les privations aux imprudences. Les projets de Sincere, sur elle, peuvent être détruits par l'amour, & peuvent ne le pas être. S'ils réussissent, en sera-t-elle plus heureuse? Je l'ignore. S'ils échouent, sera-ce un bonheur?

Je n'en sçais rien. Volsidor est le Souverain des Génies, & le plus aimable. Est-ce une raison pour qu'il plaise à Zulménie? Si elle le préfere, lui plaira-t-elle? S'ils se plaisent, s'aimeront-ils toujours? Et même, quand ils ne cesseroient point de s'aimer, n'y aura-t-il pas beaucoup de gens qui trouveront qu'une passion qui rend heureux éternellement, n'a pas le sens commun? Ce ne sera pas moi. Je ne m'explique point; mais je ne vois que des difficultés à résoudre. S'abandonner au destin, voilà mon avis. Malgré ses bonnes qualités, car il en a, je le déteste. Il s'en alla avec sa pendule.... N'étant gueres plus avancée, après cette conversation, j'eus recours au Destin. Je le consultai, avec le plus tendre intérêt, sur le sort de Zulménie. Il m'apprit que l'Amour venoit de soumettre son cœur. Effrayée, craignant que l'objet n'en fût pas digne, je volai vers elle; &, pour mieux pénétrer ses sentimens, je pris la figure d'Osiris, qui étoit chargée de son éducation. Comme elle n'est point ce qu'elle paroît être, & que j'ai toutes sortes de raisons de compter sur elle, je n'eus pas de peine à la faire consentir à mon projet; elle disparut, & j'occupai sa place. Quoi! Madame, s'écria le Génie; quoi donc! Osiris étoit la divine Céleste? que souvent vous

avez maudite, reprit la charmante Fée. Eh! bien! c'eſt encore moi, qui, ſous la forme d'un vieillard, vous ai intéreſſé au malheur de Zélidan. Quand vous parûtes dans l'aſyle des Nymphes, où je fus bien ſurpriſe de vous voir, c'eſt moi qui fis tout pour détourner Zulménie d'une paſſion qui devoit irriter Sincere. Sans être apperçue, je fus préſente à vos entretiens les plus ſecrets, aux fêtes myſtérieuſes que vous lui donniez, & même à l'aveu que vous ſurprîtes à ſon innocence. Avant de ſervir votre amour, je voulus ſçavoir ſi vous étiez digne de celui que vous inſpiriez. Je n'en ai douté qu'un inſtant; mais, convenez qu'il n'eſt pas trop à votre avantage. Il étoit tems que les Nymphes arrivaſſent, pour ſauver Zulménie d'un piege, & Zuma, du malheur d'être coupable. C'eſt moi, j'eſpere bien que vous m'en remercîrez, qui ai hâté le retour des Nymphes, juſtement, quand il le falloit, pour vous conſerver mon eſtime. Quand Zulménie vous fut enlevée, j'étois près d'elle dans cette chaloupe que vous ſuivîtes. De ce moment, je ne ſuis plus pour rien dans les événemens qui vous ont affligé. Ce nuage, qui fit diſparoître à vos yeux Zulménie & ſes Compagnes, ſe forma par les ordres de Sincere. C'eſt alors, qu'en-

se montra, & je parus, en même tems qu'elle, sous ma véritable forme. Pour épargner à Zulménie les reproches d'une mere en courroux, je prolongeai son évanouissement. Que prétendez-vous, dis-je à Sincere? — La punir. — De quoi? D'un penchant né malgré elle, d'un ascendant dont elle n'est pas la maîtresse? — Il détruit son bonheur; il anéantit le mien. Le choix le plus obscur! Zuma! un Être vil! — S'il est vertueux, il ne mérite point vos mépris. D'ailleurs, que sçavez-vous?... Je n'ai, dans mon malheur, reprit-elle; je n'ai qu'une consolation. Un Oracle imposteur m'avoit assuré que ma Fille seroit soustraite à mon pouvoir par ce redoutable Volsidor, dont l'empire est au-dessus du mien. Cet Oracle est détruit; & je sçaurai bien arracher Zulménie à l'égarement d'une passion dont l'objet ne peut ni ne doit me résister. Je hais Volsidor, depuis le jour qu'on menaça mon autorité de succomber sous la sienne; je le hais autant que Zuma. Jugez, dit alors Céleste au Génie, si, après cela, il m'étoit possible de vous nommer. Je demandai à Sincere quel parti elle alloit prendre? Moi, reprit-elle! j'enfermerai Zulménie dans des lieux inaccessibles; je ne la reverrai point, qu'elle ne renonce à l'Amour, à ce tyran que je déteste,

& qui la déshonore. — Quoi ! Sincere pourra devenir cruelle ! — A quoi m'a servi ma bonté ? — Quoi ! le malheur de Zulménie seroit votre ouvrage, celui d'une Mere !....... Je priai, je pressai ; je la conduisis près de sa Fille évanouie, mourante. A ce récit, que devint Volsidor ? Il soupiroit ; il frémissoit ; il étoit pénétré de la plus vive douleur. Des larmes, continua la Fée, coulerent enfin des yeux de Sincere : je profitai de cet attendrissement. Consentez, lui dis-je soudain, que j'emmene Zulménie à ma Cour. Je m'en repose sur vous. Eh bien, je connois votre prudence, répondit Sincere ; votre bonté pour elle ; sur-tout, votre amitié pour moi. Je me défie même de mon zele, peut-être de mon ressentiment. Je vous confie mes intérêts, ceux de Zulménie. Pourvu qu'on l'enleve à l'Amour, je consens à tout. Je lui promis de ne rien épargner pour faire oublier Zuma. Tant qu'elle sera l'esclave de mon ennemi, je ne veux point qu'elle sçache les liens qui l'attachent à moi. — Elle les ignorera. — C'en est fait ! éloignez-la de mes yeux : elle retrouvera sa Mere, quand elle en sera digne. Notre conversation ne fut point entendue des Nymphes, & Zulménie n'étoit pas en état de l'entendre. Le même nuage, qui

venoit de la dérober à vos regards, porté par les Zéphirs, en l'éloignant de vous, la séparoit même de ses Compagnes. J'appris de Sincere, qu'elle avoit été avertie de l'amour de Zuma, & des sentimens de sa Fille, par une lettre anonyme. Je jurerois qu'elle est de Sempiternelle : je la reconnois à la bassesse du moyen. Je sçais que cette grande vilaine couleuvre, dont vous avez préservé hier Rosalide & Zelmis, n'étoit qu'un des aimables déguisemens de l'horrible Fée. Comme son pouvoir est soumis au vôtre, elle vous hait d'autant plus qu'elle vous craint, & ne vous pardonne pas plus de faire des heureux, que de lui enlever des victimes. Quoiqu'au premier aspect, elle vous ait reconnu, elle a mandé à Sincere, pour l'irriter davantage, que l'Amant de sa Fille n'étoit qu'un mortel, jetté, par le sort, au dernier rang. Il est important qu'elle le croye. Qu'elle croye ce qu'elle voudra, interrompit vivement Volsidor. Mais qu'on se garde de m'enlever Zulménie. Je l'adore ; elle m'aime ; elle est à moi. Est-il des nœuds plus saints ? — Ceux de la Nature, ceux d'une Mere ? — Ne les a-t-elle pas brisés ? N'est-elle pas devenue cruelle ? — Eût-elle des torts, ils ne dispensent pas Zulménie des devoirs. — Elle ne connoît, vis-à-vis

d'elle, que ceux de la reconnoissance ; ils doivent lui suffire.— Pourquoi braver Sincere, quand nous pouvons la désarmer ? — Ah ! Madame, que devient Zulménie ? Où est-elle ? Il apprend de Céleste qu'elle est dans une région inconnue aux Amans, sous la garde de la véritable Osiris ; que Zéphirine, Rosalide & Zelmis sont avec elle ; & que les autres Nymphes ont accompagné Sincere au Temple de la Vérité, où elle pleure sa Fille, esclave de l'Amour. Je la fléchirai, reprend le Génie avec transport. C'est au Temple où elle porte ses regrets ; c'est-là, sur-tout, qu'éclairée sur la délicatesse de mon amour, elle sera, sans doute, attendrie par ma douleur. Elle en verra l'excès ; elle se reprochera d'en être la cause. Je vais ; je vole.... Arrêtez, lui dit Céleste : qu'allez-vous faire ? Laissez-moi veiller à votre bonheur : mais songez que j'ai promis de faire oublier Zuma : il faudra bien que je tienne parole. — Quoi ! vous pourriez ?.... Ah ! Madame ! — Écoutez-moi ! l'horreur que l'Amour inspire à Sincere, est telle que, pour l'amener à votre hymen, il faut qu'elle ignore votre sentiment. Sempiternelle, qui l'a découvert, ne le dira point. J'ai sçu lui inspirer que ce seroit vous servir : sa cruauté vous répond de son silence.

C'eſt enfin par l'éloignement même de Sincere pour les Amans, que j'eſpere détruire celui qu'elle a pour Volſidor. Croyant arracher Zulménie à l'Amour & à Zuma, elle pourra... que ſçait-on?... En un mot, je ne puis m'expliquer davantage. Ah! Céleſte, lui dit-il, je mériterois bien peu vos bontés, ſi je ne me faiſois pas une loi de vous obéir. Mais que je voie Zulménie!... — Il n'eſt pas tems encore. — Eh! puis-je ſupporter ſon abſence. Elle-même!... Que dis-je? O Ciel! tout m'alarme; tout m'afflige. Sûr d'être aimé, je ſuis encore malheureux. Oui, Madame, duſſiez-vous m'accabler de reproches, duſſai-je vous paroître coupable, il faut que je vous ouvre mon ame toute entiere. Si ce que j'éprouve, ſi ce que je reſſens eſt un crime, il ne vient que d'un excès de délicateſſe. Je ſuis inquiet, imprudent peut-être: mais je ne me crois pas injuſte. Qu'eſt-ce donc qui vous prend, lui dit en riant la Fée? Vous allez me trouver étrange: n'importe. — Je ne devine pas. — Daignez m'entendre. Puiſque de tout mon ſexe, je ſuis le ſeul que Zulménie connoiſſe, je ne puis être expoſé au tourment de la jalouſie; mais il eſt remplacé par un autre, qui n'eſt pas moins inſupportable. Comment puis-je être flatté de l'amour que j'inſpire, ſi ce ſentiment n'eſt

pas une préférence ; si le prix que j'obtiens ne m'a point été disputé ; si je ne connois point l'orgueil de l'emporter sur des rivaux ? Zulménie m'aime, je le crois, & c'est ma seule félicité. Mais, environnée d'hommes aimables, que sçais-je si c'est moi qu'elle eût choisi ? Que sçais-je si elle eût distingué mon hommage dans la foule des adorations qui enivrent les autres Femmes ? Ce doute est au fond de mon cœur : il en est le supplice. Je ne cherche point à le vaincre : je veux le dissiper. Je le veux, par les épreuves les plus fortes : dussai-je en être la victime, je m'y soumets ; & jusqu'à ce moment, il n'est point de calme pour moi. Le chagrin que je vous confie est affreux. Eh bien ! Madame, il n'est pas encore le seul de ce cœur passionné. Qui me répondra, qu'au sein des grandeurs, des plaisirs d'une Cour brillante, voyant l'Univers à ses pieds, Zulménie daignera se ressouvenir de Zuma obscur, de Zuma, qui n'aura de titre que son amour, & que l'absence fera peut être oublier ? Combien peu je serois flatté, si l'on accordoit à l'éclat & à la grandeur de Volsidor, ce qu'on refuseroit à Zuma ! C'est Zuma que je veux qu'on aime ; & je crains... Que dis-je ? moi, soupçonner Zulménie ! moi ! Son Amant en est incapable. Cependant elle n'a

entendu de ſoupirs que les miens. Mes vœux ſont les ſeuls qu'on lui ait offerts : en a-t-elle dédaigné pour moi ? Suis-je aſſez malheureux, puiſque l'amour même que j'inſpire à celle que j'adore, ne peut ſatisfaire mon cœur ; puiſque mes deſirs vont encore au-delà du bonheur ſuprême, envié par les Amans ? Vos conſeils, les ſoins qu'on lui rendra, l'idolâtrie dont elle va être l'objet, le deſir de plaire qui l'emporte quelquefois ſur le bonheur d'aimer, ſon orgueil peut-être, ſa ſenſibilité même, l'abſence, l'abſence cruelle, & ſon éclat & mon obſcurité, & le deſtin, & vous même, tout, Madame, oui, tout va ſe réunir contre moi. A peine ai-je entrevu le bonheur, qu'il eſt déjà détruit ; & je m'étonne de la ſécurité où j'ai pu être quelques inſtans. Vous m'en paroiſſez bien corrigé, répondit Céleſte, & il me ſemble que vous êtes preſqu'auſſi mécontent de moi que de Zulménie. Ah ! pardonnez, reprit-il ; injuſte à vos yeux, coupable aux miens, trop puni, lorſque je doute, ne croyez pas cependant que mes craintes ſoient de la méfiance. Je n'en ai point de Zulménie ; je n'en ai que de moi-même : j'ai trop d'amour pour être ſans alarmes. Je l'idolâtre ; je voudrois, je veux.... Ah ! Madame !.. Ah ! Céleſte ! Divinité bienfaiſante ! je peux vous devoir tout.

Combien je ferai heureux, reconnoiſſant, ſoumis à vos ordres. Plaignez ma foibleſſe : conſentez à mon projet ; ne vous oppoſez point à mes deſirs, accordez-moi la grace que j'implore. Que voulez-vous dire, demanda Céleſte ? Madame, interrompit Volſidor, je ne paroîtrai point aux yeux de Zulménie. Cet effort eſt horrible ; je m'y ſoumets ; ſçachez-moi gré d'un pareil ſacrifice. Mais je peux à votre Cour, vous admirer, la voir, l'adorer ſous des traits ſéduiſans qui ne ſeront pas les miens. Leſquels, reprit la Fée ? Ceux de Splendian, d'un Génie trop fait, ſans doute, pour intéreſſer ; le plus puiſſant après moi, le plus cher à mon cœur, le plus digne enfin d'inſpirer de l'amour, de me rendre le calme, ſi l'on ferme les yeux à ſes agrémens, & ſi l'on eſt inſenſible à ſes hommages. Je connois ſa diſcrétion ; je connois ſon amitié, ſon amitié, qui peut-être va déſeſpérer la mienne. N'importe ; je la réclame : il me la doit. Il ſera Volſidor à ma Cour : je ſerai Splendian près de Zulménie. Je crains tout, & ne puis être heureux ſans m'éclaircir. Ne condamnez point ma délicateſſe : dût-elle me rendre malheureux, je n'en veux rien perdre, pas même les tourmens. Concevez-vous, Madame, mon raviſſement, mes tranſports, &

Zuma l'emporte ſur le plus aimable des Génies? Volſidor ne ſçavoit pas combien il avoit d'avantage ſur Splendian lui-même : & ce n'eſt pas un des traits les moins intéreſſans de ſon caractere. Me jurez-vous, lui dit la Fée, de ne reprendre vos traits qu'avec mon aveu ? — Recevez-en le ſerment. Eh! ne pouvois-je pas, ſans vous le dire, ſans que vous en fuſſiez inſtruite, jouir du bonheur que je veux tenir de vous? — Céleſte ſe laiſſa toucher: une réflexion la détermina. Pour l'exécution de ſon projet, il falloit que Volſidor ne parût, ni ſous le nom de Zuma, ni ſous le ſien. Il eût été bien difficile de l'en empêcher. La métamorphoſe qu'il deſiroit lui-même, arrangeoit tout. Ils ſont enfin ſur le point de ſe ſéparer. Combien Volſidor rend de graces à Céleſte! Elle va voir Zulménie. Combien il eſt jaloux de ſon ſort! Avec quelle ardeur il lui recommande ſa belle Maîtreſſe! Que de Génies inviſibles furent chargés de lui en apporter à chaque inſtant des nouvelles! Cependant il falloit qu'il reparût à ſa Cour, avant d'aller à celle de Céleſte. Toutes les Puiſſances de l'air viennent à ſes ordres. Pluſieurs ſont envoyées vers Splendian, pour l'inviter à ſe rendre dans les États de Volſidor. Déjà il quittoit, en ſoupirant, le ſéjour de ſon bonheur,

lorfqu'avec des cris de joie on l'arrête. Zélidan fe précipite à fes genoux & les embraffe. Seigneur, lui dit-il, dans mon infortune, que je fuis heureux de retrouver mon Protecteur ! Vous m'avez rendu la liberté, mais non pas le repos. Mélide eft perdue pour moi. C'eft en vain que, pour la trouver, j'ai fait le tour du monde. Volfidor vouloit inutilement l'interrompre, pour lui dire où elle étoit : Zélidan parloit toujours ; il ne pouvoit pas s'en faire écouter. Je l'ai cherchée, pourfuivit-il, jufques chez les Quadrupedes. Souffrez que mes larmes vous la redemandent, & qu'en même tems, j'ofe vous implorer pour un Prince qui m'eft cher : fouffrez que je vous le préfente. Volfidor, qui ne le voyoit point, demanda où étoit ce Prince ? Zélidan alors fait avancer un Tigre qu'il tenoit en leffe. Vous voyez, pourfuivit-il, le Pere de ma Maîtreffe : je crois, du moins, en être sûr, à l'affection qu'il m'infpire, & à celle qu'il paroît avoir pour moi. Il ne fe trompoit point. C'étoit, en effet, l'Empereur Superbe, qui s'approcha du Génie auffi refpectueufement que peut le faire un Tigre. Volfidor lui fit, de loin, quelques honnêtetés ; & il fe dépêcha d'apprendre à Zélidan, que Mélide étoit dans l'Ifle Flottante. On peut juger

quels furent les transports de cet Amant. Le pauvre Tigre, qui n'étoit plus Superbe, en pleuroit de tendresse. Volsidor, qui déja lui avoit rendu la parole, le questionna, & trouva, dans ses réponses, tant de regret de ses fautes, de grandeur & de courage dans ses peines, qu'il y fut sensible. Superbe, lui dit-il, vous êtes corrigé : devriez-vous être encore malheureux? La Fée des Forêts avoit promis.... Seigneur, interrompit le Tigre, la foiblesse de son caractere nuit quelquefois à la bonté de son ame. Elle redoute ceux même qu'elle méprise. Sempiternelle, ennemie de tous les miens, m'enveloppe dans ses ressentimens; & la Fée, qui m'est favorable, se contente de gémir sur mon sort, par la crainte de déplaire, en me protégeant, à celle qui me persécute. Eh bien, dit Volsidor, vous retrouvez en moi un Ami. L'Usurpateur de votre Empire en est le Tyran, & ne devoit jamais en devenir le Maître. Je serai juste envers tous deux en le faisant descendre du Trône qui vous appartient, & dont vous êtes devenu digne. Ah! Seigneur, répondit le Tigre, réservez vos bontés pour mon fils, pour Zulamire. Je ne veux point d'un pouvoir dont j'ai abusé. Mes Sujets furent malheureux par moi; je ne mérite point de faire

leur bonheur ; il n'en est plus pour moi. O ma chere Sianne ? ô vous qu'un Epoux barbare osa répudier si injustement !.... Zélidan, qui n'avoit jamais entendu parler son Beau-pere prétendu, ne pouvoit pas retenir ses larmes. Venez, Princes, leur dit Volsidor; suivez-moi. Il les fit monter dans son char. Superbe obéit, & cependant il étoit toujours Tigre. Volsidor avoit ses raisons. On se doutera bien que le Tigre rencontré par le Génie, le jour de la Forêt enchantée, étoit ce même Superbe, qui l'apprit alors à son Bienfaiteur.

Cependant ils fendoient les airs avec tant de vitesse, qu'en peu d'instans ils furent dans les Etats du Pere de Mélide. C'est Volsidor, s'écrioit Zélidan, le Souverain du monde, le Protecteur de la vertu, le Dieu des Infortunés. Tous l'implorent. Son entrée est imposante, autant que magnifique. Une foule de Génies environnent leur Maître : des diamans le couronnent ; l'or étincelle sous ses pas. Le char s'arrête. Le Palais du Tyran retentit de cris de reconnoissance, d'admiration & d'allégresse ; ces cris l'importunent, & il se rend plus inaccessible que jamais. Une voix unanime s'éleve contre lui. Volsidor fait sentir à ces Peuples infideles,

qu'ils ont mérité les malheurs dont ils se plaignent, en violant la foi qu'ils devoient à leur Souverain. Tous s'accusent & s'écrient: Nous le regrettons. Malgré ses défauts, il avoit des vertus. Le Tigre étoit alors dans la situation la plus touchante, où jamais Tigre se soit trouvé. Le reverriez-vous avec joie, leur demanda le Génie? Vivent Volsidor & Superbe, fut leur réponse. — Voyez l'état où l'ont réduit des Sujets perfides. Tous se précipitent à genoux, & fondent en pleurs. Superbe ne put tenir à ce spectacle : de grosses larmes coulent de ses yeux; & il s'élanceroit dans la foule, s'il ne craignoit de faire peur à ses Sujets. Volsidor alors lui rend sa forme. Ses cheveux, blanchis par les chagrins, plus que par l'âge, rendoient sa figure plus vénérable. Elle étoit, d'ailleurs, très-noble & très-belle. On l'entoure, on l'applaudit, on l'admire. Les transports deviennent de l'ivresse, & ne sont suspendus que par l'arrivée du Tyran. Volsidor, avec majesté, lui reproche le crime d'avoir usurpé le pouvoir & l'abus qu'il en a fait. Les Sujets de Superbe étoient prêts à l'insulter : leur Empereur les arrête. Que le jour de mon bonheur, leur dit-il, soit aussi le jour de la clémence. Plaignons-le, & obtenons sa grace. Il la demande au

Volſidor, qui, ſatisfait de la générosité de Superbe, le laiſſa maître du ſort de l'Uſurpateur. L'Amour ne lui permettoit que de donner des momens à tout ce qui n'étoit pas Zulménie. Il part, comblé de vœux, de remercîmens, reconduit par Superbe, par ſon Peuple, adoré par eux, & ſuivi de de Zélidan. Ce dernier, avant de s'en ſéparer pour rejoindre Mélide, apprend au Génie, qu'en paſſant chez les Quadrupedes, pour chercher ſa Princeſſe, il lui a paru qu'ils étoient, à-peu-près, les mêmes; qu'il n'y avoit point encore de Femmes parmi eux; mais ſeulement une Colonie de Perroquets de cinq pieds, qui s'extaſioient devant ces Meſſieurs, & pour leſquels ils faiſoient des Madrigaux, ce qui étoit toujours un commencement de galanterie.

Laiſſons le Génie recevoir les adieux de Zélidan, traverſer les airs, pour ſe rendre dans ſes Etats; & revenons à la charmante Zulménie. Dès que Sincere fut partie, Celeſte, avant d'aller conſoler Volſidor, avoit touché, de ſa baguette, ſa Maîtreſſe, pour lui faire reprendre ſes eſprits; &, dans le même inſtant, avoit rappellé, près d'elle, Oſiris, la fidelle Zéphirine, Roſalide & ſa Confidente. Se voyant au milieu des airs, couchée ſur un nuage, elle

crut rêver; on le croiroit à moins : mais, ne voyant point Zuma, où eſt-il, s'écria-t-elle? où ſuis-je? Elle ſe rappelle qu'on vient de l'arracher à lui : cet affreux moment ſe retrace à ſon imagination, déchire ſon cœur. Zuma!... je ne le verrai plus! Sincere l'aura puni!... elle retombe dans ſon évanouiſſement. Les alarmes, les ſoins, la douleur d'Oſiris qui l'adore; les cris, les careſſes de Zéphirine, l'attendriſſement de Roſalide, les pleurs même de Zelmis, tout eſt inutile; l'effroi augmente : Céleſte arrive & le partage. Zulménie reſte dans le même état. Ce n'eſt qu'en arrivant dans le Palais de la Fée, qu'elle revient à elle. Céleſte alors renvoie tout le monde, ne garde qu'Oſiris, prend Zulménie dans ſes bras, & lui donne toutes ſortes de marques de tendreſſe. Qu'entends-je, dit Zulménie, qui à peine pouvoit parler? Surpriſe de reconnoître la voix de Céleſte, elle leve de beaux yeux mourans ſur elle, raſſemble le peu de forces qui lui reſte, & tombe à ſes genoux. Ah! Madame! daignez protéger Zuma : il n'eſt point coupable; c'eſt moi, moi ſeule qui le ſuis. Je vous offenſe peut-être, ainſi que Sincere? — Non, ma chere Zulménie, vous ne m'offenſez point. Ne voyez en moi qu'une Amie tendre, qui

TAYLOR INST. OXFORD

ſouffre de vos peines : aimez-moi, & ne me craignez point. Ah ! dit Zulménie, en prenant ſa main, & la baiſant mille fois : ah ! Madame, qui pourroit ne pas vous aimer ? daignez ne pas haïr celui.... Sa douleur étoit ſi extrême, que la Fée ne put l'adoucir qu'en lui promettant d'employer tout, pour déſarmer Sincere. Car enfin, ajouta-t-elle, qu'eſt-il ce Zuma ? — Madame, il eſt tout pour moi. Céleſte alors lui apprend que, protégé par le Prince des Génies, par Volſidor, il ne peut lui arriver aucun malheur. Elle lui apprend encore, que, pour la ſouſtraire au mécontentement de la Fée, elle avoit obtenu d'elle, de l'amener à ſa Cour. Vous êtes dans mon Palais, continua Céleſte ; & vous y reſterez, ſi je m'apperçois que mon amitié vous conſole. Pénétrée de reconnoiſſance, Zulménie crut devoir faire un effort ſur elle-même, pour paroître plus tranquille ; mais elle n'y auroit pas réuſſi, ſans l'eſpoir que lui avoit donné Céleſte, de revoir un jour Zuma. La Fée ſe retire : Zéphirine accourt. Eh ! mon Dieu ! lui crie-t-elle, d'auſſi loin qu'elle la voit, que vous avez été long-temps évanouie ! que j'ai été malheureuſe pendant tout ce tems-là ! il nous arrive des choſes bien extraordinaires ! des Fêtes ! & puis des

nuages

nuages qui nous emportent : il y en avoit un qui vous enveloppoit ; je ne ſavois plus où vous étiez ; je faiſois un beau tapage. Et ce pauvre Zuma, comme il couroit dans l'eau. Enfin, nous voilà, avec Céleſte, à une Cour charmante, dans un Palais raviſſant. Il n'y a que mes Compagnes que je regrette. Zulménie, qui ne les aimoit pas moins, ne pouvoit ſonger qu'à ſon Amant. Cette journée ſe paſſe à en parler, la nuit à le pleurer, le lendemain à ſe contraindre. Quoiqu'elle ne deſire que la ſolitude, elle eſt obligée de paroître à la Cour de Céleſte. Malgré ſa langueur, malgré ſon abattement, les Hommes ne la trouverent que trop belle pour leur repos, & les Femmes, pour leur amour-propre. C'eſt à qui lui cherchera des défauts. Céleſte étoit leur Reine : il avoit bien fallu lui pardonner de n'en point avoir ; on s'y étoit enfin réſigné. Mais une Mortelle, une petite Nymphe de ſeize ans, être cent fois plus jolie que de très-grandes Dames ! voilà de ces événemens, contre leſquels il faut bien de l'héroïſme. Celles qui n'avoient pas de courage, redoubloient de parure, ſans en être plus avancées. Zulménie ne ſe paroit point, & les éclipſoit toutes. Auſſi, malgré les égards & l'amitié de Céleſte, on en par-

loit avec assez de colere. On ne concevoit point les attentions de la Fée, pour une petite personne qui ne tenoit à rien, qui étoit d'une tristesse odieuse, qui avoit de la timidité, ne *se mettoit point en valeur*, soupiroit comme une tourterelle, & qui, sûrement, n'avoit point d'esprit. Ses réponses étoient simples, & son maintien modeste : on soutenoit même, parce qu'elle s'embellissoit en rougissant, que sa douceur étoit feinte, & son caractere faux. Zéphirine & Rosalide avoient moins de torts, parce qu'elles avoient moins de graces; mais, comme elles ne laissoient pas d'être charmantes, on en auroit dit beaucoup de mal, sans Zulménie. A ces jalousies près, rien n'étoit plus brillant ni plus aimable que la Cour de Céleste. Cette Fée adorable partageoit l'Empire avec le Génie Auguste, le plus heureux des Monarques, & celui qui méritoit davantage de l'être. Epoux de Céleste, il étoit aimé d'elle, & adoré de ses Sujets. Il avoit deux Freres charmans : la Nature leur avoit tout donné ; la Nation les chérissoit. Des Epouses, dignes d'eux, embellissoient cette Cour : la Fée y fixoit les graces & les plaisirs. Trop jeune & trop belle pour ne pas les aimer, elle les faisoit naître, & elle en étoit l'ame. Ce n'étoit point, comme

à la Cour de Puce, une ennuyeuse monotonie, de l'extravagance & des cabrioles continuelles. La Fée dansoit à ravir; mais elle savoit allier les talens aimables, avec les qualités du trône. On n'admiroit pas moins la bonté de son cœur, que les charmes de sa figure. Les Peuples sur qui elle regnoit, avoient des agrémens & des vertus, sur-tout beaucoup d'attachement pour leurs Souverains; de l'amour pour la gloire, une sensibilité plus vive que durable, de l'effervescence, des goûts, des caprices & point de passions. On auroit pu, à la rigueur, leur reprocher d'avoir peu de caractere, & trop de légereté; mais ce n'étoit rien en comparaison de la folie du Peuple Puce: à la longue, ils entendoient raison. Quand ils étoient méchans, c'étoit par facilité, par air, ou par fantaisie; rarement par principes. Sils avoient toujours eu les exemples d'Auguste & de Céleste, ils auroient été plus qu'aimables. Tous deux chérissent Zulménie, sans pouvoir l'arracher à sa tristesse. Zuma absent, Zuma, toujours adoré, est le seul objet de ses vœux. Quelle distance de lui à tout ce qu'elle voit! que son cœur la sent bien! que de regrets elle donne à ce séjour champêtre, dont il faisoit le bonheur! L'éclat des lieux qu'elle

habite, à peine eſt apperçu par elle. Inſenſible à l'impreſſion qu'elle fait, aux louanges qu'on lui donne, à des amuſemens qui ne peuvent la diſtraire, rien ne la conſole : ſa douleur ſeule a du charme pour elle. Mais, reconnoiſſante des bontés de Céleſte, elle contraint ſes ſoupirs, renferme ſes larmes, & ne s'abandonne à ſon chagrin, que lorſqu'elle ſonge que Zuma le partage. Il eſt pourtant moins malheureux ; il va la revoir : il ne tardera pas à quitter ſa Cour. Il y a été reçu avec tant de marques d'amour & de joie, qu'il a remercié les Dieux de pouvoir ſe conſerver à ſes Sujets, en reſtant fidele à Zulménie. De nouveaux Actes de bienfaiſance ont ſignalé ſon retour. Son Peuple a épuiſé les Fêtes. Ses Maîtreſſes croient que l'abſence l'aura rendu plus tendre : il ne les regarde pas. Ortame, en apprenant ce qu'eſt Zulménie, ne deſire plus rien : Volſidor lui en a fait part. La confiance & le bonheur du Souverain qu'il aime, le rendent heureux. Le Génie eſpere le devenir ; & l'amour lui adoucit juſqu'aux peines de l'abſence. Les Meſſagers de l'Air viennent, à toutes les heures du jour, lui apporter des nouvelles de Zulménie. Il apprend qu'elle eſt triſte, & il adore le chagrin de ſa Maîtreſſe. Splen-

dian ne se fait point attendre, & Volsidor l'accuse de lenteur : il arrive. Jamais l'amitié n'eut plus d'empressement. Les deux Génies se livrent, l'un, au plaisir d'en donner des marques, l'autre, à celui d'en demander une preuve. Il n'y a que la figure de Volsidor, qui soit plus charmante que celle de son Ami. Quoique moins noble, la taille de Splendian est très-avantageuse. Il n'a point les passions aussi vives ; mais son ame est aussi belle. Avec plus de fierté dans le caractere, des qualités plus brillantes, plus de gaîté dans l'esprit, Volsidor n'a pas plus de courage, de justesse, de douceur & de générosité. Par principe, Splendian est en garde contre l'Amour. Souverain d'un Etat considérable, jeune & fait pour plaire, il n'a tenu qu'à lui d'être adoré : mais, voulant être libre, ne voulant point aimer, il a, par raison, presqu'autant de Maîtresses, que Volsidor en a eues par fantaisie. L'amitié seule remplit son cœur : il promet, avec joie, tout ce qu'elle attend de lui. Il ne combat point un Amour, dont l'excès rend ses représentations inutiles. La métamorphose est convenue. Splendian restera, sous les traits de Volsidor, à sa Cour, & consent de prêter les siens à l'Amant de Zulménie. Mais, quoiqu'il se trouve très-infé-

rieur à lui, il croit devoir le prévenir que, de tems en tems, les Femmes se permettent des caprices; que le penchant, quelquefois, céde en elles à l'ambition ; que Zuma, tout charmant qu'il étoit, Zuma, que l'on croyoit un simple Mortel, pourroit bien être oublié pour Splendian ; qu'une délicatesse outrée pouvoit détruire tout son bonheur ; que les illusions même étoient précieuses ; qu'il falloit, ou renoncer à l'Amour, ou n'en jamais lever le bandeau. Dussé-je être malheureux, répondit Volsidor, tel est mon Amour, qu'il faut que j'en expie les craintes, ou que je leur doive des plaisirs ignorés des Mortels, & même des Dieux. Quel seroit mon bonheur, quel seroit mon ravissement, si ma belle Maîtresse ne me voyoit qu'avec indifférence ! A ces mots, Splendian sourit, & fait remarquer à Volsidor un très-grand nombre de Figures vertes qui paroissoient dans les airs, & sembloient s'avancer vers eux. Volsidor étoit bien embarrassé de ce que ce pouvoit être. Soudain on lui saute au col ; il se retourne : c'est le Génie Puce. Je viens de loin, lui dit-il ; quel plaisir que celui de vous voir ! J'implore votre secours. Vous allez savoir de quoi il s'agit. Splendian étoit fort étonné ; mais il le fut davantage, lors-

qu'il vit entrer les figures vertes qu'il avoit apperçues en l'air : toutes avoient des parasols, couleur de rose. C'étoit beaucoup de Perroquets, fort ajustés & tout aussi grands que ceux dont Rosalide, Zelmis & Zélidan avoient fait la rencontre. Seigneur, nous allons vous expliquer.... interrompirent les Perroquets, & ils se mirent à parler tous à la fois. Messieurs, dit Splendian, si vous racontiez, l'un après l'autre, l'on pourroit vous entendre. Ce sont des Dames, ajouta Puce : ce que vous leur demandez est difficile. Elles sont devenues si bavardes, depuis qu'elles ont des plumes, de la tête aux pieds, qu'elles me désesperent, moi, qui ne les écoute pas. Allons, qu'on se taise.... je ne leur passe rien. Depuis qu'elles ne savent plus danser, voyez comme elles ont les pieds en dedans! Volsidor & Splendian rioient de tout leur cœur. Volsidor ne nous reconnoît pas, dirent les grands Oiseaux, d'un ton affligé. Je le crois bien, reprit Puce; mais, pour l'amour de vous-mêmes, laissez-moi faire votre histoire. Seigneur, en s'adressant à Volsidor, ces maudits Perroquets, qui voudroient bien nous étourdir, sont les Femmes de ma Cour. Elles n'ont pas voulu me croire : voilà où elles en sont. Peu de tems après votre dé-

part, Sempiternelle me fit demander de la recevoir. Quoique je sçusse qu'elle étoit épouventable, je la laissai venir; mais sa laideur me surprit & m'indigna, au point que je ne pus jamais me résoudre à la faire danser. Elle dansa toute seule: tout le monde fermoit les yeux; elle ne s'en apperçut pas, & me demanda comment je trouvois sa figure? Ma foi, Madame, lui répondis-je, je ne vous l'aurois pas dit; mais, puisque vous voulez le sçavoir, elle ne me plaît point du tout. C'est que je suis un peu négligée, reprit-elle, en grinçant des dents: c'est ainsi qu'elle sourit. La fatigue d'un voyage altere les charmes, continua-t-elle; les miens s'en ressentent: demain ils seront réposés; vous en serez ébloui. Je le souhaite, Madame, repliquai-je: mais, croyez-moi, reposez-les plus d'un jour. Elle m'assura qu'un jour lui suffisoit, & se retira de bonne-heure, pour être éclatante à son réveil. La joie fut générale quand on ne la vit plus. Le lendemain, j'allois envoyer sçavoir quand elle partiroit. Elle vint d'un air triomphant: je vous ai tenu parole, me dit-elle; regardez-moi. J'en eus le courage. Elle avoit tous ses diamans, un habit verd & jaune; sa parure étoit du plus mauvais goût: elle étoit plus laide que la veille. Comment avez-

vous donc fait, Madame, lui dis-je? Hier, ſur mon honneur, il étoit moins impoſſible de jetter ſur vous quelques regards. J'en conviens, reprit-elle : hier j'avois moins d'attraits; & cependant vous m'aimiez déjà. Furieux de ce qu'elle oſoit le penſer, je lui ſoutins le contraire. Tant-pis, reprit-elle, car vous m'épouſerez, s'il vous plaît. Parbleu, Madame, interrompis-je bruſquement, il n'en ſera rien. — Écoutez-moi, cher Puce; je vous aime. — Eh bien! que voulez-vous que j'y faſſe? Je n'aurai pas pour vous la moindre complaiſance; voilà ce qui eſt sûr. Je ſçais que l'on m'aime, malgré qu'on en ait; c'eſt le ſort de preſque toutes les Femmes : mais ne vous aviſez plus de vouloir être la mienne. J'aimerois mieux........ aboyer éternellement, je vous le déclare; & cependant j'ai cette muſique en horreur. Mais vous êtes-vous imaginé m'amener là? Le Génie Puce n'eſt fait pour vous aimer, ni pour vous craindre : entendez-vous, Madame! Il eſt clair, me dit Sempiternelle, que vous êtes prévenu contre moi. Vous me plaiſiez : n'en parlons plus. Cependant, arrangez-vous pour me trouver, dans la journée, un mari à votre Cour. Vous avez le commandement beau, repris-je : je veux bien vous propoſer; mais

qu'on ne me demande point conseil.... Il est incroyable au moins que le démon du mariage vous possede assez, pour vous avoir fait prétendre à moi-même. C'est que je ne serois pas fâchée, me répondit Sempiternelle, d'avoir encore quelques enfans. Les miens me déplaisent; ce sont des Sages, je les ai mis en jacquette: &, quand j'en serois contente, pour le cœur d'une Mere, ce n'est point assez que huit cens enfans : j'en veux bien plus. Miséricorde, m'écriai-je! huit cens! Allez, Madame, vous cacher dans votre appartement pendant que je ferai publier, à son de trompe, qu'il vous faut un mari. On ne parlera point de votre postérité : c'est bien assez de votre personne. S'il y a quelque couleur qui puisse vous aller un peu mieux, que le jaune & le verd, vous ferez bien de la prendre pour l'entrevue, & puis une grande plume qui vous cache la moitié du visage. Je la fis dîner toute seule : je lui mandai que cela étoit nécessaire au succès de la publication ; car je n'ai point de reproches à me faire; je m'y intéressois assez. Quoique la vanité de m'épouser fût impertinente de sa part, son amour pour moi marquoit du goût. N'importe : les crieurs s'égosillerent inutilement. Mes Sujets, qui sont tous des gens sensés, firent

des sauts en arriere. Sempiternelle ne vouloit pas le croire. J'eus le procédé de quitter une contredanse, pour aller l'assurer que rien n'étoit plus vrai. Jamais Femme n'a été si en colere, ni si désolante à envisager : mais tout d'un coup elle s'appaisa, & d'un air tranquille : Prince, me dit-elle, donnez-moi la main ; je veux aller au Spectacle. Déterminé à la faire partir le soir même, je me résignai à la conduire. Je voulois, par attention pour le Public, & par égard pour elle, la mettre en loge grillée ; il n'y eut pas moyen : elle s'établit dans la mienne. Lorsqu'elle y parut, tous les Hommes, à l'instant, sortirent de la salle du Spectale. Ces Dames que vous voyez avec des parasols, mirent des éventails devant leurs yeux. Sempiternelle, alors, leur lança un regard que je trouvai significatif, j'allois leur commander de ne toucher à rien de ce qui leur feroit présenté par la Fée : elles n'en ont tenu compte. Zélide étoit auprès d'elle, & faisoit *toutes sortes de mines*, quoique je lui fisse signe de ne faire semblant de rien. On jouoit une Tragédie fort attendrissante. C'est un Sultan adoré de ses Femmes : il en a plus de mille, & les aime toutes passionnément. Au premier Acte, il leur tient des discours fort tendres : elles y sont très-

ſenſibles. Au ſecond, il devient ſombre; on s'inquiéte. On apprend avec douleur, au troiſieme, qu'il eſt enragé. Le quatrieme ſe paſſe en combats, de ſa part, pour ne point mordre ſes Maîtreſſes; en générosité, de la leur, pour s'y expoſer. Au dénouement, il les mange l'une après l'autre, & ſe condamne, pour punir ſon forfait, à ſe laiſſer mourir de faim. Depuis le commencement du troiſieme Acte, Zélide n'avoit interrompu ſes ſanglots, que pour ſe récrier ſur l'intérêt & *le grand tragique* de la Piece. Pas une Femme qui ne fondît en larmes; moi-même j'étois ému. Pour me diſtraire, j'allai danſer une Allemande ſur le grand eſcalier de la Salle de mes Spectacles. En mon abſence, Sempiternelle dit à Zélide, que ſes larmes ont effacé ſon rouge. Avec empreſſement elle cherche ſa boëte à mouches, & ne la trouve point. Elle demande à Sempiternelle la ſienne: elle ſe regarde, remet du rouge: ce rouge lui paroît admirable; le bruit s'en répand, la boëte paſſe de mains en mains. Un ſoin ſi important fit oublier mes conſeils. Tout-à-coup, j'entends des cris fort extraordinaires: je rentre; je ne trouve plus que des Perroquets, & Sempiternelle en chauve-ſouris, qui s'envole, en proférant ces mots.

Génie Puce, je pars, vengé de tes refus, de ton Peuple incroyable autant qu'insolent, & des Femmelettes de ta Cour.

Je sautai bien haut, pour lui dire qu'elle étoit moins laide en chauve-souris; que si elle pouvoit l'être toujours, & rendre à ces Dames leurs visages seulement, je lui trouverois un Mari : elle disparut.

Je ne savois que faire de la désolation de l'Assemblée verte : je grondai beaucoup. Il devoit y avoir un bal. Les Danseurs arrivent; vous jugez s'ils danserent & s'ils furent contens. Ces Dames ne se calmoient point. Je fis appeller leurs voitures, pour qu'elles se tranquillisassent : leurs gens, sans les reconnoître, leur porterent la queue, au hasard. Il fallut mes ordres, pour qu'on les reçût chez elles. Celles qui avoient des Maris, devinrent pour eux bien plus caressantes : ils en étoient impatientés. Les Amans n'entendoient plus que des reproches. Moi, qui les déteste, moi-même, on m'en accabloit. On avoit beau leur porter *du chenevis*; elles crioient toujours. Il fut question de les mettre en cage; je m'y opposai : elles me faisoient compassion. J'espérois alors qu'on pourroit les faire un peu danser : les Maîtres y perdirent leur latin. Mes Sujets voyant

qu'elles étoient ſans reſſource, tous, excepté ceux que leurs charges attachoient à ma perſonne, me demanderent la permiſſion de voyager. J'y conſentis. Charmés de ce qu'ils alloient voir des Femmes, ils partirent avec une joie & des ſauts démeſurés. Le jour de leur départ, j'annonçai le mien pour le lendemain.

Zélide étoit alors ſur une *Ottomane*, où elle tâchoit de ſe donner des graces. Prince, me dit-elle, en me ſerrant la main avec ſa patte, ce qui me choqua beaucoup, nos infortunes peuvent finir. Quant au diſcours qu'elle me tint, elle vous le racontera. Zélide fit alors un cri de joie, qu'elle ne crut pas aigre, pour marquer ſa reconnoiſſance de ce qu'on vouloit bien la laiſſer parler. Puce ſe mit preſque en fureur. Quelle maudite habitude, s'écria-t-il ! Si je n'étois pas un Génie, elle me feroit perdre patience. Oh bien, pour vous apprendre à crier ſans ſavoir pourquoi, car je parie que vous êtes très-contente, vous danſerez tout-à-l'heure une *Angloiſe* avec moi. Vous allez voir, dit-il aux deux Génies, comme elle s'y prend. Zélide ne s'en défendit point : elle avoit une baigneuſe avec des rubans couleur de roſe, qui la raſſuroit fort. Cependant le Génie Puce, après s'être bien tourmenté, pour lui faire faire

quelques passes, la laissa *dandiner* toute seule. A propos, s'écria-t-il, en s'approchant de Volsidor, je savois bien que j'avois quelque chose à vous dire. Je ne vous ai point appris la grande nouvelle, la nouvelle du monde la plus intéressante. Il a paru, depuis peu, à la Cour de Céleste, un chef-d'œuvre de la Nature, une jeune Mortelle, une Déesse, un Ange!... Zulménie, interrompit Volsidor, avec un trouble qui fut apperçu de Zélide; car elle avoit toujours la fantaisie de l'aimer, c'est-à-dire, la prétention de lui plaire. Comment diable savez-vous son nom, reprend Puce? Volsidor s'étoit déjà repenti de son imprudence. L'amour l'avoit fait commettre; l'amitié la répara. Splendian insinue adroitement que ces choses-là se savent par la renommée: il assure même qu'il verra bientôt cette merveille, & qu'il part pour la Cour de Céleste. Pour moi, poursuivit Puce, il faudra bien que j'y paroisse. Céleste est si belle! on dit que Zulménie ne l'est pas moins. Je ne peux pas me dispenser d'une visite...— Et Zulménie, demande Volsidor, dit-on qu'elle soit très-gaie? — Presque autant que moi. Quand je vous dis qu'elle est charmante! quel coup de poignard pour Volsidor! Si vous voulez cependant que je vous parle vrai,

continua-t-il, je ne me ſuis pas informé de ſon caractere. Elle eſt jolie, voilà l'eſſentiel; & elle me diſtinguera. J'eſpere que vous n'en doutez point. Ecoutez, dit-il, en prenant Volſidor à part : Splendian, n'eſt-ce pas, eſt fait pour plaire ? ſa figure eſt très aimable ? Zulménie, ſans doute, lui donnera quelque préférence. Vous croyez, demande Volſidor, avec inquiétude ! — Si je le crois ! j'en ſuis très-perſuadé ; mais ce ne ſera, ſur ma parole, qu'en mon abſence. Tenez : vous-même, quoique vous ſoyez charmant, avez-vous pu l'emporter ſur moi ? Zélide m'a confié votre amour & ſes rigueurs. A propos, voudrez-vous bien que ces Dames m'attendent à votre Cour? je vais courir, j'y repaſſerai avant d'aller chez Céleſte ; & je vous avoue que je ſerois ravi d'être quelque temps ſans les voir. Mais, comment ferons-nous pour déterminer Zélide à ſe paſſer de moi ? En cas qu'elle y conſente, vous permettez donc que les autres vous reſtent. Volſidor, à qui il parut plaiſant de faire perſécuter Splendian par Zélide qu'elle prendra pour lui, puiſqu'il va avoir ſes traits, promit à Puce d'obtenir cet effort de ſa fidelle Zélide. Eh bien, dit-elle alors, parlerai-je enfin ? on me demande la continuation de notre hiſtoire. Au lieu de

cela,

cela, on me fait danſer, & l'on m'excede de l'ennuyeux éloge d'une perſonne dont tout le monde ici raffole, ſans la connoître. Je penſe qu'il eſt tems que l'on m'écoute. A la bonne-heure, dit Puce : mais ayez donc pour agréable d'abréger beaucoup le diſcours que vous me fîtes, car je me ſouviens qu'il me mit au déſeſpoir. Elle s'adreſſa à Volſidor.

Après quelques réflexions, que le Prince approuva, je l'aſſurai que s'il venoit à votre Cour, & qu'il nous permît de le ſuivre, vous étiez trop puiſſant pour ne pas détruire, d'un mot, l'ouvrage inoui de Sempiternelle, & trop généreux, pour nous laiſſer comme nous ſommes : il en convint. Nous partîmes, à ſa ſuite, dans des *déſobligeantes* ailées. Nous apprîmes, dans les airs, que vous aviez daigné deſcendre chez les Mortels ; nous y fûmes bien-tôt. Nous vous cherchâmes pendant *une éternité*. Le Prince Puce s'ennuyoit mortellement, & nous-mêmes, nous n'avions guere de plaiſir que celui de ſa préſence : il nous fut enlevé dans une forêt, qui n'eſt qu'à quelques lieues de la Capitale des États du Roi Citron. Il y chaſſoit, accompagné de la Reine Citronnette. C'eſt bien la Majeſté la plus étrangement brune, qui ſoit au monde ! Elle étoit

vêtue en Amazone, chamarrée de rubans jaunes, ainsi que le Roi Citron, & montée sur un cheval qui avoit, en vérité, presque aussi mauvaise grace qu'elle. Le Génie Puce ne s'apperçut pas de sa gaucherie; il la trouva même assez bien. Avant qu'il l'eût pensé, elle le croyoit; car elle paroît excessivement vaine, & elle le devint davantage, lorsqu'il lui eut parlé d'une maniere plus positive. Leur conversation s'animoit de plus en plus, & la chasse aussi. Nous les perdîmes de vue, ainsi que leur suite. Nous restâmes seules, avec nos *désobligeantes*, très-bien nommées alors, à l'entrée de la nuit, au milieu d'une forêt. Nous ne pûmes nous dispenser de nous évanouir les unes après les autres, afin de pouvoir nous donner des soins; &, pour reprendre des forces, nous nous endormîmes avec un courage qui doit nous faire honneur. Nous espérions que le Génie reviendroit le lendemain: il ne parut point. Bon! vous me rappellez, dit Puce, que, ce jour-là, j'avois un entretien fort vif avec Citronnette; & j'étois trop content de sa conversation, pour la quitter. Nous résolûmes, continua-t-elle, d'aller vous retrouver à la Cour de Citron: cependant, nous n'en sçavions point le chemin. Comment faire? C'étoit bien la forêt la plus déserte que

celle où vous nous aviez laissée ! Excepté le jour de la chasse, nous n'y avons apperçu que deux petites personnes, qui paroissoient se croire jolies : cela nous fit pitié ; & nous leur dîmes le contraire, par intérêt pour elles. Volsidor se ressouvint alors de Rosalide & de Zelmis. Je les ai rencontrées, Mesdames, interrompit - il ; mais sûrement vous ne les avez pas bien vues. Je ne connois de plus charmant, que la seule.... Voilà comme elles sont, dit Puce ; & puis, voyez un peu si elles pourront se tirer de cette forêt. Ne voilà-t-il pas une heure qu'elle en parle ? Vous nous y avez retenues long-tems, reprit Zélide, qui auroit bien voulu pouvoir sourire ; car elle s'étoit attribué les derniers mots de Volsidor. Nous en sortîmes enfin ; &, comme nous vous cherchions au hazard, nous tombâmes, par bonheur, chez de très-grands Hommes, qui nous dédommagerent un peu des frayeurs de notre solitude, & des inquiétudes de votre absence. On les appelle les Quadrupedes ; &, sans nous arrêter à l'étymologie de leur nom, ce sont des gens qui m'ont paru *essentiels*, *considérablement* instruits, & d'une taille très - avantageuse. On me dira qu'ils négligent trop le soin de leur parure, que rien n'est plus bizarre que leur habillement, qu'en-

fin, ils ne ſont pas aſſez occupés de plaire ; mais ils rachetent ces très - médiocres défauts, par des qualités rares, un eſprit vaſte, des réflexions à perte de vue, & une éloquence *déſeſpérante.* Ils ont compoſé une foule de volumes, dont ils m'ont lu les titres : je ne connois rien de plus beau que ces ouvrages-là. En honneur, car vous ſçavez bien que je ne flatte gueres, ce ſont des *abîmes* d'érudition. Notre admiration ne finiſſoit plus : nous étions *ſous le charme.* Ils dénigroient les autres Femmes avec une bonhommie ſi intéreſſante, avec une fineſſe, une ſagacité, une raiſon & un tact qui nous enchantoient. Pour moi, quand ils étoient ſur ce chapitre, j'aurois été des ſiecles à les écouter : & cela, pourquoi ? c'eſt qu'ils y mettoient beaucoup *de Philoſophie.* En démêlant notre ſupériorité, ils nous révélerent le ſecret de la leur, & ils nous apprirent.... Ma foi, dit Puce, ils auroient mieux fait de ne vous rien apprendre. Je ne crois pas qu'il m'arrive de vous admirer. Avez-vous cru parler à des Quadrupedes ? En vérité, je préférois votre autre jargon à celui-là. Votre maniere de raconter n'a rien de piquant ; &, Dieu merci, elle n'eſt pas laconique. Eſt-ce que vous ne pouviez pas dire, en deux mots, qu'en voyageant, pour

me chercher, vous aviez fait quelque séjour chez des Raisonneurs ; que vous leur conveniez fort, parce que vous étiez des Perroquets ; qu'ils vous écoutoient, parce que vous faisiez leur éloge ? A la rigueur, vous auriez pu ajouter encore, que, quand je suis venu vous retrouver chez ces gens-là, pour vous amener ici, j'ai été confondu de l'obscurité de votre ramage. Au surplus, comment avez-vous pu les croire d'habiles gens ? Ils s'ajustent à faire trembler : ils ne sçavent seulement pas se tenir sur leurs jambes ; & vraiment, quoique je m'intéresse fort peu à Doguinette, je suis presque fâché qu'elle se soit obstinée à rester avec eux. Est-ce qu'elle a éprouvé une seconde métamorphose, demanda Volsidor ? Assurément, répondit Puce ! Elle étoit au Spectacle, où elle se cachoit tant qu'elle pouvoit, de peur que Sempiternelle ne la vît ; & effectivement, elle n'en fut point apperçue. Mais, ne s'avisa-t-elle pas de mettre de ce rouge ? Elle ne s'en fut pas plutôt barbouillée, qu'elle devint comme les autres. Doguincourt, qui l'aime encore, beaucoup plus qu'il ne faudroit, heureusement n'étoit point alors à ma Cour : mais je sçais qu'il y est revenu, & qu'il en est reparti pour courir après elle. Volsidor, affligé de ce qu'il

n'étoit point guéri d'une passion ridicule, crut cependant qu'au lieu d'en parler, il falloit rendre aux Perroquets leur premiere figure. En conséquence, il toucha de son anneau enchanté toutes les boëtes à rouge que ces pauvres Perruches portoient, en cas de besoin, dans leurs sacs à ouvrages ; & en même tems, il ordonna, pour leur éviter le désagrément de paroître avant leur toilette, qu'on les conduisît dans des Cabinets de la plus grande élégance, où elles trouverent de superbes habits, des plumes de toutes les couleurs, des essences de toutes les sortes, & sur-tout, des pyramides de coëffures à la derniere mode. Elles avoient fait tant de bruit pour remercier Volsidor, que Puce en étoit encore tout scandalisé; mais, lorsqu'elles revinrent, ce furent bien d'autres transports de joie & de reconnoissance : il n'y avoit que Zélide qui ne parut point. Puce n'en étoit pas alarmé; il sçavoit bien qu'il lui falloit plus de tems qu'à une autre, pour que sa beauté fût présentable. Elle rentra enfin dans une colere horrible, & se cachant avec son mouchoir : A qui en a-t-elle encore, s'écria Puce ? Otez donc ce mouchoir, que je voye un peu comment vous êtes. Ce qui fâchoit Zélide, c'est qu'ayant recouvré un visage assez conve-

nable, il lui reſtoit encore le nez d'un Perroquet. Comme elle avoit mis du rouge de Sempiternelle, la premiere, & qu'elle lui avoit particulierement déplu, le charme étoit plus difficile à rompre. Si Volſidor l'avoit ſçu plutôt, ce n'eût été rien; mais, inſtruit trop tard, malgré la peine qu'il ſe donna, le nez tint bon : il ne put que lui ôter ſon bec. Soyez tranquille, lui diſoit Puce; il n'y paroîtra pas beaucoup; & au fait, vous ſerez admirable pour jouer les Princeſſes tragiques. Vous ſçavez bien que c'eſt votre fureur: on eſt ſujet à avoir *un pied de nez* dans ces rôles-là. D'après le coſtume de votre phyſionomie, qui eſt vraiment majeſtueux, je ne m'oppoſerai plus à cette fantaiſie, quoiqu'elle ſoit lugubre, comme tous les diables. Je vous laiſſerai vous demener toute ſeule aux premiers Actes, & je viendrai vous applaudir au dénouement. Il dit enſuite à l'oreille de Volſidor: je la conſole; mais, ma foi, je ne l'emmenerai point. N'allez-vous pas, comme nous en ſommes convenus, leur propoſer de demeurer à votre Cour? C'eſt la plus brillante de l'Univers; & ſûrement, au plaiſir près qu'elles ont à me voir, elles ſont trop heureuſes, que vous vouliez bien qu'elles y reſtent. Je ſuis attendu par Citronnette, leur dit-il, très-haut; j'y ſerai

peu : je reviendrai offrir de nouveaux remercîmens à Volſidor, avant d'aller me mettre aux pieds de Céleſte. Vous feriez fatiguées de me ſuivre. Vous vous ennuieriez dans mes États : grace à votre accident, ils ſont déſerts. Ces Dames devroient, interrompit Volſidor, embellir les miens juſqu'à votre retour. Toutes accepterent ; & Zélide, en dépit de ſon nez, trouva le ſecret d'exprimer ſa joie. Puce leur ſçut bon gré de leur courage, & partit gaîment, car il avoit en averſion le *pathétique* des adieux. Après ſon départ, & quelques ſimagrées de la part de ces Dames, qui lui avoient paru de la douleur, elles allerent bien vîte prendre poſſeſſion des appartemens qui leur étoient deſtinés dans le Palais de Volſidor. Dès qu'il fut ſeul avec Splendian, ſans s'amuſer à parler de ce qu'ils venoient de voir & entendre, (d'un ſeul regard ils s'étoient tout dit) ce fut de leur métamorphoſe dont ils s'occuperent. Une vapeur légere & brillante les dérobe tout-à-coup aux yeux l'un de l'autre. Elle ſe diſſipe, & Volſidor paroît ſous la figure de Splendian, comme Splendian ſous la ſienne. L'amitié s'applaudit ; l'Amour triomphe : ils préſidoient au myſtere. Nul n'y eſt admis que le Génie Ortame, & un grand Seigneur de

la Cour de Splendian; c'étoit ſon Confident, ſon Favori: on le nommoit Urbek. Ortame & lui changent auſſi de figure. Sous celle d'Urbek, Ortame accompagne ſon Souverain chez Céleſte; & ſous la figure d'Ortame, le premier reſte près du faux Volſidor, qui promet à l'Amant de Zulménie de commander dans ſes Etats juſqu'à ſon retour, tandis que ſes véritables Sujets vont le croire à la Cour de Céleſte. Trompée par l'apparence, déja ſa ſuite n'attend que ſon départ. Après tout ce que ſe peuvent dire deux Amis également reconnoiſſans, lorſque l'un doit à l'autre, ils ſe quittent. Volſidor, devenu Splendian, eſt emporté dans les airs avec une rapidité incroyable, & trouve encore ſes Courſiers trop lents pour ſon impatience. Ortame, ſous les traits & la figure d'Urbek, eſt ſeul témoin & dépoſitaire des alarmes du Monarque qu'il aime. Qui pourroit exprimer ſon déſordre, ſon agitation, tout ce qu'il craint, tout ce qu'il eſpere; ſon effroi, ſes tourmens & ſon bonheur? Il va revoir ce qu'il adore. Bientôt il touche les confins des Etats de Céleſte. Depuis quelques jours, l'arrivée de Splendian y étoit annoncée par la Fée: c'eſt une nouvelle pour toute la Cour, excepté pour Zulménie. L'impatience

de le voir, l'éloge de ses graces & de ses qualités l'importunent. Que lui importe qu'il vienne, qu'il soit aimable? Ce n'est point son Amant qu'on admire; ce n'est point lui qu'on attend. Le jour que Splendian doit paroître, Céleste elle-même préside à la parure de Zulménie. Beaucoup de diamans, sur un grand habit d'une étoffe brillante, argent & lilas, ajoutent à son éclat, mais non à sa beauté. A l'heure où le cercle s'ouvre, elle entre chez Céleste. On ne l'a encore vue belle que de ses propres charmes: l'envie d'un sexe redouble; l'admiration de l'autre ne peut augmenter: elle y est également insensible. Des souvenirs charmans, le seul bien qui lui reste, remplissent son cœur. Sa mélancolie, le sentiment qui se peint dans ses yeux, décélent le trouble qui l'agite; & son ame, en proie aux regrets, ne peut se reprocher le sentiment qui les fait naître. On annonce Splendian: il paroît. Jamais l'accueil de Céleste ne fut, à la fois, plus riant & plus affectueux; mais ce que Volsidor doit à ses bontés, l'étrange situation où il se trouve, Zulménie qu'il voit, lui ôtent le pouvoir de rien exprimer. Étonné lui-même de son bonheur, il oublie que, dans ce moment, tous les regards sont fixés sur lui. Les charmes qu'il contemple, sa Maîtresse, sa

belle Maîtresse, plus éblouissante que jamais, qu'il ne peut aimer davantage, qu'il croit toujours aimer plus, Zulménie est devant ses yeux; ils sont prêts à le trahir. Qu'elle est loin de croire Zuma si près d'elle! Qu'il lui en coûte, pour ne pas tomber à ses pieds! Enivré d'amour, il le renferme. Rompt-il le silence? Il craint de s'adresser à elle. Veut-il lui parler? sa voix expire. Ses regards, qu'il contraint, sont toujours ramenés vers elle. Il commence enfin à subir le supplice auquel il s'est condamné, celui de ne paroître qu'un inconnu à celle qu'il idolâtre, de ne desirer, de ne vouloir, de ne souhaiter que son indifférence: tels ont été ses vœux; mais il en gémit, & ne se repent point. Au milieu de ses peines, que de plaisirs! que de jouissances parmi ses privations! il savoure, à longs traits, le bonheur de voir Zulménie; Zulménie, qu'une Cour brillante paroît ne point distraire, que les adorations environnent; Zulménie, faite pour enchaîner les Mortels, les Génies, les Dieux, l'Univers, & que peut-être Zuma seul occupe! cette idée le console, le ravit: l'Amour lui prête des graces nouvelles. Zéphirine, qui ne sait point dissimuler, le trouve très-joli & infiniment aimable. Elle le dit, tant qu'elle peut, à Zulménie, qui ne l'entend pas, qui ne re-

marque, ni Splendian, ni l'impreſſion qu'elle a faite ſur lui, ni même le dépit qu'en ont les autres Femmes. Il parvient cependant à s'approcher d'elle, &, d'une voix tremblante, haſarde quelques mots dont elle eſt frappée. Son déſordre, je ne ſais quelle tendreſſe dans ſon organe; un accent de l'ame, un rapport inexplicable qui n'eſt apperçu que par elle, ſe fait ſentir à ſon cœur : elle le regarde avec moins d'indifférence, & le Génie commence à trembler. Il vante ſes attraits, avec cette chaleur, cette vivacité, cet enthouſiaſme de l'Amour, bien éloigné de la fadeur des louanges. Elle l'écoute, & il trouve qu'elle ne devroit pas l'écouter. Elle retombe bientôt dans une rêverie profonde, & il eſt ſur le point d'interpréter encore cette rêverie à ſon déſavantage. Cependant un moment de réflexion le tranquilliſe : plus heureux, il redevient plus aimable. La ſéduction de ſon eſprit, l'expreſſion de ſes regards, les graces de ſon langage, font involontairement ſoupirer Zulménie; & ces ſoupirs déſolent celui qui en eſt l'objet. Elle arrête ſur Volſidor que je n'appellerai plus que Splendian, de beaux yeux qui peignent une ſorte d'intérêt. Il ne tient pas à cet intérêt-là : il devient d'une morne affreux; une douleur vraie ſe peint dans ſes regards, au point que Zulménie ſem-

ble en être inquiete, ce qui acheve de le désespérer. Plusieurs jours se passent dans les mêmes alarmes. On ne lui parle que des perfections & de la tristesse étonnante de Zulménie. Il soutient très-sérieusement que cette tristesse-là ne l'a point frappé; qu'elle est, au contraire, fort gaie; & en effet, elle sourit quelquefois aux choses que dit Splendian, sans se douter que son sourire puisse causer de si mortels chagrins. Mais rien n'afflige autant le Génie & ne le surprend davantage, que de ne jamais entendre Zulménie prononcer le nom de Zuma : il voudroit apparemment qu'elle le dît à toute la Cour. Veut-il s'assurer si elle y pense? Les moyens lui sont interdits. Ayant changé de forme, il ne lui est plus permis d'être invisible : ainsi l'ordonnoit l'Amour. Adieu les consolations, les privilèges *de l'invisibilité*. Combien il regrette les jours, où jouissant de tous les plaisirs, ne craignant point de Rivaux, ne connoissant point le supplice de la jalousie, il étoit si loin de prévoir les maux, les craintes, & les inquiétudes qui le déchirent! quand il s'en plaint à Céleste, elle ne daigne pas même le rassurer; & rien ne le satisfait, ni l'amitié, ni l'Amour. L'Amour! comment osoit-il s'en plaindre? C'est à ce Dieu qu'il doit

tous les vœux secrets de Zulménie. Un jour que les deux Nymphes, Ofiris & Céleste, étoient seules, & loin des importunités de la Cour, Zulménie, avec une sorte d'embarras, vint demander à la Fée si elle ne trouvoit pas que Splendian, quoique bien moins aimable que Zuma, s'exprimoit quelquefois comme lui : si elle n'avoit pas remarqué que, dans certains momens, c'étoit la noblesse de son maintien, quelques-unes de ses graces, même son regard, quoiqu'il n'eût pas d'aussi beaux yeux ? Ce qu'il y a de sûr, ajouta-t-elle, c'est qu'il soupire tout de même. Céleste désapprouva fort cette idée, & sur-tout sa prévention pour un Mortel très-inférieur à Splendian. La Fée paroissoit croire que peut-être Sincere, moins éloignée de l'hymen que de l'Amour, la verroit unie sans peine à ce Génie. Elle se récrie avec effroi : ce qui la rassure, c'est qu'il ne peut partager le Trône avec une Mortelle. Céleste, avec un peu de malignité, soutint qu'il étoit capable de l'aimer assez, pour la préférer même à l'Empire. Elle faisoit valoir beaucoup les avantages de l'immortalité, qu'en épousant Splendian, elle partageroit avec lui. Ah ! grands Dieux ! puisque Zuma n'est qu'un Mortel, elle feroit mon supplice. Zéphirine,

que tout cela impatientoit, quoique plus férieufe & moins parlante depuis quelques jours, ne put s'empêcher de demander à propos de quoi on lui feroit époufer Splendian malgré elle ? qu'il ne s'étoit point expliqué ; qu'on ne devoit point unir deux perfonnes, quand l'un ne difoit rien, & que l'autre ne le vouloit pas, & qu'enfin.... elle alloit pourfuivre : mais Célefte la remercia tant de ce qu'elle vouloit bien l'éclairer, qu'elle la fit rougir & taire. J'ai dit qu'Ofiris étoit préfente à cet entretien. La Fée, comme de raifon, la traitoit avec toute la diftinction imaginable; mais, malgré les fentimens qui les attachoient l'une à l'autre, malgré fa tendreffe pour les deux Nymphes, elle n'avoit confenti de refter à la Cour de Célefte, qu'à condition de n'y paroître qu'aux heures de folitude & de liberté. Des réflexions trop douloureufes l'arrachoient au tumulte & aux amufemens. On doit juger fi elle fut contente de l'indifcrétion de Zéphirine, à l'éducation de laquelle elle avoit bien voulu préfider. Elle fe préparoit à lui dire toutes les chofes convenables, lorfqu'elle eft interrompue par une Efclave qui apporte une Lettre à la Fée : elle eft de Mélide, de Mélide heureufe, réunie à fon Amant, qui rend graces à Célefte, qui eft pénétrée de

ce qu'elle doit à Volſidor. Il lui a rendu Zélidan, & un Pere vertueux. Ce Génie adorable l'a rétabli ſur le Trône : il eſt le bonheur de ſes Sujets & celui de ſa fille : elle ne forme plus qu'un ſeul deſir. Zulménie & Zéphirine font un cri de joie. Oſiris paroît émue, tombe ſans connoiſſance. Céleſte & les deux Nymphes volent à ſon ſecours; leur attachement éclate pour Oſiris. Que leur douleur eſt vraie ! Elle reprend ſes eſprits, les raſſure. Céleſte leur dit de s'éloigner; & c'eſt avec bien de la peine qu'elles obéiſſent; mais bientôt le retour d'Oſiris, un air de ſatisfaction qu'elles ne lui ont jamais vu, remettent le calme dans leur ame. La ſienne eſt trop ſenſible, pour que leurs mouvemens lui échappent : ils l'attendriſſent. Elle paroît, avec effort, renfermer un ſecret. Vous que je regarde comme mes Enfans, leur dit-elle, peut-être vais-je commencer d'être heureuſe; mais je ne connoîtrai point le bonheur, ſi je ne jouis du vôtre. Zéphirine, & ſur-tout Zulménie, lui diſent les choſes les plus intéreſſantes. Mais Oſiris ne peut aimer davantage l'aimable Fille de Sincere; & c'eſt avec douleur qu'elle prévoit que ſa Mere & l'Amour lui cauſeront bien des peines. Pour Splendian, il cherche, il redoute & il ſouhaite l'occaſion

l'occasion de lui parler sans témoins; rien n'est plus difficile : elle ne quitte point Céleste. Il ne la voit qu'au milieu d'une Cour nombreuse, ou du tumulte des Fêtes. Elle voudroit bien qu'on la dispensât de s'y montrer : la Fée exige qu'elle y soit & qu'elle les embellisse. Elle y paroît distraite, inattentive, rêveuse : mais Splendian est distingué, & Volsidor est malheureux. Presque tous les Génies de l'Univers sont accourus à la Cour de Céleste, au bruit d'une seconde merveille. Tous, quoique prévenus de sa beauté, en ont été surpris; tous l'adorent en secret, n'osent espérer, ni se plaindre, ni se déclarer que par leurs soins. Ils ne peuvent porter envie qu'au seul Splendian; & il est, plus qu'eux tous, jaloux de lui-même. C'est à Zulménie que s'adressent tous les hommages. Splendian, quoiqu'il tremble de lui plaire, s'occupe de lui procurer des plaisirs : le goût, la magnificence, l'amour président aux Fêtes qu'il lui donne. Mais combien celles que donnoit Zuma, sous le voile du mystere, & dont on ne le soupçonnoit pas d'être l'Auteur, avoient plus de charme pour Zulménie ! Tout le rappelle à son cœur, & sur-tout Splendian. Dans le *bal paré* le plus éclatant, ils venoient de danser ensemble : elle avoit paru y prendre une sorte

de plaisir; & il en est si piqué, qu'il jure, au fond de son cœur, de ne jamais de sa vie redanser avec elle. Le plaisir qu'avoit eu Zulménie, lui donne une humeur dont elle s'apperçoit malheureusement pour lui. Elle lui en demande la cause; & il la quitte sans lui répondre. Il fut même très-long-tems sans oser s'approcher d'elle, de peur qu'elle ne vînt à lui parler d'une maniere trop obligeante: cependant il la regarde de loin, & ses regards sont furieux, quand il rencontre les siens. Décidément il ne veut plus jetter les yeux sur elle, pour tâcher, s'il est possible, d'être un peu moins malheureux. En se promenant dans la salle du bal, avec une agitation extrême, il s'arrête vis-à-vis d'une glace; il se trouve charmant; & le voilà courroucé contre le visage qu'il a pris: il n'y peut plus tenir, & sort dans l'état le plus violent qu'on puisse imaginer. Comme il attribue tous ses malheurs à ce maudit visage, dont il n'avoit que faire, il revient avec un masque, & va s'asseoir, d'un air confiant, auprès de sa Maîtresse; car il se flatte, que, pour cette fois, elle lui fera la faveur de ne pas prendre garde à lui; mais elle le reconnoît, & il s'en plaint avec tant de chaleur, tant d'amertume & de marques d'affliction, qu'elle croit qu'il devient fou. Elle n'en a que plus de plaisir à

penser, à croire, à se dire à elle-même, qu'il n'y a de raisonnable, ou plutôt, de parfait, que le Mortel charmant qu'elle préfere à tout; & c'est ce Mortel préféré, qui, sans qu'elle le sache, est le plus injuste des Génies. On imagine bien qu'il passa la nuit la plus cruelle & la plus agitée. Tout le fuit à la fois, le repos, l'espoir, & jusqu'aux douces erreurs du sommeil. Y succombe-t-il quelques instans? Ce ne sont plus des illusions enchanteresses qui l'enlevent à lui-même. Des songes affreux lui font regretter les horreurs de son incertitude: il voit, il croit voir Zulménie infidelle, ne se rappellant qu'elle daigna l'aimer que pour le plaindre; Zulménie parjure à ses sermens, l'accablant de sa pitié; coupable, ingrate, adorée, belle encore dans les bras de Splendian. Quel supplice! Quel spectacle! L'Amour le force d'en être le témoin. Le Dieu qu'il sert, la Maîtresse qu'il idolâtre, l'Ami qu'il aimoit, tout le trahit. Sa fureur est extrême: son amour l'est davantage. Ces images cruelles s'évanouissent; mais l'impression reste au fond de son cœur; il ne gagne, à être réveillé, que d'être malheureux d'une autre maniere. Sa métamorphose lui devient insupportable: tout l'accable. Il vole chez Céleste. C'en est fait,

dit-il, Madame, je ne puis plus suffire aux tourmens que j'éprouve. Ma fatale délicatesse m'a fait tout perdre, tout, excepté un sentiment qui me déchire, qu'on dédaigne, que je conserverai toujours; & qu'au moins je voudrois pouvoir oublier. J'avois une figure qu'on ne haïssoit pas; j'en prends une autre, tout exprès, pour la faire détester. Je suis, à la fois, l'amant & le rival: j'aime Splendian; & voilà que ses traits me sont odieux, parce qu'ils ne le sont pas assez à celle que j'adore. Il ajoute que ses rêves ne sont rien moins que tranquillisans; qu'il fait aimer Splendian le jour, & que la nuit, il a le malheur de le voir le plus heureux du monde; que Zulménie le traite avec une distinction qui le désole; qu'elle a la rage de danser avec lui; qu'il la prie, vingt fois, pour voir si elle daignera le refuser une, mais qu'elle se garde bien de lui faire ce plaisir-là; que, s'il se masque, pour avoir un moment de satisfaction, elle n'est pas une minute sans le reconnoître. A tout cela, Céleste répond de l'air le plus calme. Ce sang-froid désespere le Génie: il croit, il en jureroit même, que sa Maîtresse a fait des aveux à Céleste. La Fée l'assure, toujours tranquillement, qu'elle n'est point dans la confidence, que cependant il a des preuves si claires, &

des songes si décisifs, qu'elle-même ne peut se refuser à l'évidence. Elle dit ces derniers mots avec une ironie si marquée, que le Génie commence à se flatter un peu, qu'il pourroit bien, en effet, s'alarmer trop, & se faire, de ses craintes, des certitudes. Mais, comme il en revenoit toujours à prier Céleste de trouver bon qu'il se défît; au plutôt, d'une figure qui lui feroit perdre l'esprit, elle lui représente ce qu'il lui doit, ce qu'il doit à son serment & même à Zulménie, puisqu'il lui restera, au moins, des doutes, s'il ne continue pas les épreuves; qu'à la vérité elles étoient peut-être folles, & presque toujours dangereuses; mais qu'une fois commencées, il falloit avoir le courage d'en voir la fin. Du courage contre les peines du cœur! Le Génie, qui en avoit plus qu'un autre, ne connoissoit point celui-là. Enfin, la Fée lui proteste, fort sérieusement, que si Zuma reparoissoit devant sa Maîtresse, avant d'être bien sûr qu'elle étoit digne de tous ses sentimens, jamais elle ne seroit à lui, de l'aveu de Céleste. Il promit donc, de s'armer de patience, & d'être lui-même son fléau, tant qu'il plairoit à la Fée que cela fût ainsi. Mais, s'écria-t-il, à l'heure qu'elle y pensoit le moins, ne jamais parler de Zuma! Concevez-vous cette obsti-

pation ? Il me semble que rien n'est plus positif : c'est la marque d'oubli, la plus cruelle, la plus injurieuse, la plus insoutenable. Je parie qu'elle n'en parlera point. Ah ! dans les jours de mon bonheur, dans ces jours où Zulménie, le plus charmant ouvrage de la Nature, n'obéissoit qu'à l'Amour, elle étoit loin de connoître cette réserve, qui prouve qu'on ne lui appartient plus. On se doute bien qu'il n'auroit pas fini de si-tôt, si le Génie Auguste n'étoit pas arrivé, & il n'étoit pas trop content d'être obligé de se taire, quand il avoit tant de choses à dire. Auguste étoit un Génie adorable, & joignant aux graces de la jeunesse, tout le mérite d'un âge plus avancé. On le voyoit peu dans les Fêtes, mais souvent chez la Fée, & presque toujours avec ses Ministres. Ses plaisirs étoient, le bonheur de ses Peuples, & la présence de Céleste. Pendant qu'ils étoient rassemblés, Zulménie, Zéphirine & Rosalide, inséparables, se disoient des secrets bien intéressans. Rosalide n'en avoit point ; mais elle renfermoit dans son cœur, ceux des deux Nymphes : ils étoient devenus les siens. Zulménie parloit de l'injuste Zuma ; elle aimoit à prononcer son nom ; & c'étoit avec un trouble qui ne devoit être confié qu'à l'amitié. Les jours qu'elle paf-

ſoit ſans le voir, lui ſembloient éternels. N'oſant eſpérer ſon retour, elle l'attendoit à tous les inſtans. Ses vœux, ſes ſentimens, ſes regrets, ſes craintes, n'avoient point d'autre objet que lui. Pour charmer ſon abſence, pour tromper ſa douleur, elle venoit de commencer ſon portrait: Zuma étoit trop bien gravé dans ſon ame, pour qu'il ne fût pas reſſemblant. Fiere & plus enchantée de ſon ouvrage, elle le montre à ſes deux Amies, qui ſe récrient également ſur les charmes du modele & de la copie. Ce que je ne ſçaurois concevoir, leur dit-elle, avec une ſorte de myſtere, c'eſt que Splendian, ſans avoir un ſeul de ſes traits, ait cependant mille choſes de lui. Les larmes, alors, vinrent aux yeux de Zéphirine. Zulménie s'en apperçoit: elle en fut inquiete, & lui en demanda la cauſe. Dès qu'on eut vû qu'elle pleuroit, elle ſanglotta: il faut bien vous en apprendre la raiſon, leur dit-elle. Comme vous le voyez, j'ai beaucoup de chagrin. Splendian, qu'on fera peut-être épouſer à Zulménie, ne regarde qu'elle, ne me parle jamais, ne ſonge pas à moi; & moi, je ne puis m'occuper que de lui. Ma triſteſſe me met d'une colere! Je n'en ai point contre Splendian: je ne vous en aime pas moins, ma chere Zulménie. Je défie l'Amour

même de nous désunir : c'est lui seul que je déteste. Nous ne versions point de larmes avant de le connoître. Sincere a bien raison de le haïr. Il commence par donner des Fêtes fort séduisantes ; mais je vois qu'il est né méchant. Que je vous envie vos chagrins ! Zuma est absent ; mais, à son retour, je suis sûre qu'il ne finira point de causer avec vous. Zulménie tâche de consoler Zéphirine, & l'assure que Splendian ne sera jamais à elle. Rosalide se joint à l'intéressante Fille de Sincere, & jure que l'Amour ne la fera jamais souffrir que de leurs peines. Ne jurez de rien, disoit Zéphirine ; puisque je suis sérieuse, moi, à qui cela est insupportable, vous pourriez bien le devenir aussi. Mais voilà, tout-à-coup, qu'elles apperçoivent que la Guenon des Femmes d'Osiris écoutoit, à la porte, leur conversation.

Il est bon de dire, en passant, que cette Guenon étoit l'horrible Sempiternelle. Comme elle avoit un petit habit d'Arlequin, Zéphirine, malgré tous ses maux, ne put jamais s'empêcher de rire. Rosalide, qui se sentoit pour elle une aversion extrême, vouloit qu'on la renvoyât : mais elle joignit ses deux mains d'un air si suppliant, que Zulménie, par bonté d'ame, la fit asseoir ; & même, depuis ce

jour, elle permettoit qu'elle vînt quelquefois dans son appartement : elle étoit loin d'imaginer les suites fâcheuses qu'auroit cette complaisance. Pour Zéphirine, elle se sentit bien consolée d'avoir dit son secret. D'ailleurs, Zulménie lui avoit fait remarquer, par un de ces ménagemens délicats qui caractérisent l'amitié, que Splendian ne lui parloit pas autant qu'elle le croyoit bien, & que d'ailleurs elle savoit qu'il la trouvoit charmante. Cette remarque-là mit beaucoup de calme dans l'ame de Zéphirine. Il faut qu'on sache qu'elle étoit fille de la Fée Colere & du Génie démesuré. Il étoit si grand, qu'elle eut une peur horrible de son Pere, la premiere fois qu'elle le vit; mais elle l'avoit oublié, ayant été separé de lui, dès la plus tendre enfance. Colere, amie intime de la Fée Sincere, & la meilleure personne du monde, avoit des momens terribles; &, dans ces momens-là, elle battoit la pauvre petite Zéphirine de toute sa force. Le Génie démesuré avoit beau vouloir ramener la paix : il effrayoit sa Fille, & n'en imposoit point à sa Femme. Les mêmes scenes se renouvelloient souvent. Un jour Sincere s'y trouva; elle dit à son Amie tout ce qu'elle pensoit, & entr'autres, qu'elle agiroit prudemment,

de renoncer à l'éducation de Zéphirine. Colere pensa étrangler la Fée : mais elle ne se mit pas autrement en fureur ; &, comme Sincere avoit, sur elle, beaucoup d'ascendant, elle finit par lui confier sa Fille, qui fut élevée avec Zulménie. Elle se croyoit, ainsi que toutes les autres Nymphes, une Mortelle ; &, ce qui est bien plus douloureux, une Orpheline. En effet, excepté elle & Zulménie, c'étoit la destinée de leurs jolies Compagnes ; & elles devoient tout à la générosité de Sincere, car elle avoit d'excellentes qualités.

On desire peut-être de retrouver Splendian, & je ne demande pas mieux que d'y revenir. Malgré ses étranges convictions, & ses rêves alarmans, il eut, dans cette journée, un instant de bonheur. La faveur de Céleste honoroit les talens, & son sourire les encourageoit. Sur son Théâtre, dont l'avant-scene étoit soutenue par des colonnes de diamans, & dont un pinceau divin avoit tracé toutes les décorations, on représentoit, pour la premiere fois, une Tragédie très-intéressante : c'étoient deux Amans bien tendres, que l'on séparoit pour toujours. Zulménie fondoit en larmes ; elle parut même oublier la Piéce, les Acteurs, & n'être plus qu'à la situation. Splendian étoit près d'elle. Avec quelle at-

tention avide il suit & observe ses moindres mouvemens ! Il jouit de sa sensibilité, recueille ses larmes, Il se flatte que Zuma en est la cause : son agitation est semblable à celle de Zulménie. Leurs regards se rencontrent, & ils soupirent ensemble. Les soupirs de sa Maîtresse alloient le rendre heureux : mais il ne peut lui pardonner d'avoir paru faire attention aux siens. Pour achever son infortune, elle lui dit, avec émotion, quelques mots sur l'attendrissement qu'ils éprouvent l'un & l'autre. Alors, en essuyant ses larmes, il soutient qu'il n'est point attendri; que la situation est fausse; que l'Auteur est froid, & les Acteurs sans ame. Mais Zulménie ne l'écoute plus, & paroît mettre si peu de prix à ce qu'il vient de dire, qu'il se passionne, tout d'un coup, pour l'ouvrage qu'il étoit sur le point de trouver détestable.

Après le Spectacle, Zulménie fut longtems plongée dans une rêverie profonde : rien ne pouvoit l'en distraire. Les événemens qu'elle venoit de voir, lui rappelloient tous ceux qu'elle avoit éprouvés, ou qu'elle avoit à craindre. Splendian s'approche & lui fait plusieurs questions, auxquelles

Zulménie ne répond pas. Il fait insensiblement retomber l'entretien sur le bonheur de deux ames unies par le même sentiment. Dans ce moment, il espéroit que Zuma obtenoit quelque souvenir. Vain espoir ! silence cruel ! pas un mot de Zuma. Il demande à Zulménie, & lui demande, en tremblant, si elle a été quelquefois témoin d'une séparation aussi douloureuse que celle qu'on a représentée ; & si, par hasard, elle se rappelleroit les noms de ceux qui en avoient éprouvé les tourmens ? C'est que, poursuit-il, il est de certains noms que l'on n'oublie jamais, quand une fois on les a prononcés : on aime à les répéter, on se plaît à les entendre ; ils restent dans l'ame ; ils n'en sortent pas ; ils y portent le trouble ou l'ivresse ; on les adore en secret, quelquefois même ils échappent, & rien n'est plus innocent que ces indiscrétions-là. Pour certaines personnes, par exemple, il en est un qui sera présent à toutes les heures, à tous les instans de la vie. C'est un nom trop sacré, pour que le cœur puisse l'oublier jamais ; &, pour peu que vous vouliez le savoir, je sens qu'il me sera impossible de ne pas nommer Zulménie.

Et vous, Madame, & vous, ne me ferez-vous aucune confidence? N'existe-t-il pas, dans l'Univers, un seul nom que vous aimiez mieux qu'un autre? Zulménie, qui, jusques-là, avoit paru ensevelie dans les réflexions, eut, à ces mots, la cruauté de sourire; & l'infortuné Génie trouva, dans ce sourire, tant d'ingratitude, qu'il n'avoit jamais cru être si sûr de son malheur.

Mais voici cinq des plus extraordinaires Puissances de toutes les régions magiques qui arrivent à cette Cour : la Fée Prudinette est du nombre; la Fée des Forêts l'accompagne. Par crainte, elle se plie à l'humeur de Sempiternelle; & elle cede, par facilité, aux exigences de Prudinette. Subjuguée par tout le monde, entraînée malgré qu'elle en ait, presque jamais elle ne voit les personnes qui lui conviennent. Elle veut le bien, & ne le fait point : elle gémit du mal, sans avoir la force de l'empêcher. Quant à Prudinette, quoiqu'elle soit toujours sous le masque, en l'observant, on parvient à la connoître. Son regard est faux, sa physionomie dure, son affectation fatigante. Les Génies Archangelino, Ostentation & Circonspect sont à sa suite. Ostentation a des droits sur elle; elle en a sur Archangelino; & toutes les fois

qu'elle paroît en public, Circonspect ne la quitte point.

Excepté ce dernier, parce qu'il est le Pere de Zulménie, Celeste fut assez mécontente de l'arrivée des autres : elle les reçut froidement, sur-tout Prudinette. Pour Splendian, il ne fut occupé que du Pere de sa Maîtresse, & lui marqua tant d'égards, de déférences, même d'intérêt, que Circonspect, après quelques remercimens, ne savoit plus s'il falloit suspendre ou continuer.

A son aspect, Zulménie se sent prévenue en sa faveur. Lui-même la considere avec attendrissement : il la trouve ravissante, mais il n'ose le dire, ni s'informer de son nom. Cependant, comme il ne pouvoit s'empêcher de la regarder toujours, Prudinette, fort séchement, lui demande à propos de quoi il est en extase? Circonspect, qui se surprend en faute pour la premiere fois, ne trouve pas un mot à répondre. Splendian, qui ne se possede pas si bien que le Pere de celle qu'il adore, devient furieux contre Prudinette. Ah! s'écria-t-il, sans pouvoir se contraindre, l'admiration est bien permise devant Zulménie! Les yeux de Céleste alors lui reprochent, mais trop tard, son imprudence. Au nom de Zulménie qui lui

apprend que c'eſt ſa Fille qu'il voit, ceux de Circonſpect ſe rempliſſent à moitié de larmes : mais comme il n'eſt pas de ſa prudence de s'abandonner à ce premier attendriſſement, il prétexte un mal de tête, ſort ſans faire de bruit, & va s'enfermer pour ſe remettre d'une émotion trop forte, ſe rendre maître de ſes ſentimens ; en un mot, ne point ſe compromettre. Il reſte, pluſieurs jours, ſur un lit de repos, & ne reçoit perſonne, pas même Céleſte. Ne pouvant le voir, elle lui mande que l'on cherche à détacher Zulménie d'un Mortel appellé Zuma ; qu'elle lui eſt confiée par Sincere, & qu'on lui fait toujours un myſtere de ſa naiſſance. Elle eſt bien sûre de ſa diſcrétion. Cependant il lui eſt échappé, au nom de Zulménie, un mouvement d'ame inattendu, qui a même laiſſé, dans celle de Zulménie, un mêlange d'inquiétude & d'intérêt. Splendian s'en apperçoit ; il court lui en demander la cauſe. Elle a vu les larmes de Circonſpect. Seroit-il malheureux? Elle en eſt alarmée, & veut bien en faire part au Génie. Quoique ce ſoit une marque de confiance, pour la premiere fois il ne s'en fâche point. Plus touché de l'impreſſion que fait la voix de la nature, ſur le cœur de ſa Maîtreſſe, qu'il n'eſt occupé de

ſes propres intérêts, il ſe ſacrifie, & la raſſure, en éprouvant lui-même la plus tendre émotion. Le plus injuſte des Amans eſt auſſi le plus délicat.

Cependant les deux nouveaux Génies, enchantés de la belle Maîtreſſe de Volſidor, ne pouvoient concevoir qu'elle ne fût qu'une ſimple Mortelle. C'étoit bien les deux plus étonnantes Figures que l'on pût voir. Oſtentation étoit grand comme rien : mais avec ſes talons & un toupet qui ne finiſſoit point, il avoit près de ſix pieds. Quoiqu'il fût d'une maigreur affreuſe, cela ne paroiſſoit qu'avec ſon bonnet de nuit. Tous les jours, après ſa toilette, qui l'occupoit huit heures, vingt-quatre Valets-de-chambre, avec des ſoufflets d'or, conſtruits de façon qu'ils enfloient le viſage, le ſouffloient à tour de bras, juſqu'à ce qu'il eût un air d'embonpoint. Il avoit créé, pour les premiers Génies de ſa Cour, l'Ordre du Soufflet: tous en portoient, ainſi que lui, attachés avec une chaîne de diamans. A peine ſe donna-t-il le tems de s'aſſeoir chez Céleſte, qu'en examinant Zulménie, il ſe ſouffla en déſeſpéré : ce fut par reſpect pour la Fée, qu'il en prit la peine. Dans ſes Etats, c'étoit l'affaire de ſes Courtiſans. Du plus loin qu'ils l'appercevoient, ils

ils se mettoient en exercice, & si continuellement qu'ils n'en pouvoient plus le soir; mais Ostentation s'inquiétoit peu de leur peine : il ne songeoit qu'à se boursouffler, afin de paroître avec avantage. Prudinette même n'étoit parvenue à se l'attacher, que parce qu'elle avoit, pour lui, cette attention-là; mais avec tant de délicatesse qu'il l'avoit priée de lui donner des leçons, ainsi qu'à tous les Souffleurs de sa Cour. Zulménie le regardoit avec une surprise qu'il prit pour de l'admiration : il y fut si sensible qu'il l'adora sur le champ, & le lui dit tout aussi-tôt. Archangélino, plus discret, quoiqu'il fût déjà enivré d'amour, ne la perdoit pas de vue, & s'étonnoit d'une flamme si subite & si violente. Pour la premiere fois son cœur s'est soumis. Sempiternelle lui avoit fait prendre les Femmes en horreur : ce n'étoit qu'à force d'en dire du mal, que Prudinette lui avoit plû. Dès qu'il a vu Zulménie, il cesse d'en vouloir à son sexe. Il auroit bien voulu savoir si elle n'étoit prévenue en faveur de personne. Mais on peut se souvenir que Sempiternelle l'avoit rendu sourd ; & il remit à s'en informer. Il avoit le plus énorme visage, les plus grandes oreilles & les sourcils les plus touffus que l'on pût voir. Zé-

phirine ne revenoit point de ses gros yeux; & elle en auroit ri, plus qu'il ne falloit, si ceux de Splendian n'avoient pas toujours été fixés sur Zulménie.

Ce Splendian, qui ne regarde pas Zéphirine, s'approche alors de son Amie, qu'il trouve ensevelie dans une réflexion dont Zuma, sans doute, étoit l'objet : mais il ne connoissoit pas tout son bonheur. Au lieu, dit-elle, de ce Génie qui se coëffe si haut, & qui maigrit à vue d'œil, dès qu'il ne se souffle plus; au lieu de cet autre, qui a des yeux si désagréables, & que Zéphirine n'aime pas plus que moi, pourquoi donc Volsidor ne vient-il pas ici? lui dont on raconte tant de merveilles; lui que j'aime, depuis que je sais qu'il protége..... Elle n'acheva point.

Au nom de Volsidor, le faux Splendian est prêt à se trahir; mais une idée cruelle le ramene à lui-même, & bien-tôt il s'abandonne aux plus vives douleurs. Comme Zulménie avoit été fort triste, il avoit eu quelques momens assez doux. Ses dernieres paroles le désespérerent. Plutôt que de songer à Zuma, elle va songer à Volsidor qu'elle ne connoît point. Je le vois : plus ambitieuse que sensible, elle n'aime... du moins, elle n'aimera que les Génies. Au sein des grandeurs,

elle n'eſt plus à l'amour. Elle ne ſe ſouvient point de Zuma, de Zuma qui l'adore! Que ſait-on même? Volſidor eſt Souverain du monde. C'eſt, ſans doute, ſon hommage qu'elle deſire, & ſon éclat qui la frappe.

Zulménie, qui ne peut deviner ce qui ſe paſſe dans le cœur de Splendian, & qui s'obſtine dans ce moment à parler de Volſidor, lui demande, à lui-même, ſans le ſavoir, ſi, par haſard, il le connoîtroit? Embarraſſé, troublé, hors de lui, d'abord il ne répond point. Zulménie inſiſte & l'interroge une ſeconde fois. Il lui répond alors, mais avec l'expreſſion du dépit, que rien n'eſt plus ſingulier que ſa demande, & ſur-tout que ſon deſir de connoître Volſidor; qu'il connoît même des Mortels infiniment plus aimables que lui. Des Mortels, dit Zulménie avec émotion! Elle rougit & ſe tait, en voyant dans les yeux de Splendian le même trouble qui agite ſon cœur.

Ils en étoient là, quand ſoudain Oſtentation arrive avec ſon ſoufflet: il ſe place auprès de Zulménie; & Splendian, furieux, a du moins la conſolation de voir ſa Maîtreſſe rêver ſi profondément, qu'elle n'entend pas ce que raconte l'importun qu'il déteſte. Il ſe flatte même qu'elle alloit peut-être lui

dire des choses satisfaisantes, quand il est venu les interrompre.

Prudinette, comme de raison, haïssoit déjà Zulménie : elle ne lui pardonnoit point ses charmes, l'ivresse d'Ostentation, d'Archangélino, bien moins encore le ton exalté de Splendian, lorsqu'il avoit été question de la défendre. Il avoit néanmoins une figure dont elle étoit fort contente : tout en la considérant, du coin de l'œil, elle la connoissoit déjà en perfection. Elle demanda, assez dédaigneusement, ce que c'étoit que Zulménie ? Car Circonspect n'avoit jamais prononcé ce nom, pas même à elle.

Une des Dames de la Cour de Céleste lui apprend que c'est une Mortelle, une Nymphe de Sincere, beaucoup moins jolie qu'on n'a la rage de le croire, & qui, sur-tout, ne devroit être que *protégée* par Céleste, sans être admise à sa Cour; que Zéphirine & Rosalide, intimes Amies de la petite, n'y sont pas moins déplacées; mais qu'on les supporte un peu plus patiemment, parce qu'elles n'excitent point l'insupportable enthousiasme causé par la premiere.

Pendant ce récit, Prudinette, en regardant Zulménie avec une sorte de pitié, avoit plus d'une fois haussé les épaules. Eh bien !

voyez combien je suis bonne, dit-elle, du ton le plus aigre ! Ne me suis-je pas avisée de m'attendrir sur le sort de *ces petites Créatures*, en qui tout annonce l'orgueil de leurs prétendus charmes, des travers sans nombre, &, je le parierois, la perte de leur innocence. Quoi qu'il en soit, je tâcherai de les arracher au vice, car c'est le devoir de la vertu : &, en disant cela, elle lorgnoit, à la dérobée, l'Amant de Zulménie. Il me paroît, ajouta Prudinette, que Splendian la trouve *divine*. On lui répond, en le plaignant, qu'il ne paroît occupé que d'elle, & qu'il pousse l'aveuglement jusqu'à la croire charmante. Elle se récrie contre le siecle, les mœurs, & remercie les Dieux de ce que, ne l'ayant point dépourvue d'attraits, ils lui ont formé un cœur inaccessible à tous les inconvéniens qu'ils entraînent. La Fée des Forêts n'approuve point, mais applaudit. Charmée de Zulménie, elle n'ose le dire, & celle-ci, qui ne s'en embarrasse gueres, se désole seulement d'avoir, auprès d'elle, le Génie Ostentation. Grace à son exercice, il lui cause un vent insupportable. Ne pouvant plus y tenir, elle sort & va s'enfermer avec Osiris : elle s'entretient, un instant, des Originaux qu'elle

vient de voir, &, bien long-tems, du Mortel que ſon cœur ſouhaite.

Après ſon départ, Splendian, quoiqu'au milieu d'une Cour nombreuſe, s'y trouve ſeul : ne voyant plus Zulménie, il faut bien qu'il en parle. En conſéquence, il va s'aſſeoir auprès de Zéphirine, qui lui fait bien vîte une place, & qui ne s'attend pas au texte de la converſation. Splendian répéte cent fois l'éloge de l'adorable Nymphe. Zéphirine, au fond du cœur, auroit mieux aimé qu'il s'en occupât un peu moins, & un peu plus d'elle. Cela n'empêche point qu'elle ne rende juſtice à ſon intéreſſante Amie. Il oſe l'interroger ſur le ſort de Splendian. Peut-il ſe flatter d'intéreſſer un jour? Ai-je le malheur?... puis, ſe reprenant, déplairoit-il à Zulménie? Quoiqu'elle ait bien du chagrin de l'air dont il lui fait cette queſtion, Zéphirine l'aſſure qu'on le trouve fort aimable. — Ah! cruelle, achevez : elle vous le dit, elle le penſe; elle ne vous parle donc que de Splendian! Ne me ménagez point; accablez-moi. Zéphirine le regarde avec ſurpriſe, & ne ſçait que lui répondre. — Vous vous taiſez! je vous entends. Splendian eſt aimé. — Apparemment, dit Zéphirine, de quel-

qu'autre que Zulménie ! — Il ne le feroit point! Dieux! ah ! grands Dieux ! — Je n'osois vous le dire, de peur de vous affliger ; mais j'ai des raisons pour le croire. — M'affliger ! eh ! vous me rendez le bonheur ; vous m'enchantez. En disant ces mots, il prend sa main, la baise avec une vivacité dont elle est bien émue, & qu'elle lui pardonne. — Vous n'aimez donc point Zulménie ? Je l'adore. — Pour cela, dit Zéphirine, du ton le plus impatient, je ne crois pas qu'il y ait rien de si singulier & de si étrange que vous. — Que je suis heureux ! Que ne vous dois-je pas, belle Zéphirine ! Il est prêt à se jetter à ses genoux. Je vous défends, lui dit-elle, de me parler jamais : allez adorer Zulménie. Elle rentre, en effet, dans ce moment. Il est trop enchanté, pour avoir fait attention à la colere de Zéphirine ; mais le bonheur de Splendian est prêt à s'évanouir.

Charmée de ce qu'il cause avec elle, desirant qu'il épouse son Amie, & préférant le charme de son sentiment aux avantages de l'immortalité, Zulménie, quoiqu'elle vînt de verser des larmes dans le sein d'Osiris, regarde le Génie d'un air assez riant. N'est-ce pas, lui dit-elle, que Zéphirine est charmante? Ah ! oui, charmante! s'écrie-t-il, avec un

trouble inexprimable : j'en ſuis convaincu plus que jamais..... S'il faut l'en croire, Splendian ne doit pas eſpérer de plaire. Seroit-il vrai ? Daignez prononcer. Elle vous trompe, dit vivement la belle Nymphe : puis elle craint d'avoir fait une indiſcrétion ; car elle croit que c'eſt du ſentiment de Zéphirine dont il s'agit. Elle me trompe ; je perdrois juſqu'au doute ! Ah! s'il eſt ainſi, il faut fuir : je renonce à tout, à l'Empire, à l'Amour, au bonheur, à vous-même. A ces mots, il court précipitamment vers Céleſte ; &, quand il eſt près d'elle, il ne ſçait plus que lui dire. Qu'on ſe peigne, s'ils eſt poſſible, l'étonnement des deux Amies. Zéphirine, les larmes aux yeux, convient que Splendian eſt inexplicable ; qu'il lui baiſe la main, en parlant d'une autre ; qu'il eſt furieux, lorſqu'on ne le hait point ; & que, ce qui l'enchante, c'eſt de pouvoir ſe flatter qu'on ne l'aimera jamais. Je ſuis bien malheureuſe, continue-t-elle, de m'intéreſſer à un Génie de ce caractere-là. Zulménie trouve auſſi, quoiqu'il ſoit aimable, qu'il a dans l'humeur des inégalités auxquelles on n'entend rien. Zuma, dit-elle en elle-même, non, je n'avois pas beſoin de preuve, pour être sûre qu'on ne peut, qu'on ne doit aimer que vous. Zuma cependant, tout déſolé qu'il eſt, ſe laiſſe

désarmer par Céleste, dont il alloit prendre congé, & consent à ne point partir, malgré la menace qu'il venoit d'en faire. Il est un peu plus tranquille; mais il n'en est pas moins extraordinaire. Il ne voit point ceux qui l'approchent : il n'entend point ceux qui lui parlent; il ne répond pas à ce qu'on lui dit. D'un air sombre, il va s'asseoir aussi loin qu'il est possible de Zulménie. Sans qu'il s'en doute, le hazard le place près de la Fée Prudinette. Elle adoucit alors le son de sa voix; ses yeux, quoique, d'ailleurs, très-significatifs, ont le jeu de la modestie; son regard sévere en apparence, exprime le mieux qu'elle peut des intentions plus humaines. Elle adresse à l'inconsolable Splendian des choses très-affectueuses & presque tendres; mais il ne s'apperçoit de tout son étalage, que lorsqu'elle prononce le nom de Zulménie. C'est alors qu'il rompt le silence, & qu'on a toutes les peines du monde à le faire taire. Je ne l'avois pas bien vue, dit Prudinette; elle est assez jolie. Il oublie tous ses ressentimens contre sa Maîtresse, & les tourne contre la Fée. Assez jolie, s'écrie-t-il! ah! pour le malheur de l'Univers, les Dieux se plurent à la former trop belle. Elle eût été parfaite, si.... Prudinette, qui ne rougissoit que de colere, de-

vint couleur de feu ; mais, se contraignant : je n'aurois pas cru, lui dit-elle, que ce malheur-là fût arrivé jusqu'à vous : il me semble que vous n'avez point à vous plaindre de ses rigueurs. J'ai même observé..... Il ne me manquoit plus, interrompt le Génie, que vos fatales observations. A propos de quoi, je vous prie, venez-vous me tourmenter encore plus que je ne l'étois ? J'entends ce détour, dit-elle ; il est délicat, il est honnête. Je le vois très-bien, vous ne voulez point la compromettre : c'est un procédé qui doit, selon moi du moins, vous rendre plus dangereux encore. Mais, puisque vous savez si bien vous contraindre, dites-lui donc qu'elle vous imite. Plus vous êtes fait pour plaire, & moins elle devroit..... Cela est certain, dit le Génie. Prudinette ne trouva pas cette réponse infiniment modeste : il lui sembloit qu'il y avoit du désordre dans ses idées ; mais il lui paroissoit charmant. Dans un état plus élevé que le sien, ajouta-t-elle, avec une tendresse qui commençoit à l'emporter sur la décence, on aimeroit Splendian pour lui-même : on ne sentiroit que le bonheur de lui plaire. Une Mortelle pourroit fort bien n'en connoître que l'orgueil. Une Mortelle.... une Mortelle, semblable

à Zulménie, répondit-il, doit l'inſpirer, & ne devroit pas.... Quelques perſonnes, continua Prudinette, prétendent que vous n'en êtes point aimé; mais fiez-vous-en à mes yeux qui vous voient, qui vous jugent & qui prononcent. Soyez sûr, très-sûr.... Eh! Madame, vous me l'affirmez avec un acharnement!.... Voyons, dites, parlez, où ſont vos preuves? Eh quoi! lui dit Prudinette, avec un regard qui voudroit bien peindre l'embarras, n'avez-vous pas... une figure... charmante? Je ne le ſais que trop, interrompit-il, en la quittant bruſquement, & tout auſſi chagrin qu'elle étoit confondue. Mais, n'importe, Splendian lui plaît, & charitablement elle ſe promet bien de l'éloigner de Zulménie, pour ſe l'attacher. Sans bleſſer, toutefois, le reſpect dû aux bienſéances, toutes les noirceurs imaginables furent bientôt arrangées dans ſa tête; &, pour le malheur des deux Amans, elle ne tarda pas à les mettre en exécution. L'eſpoir d'un ſuccès prochain lui fit paſſer une nuit délicieuſe. Celle de Splendian eût été horrible, (car ſon état ne put ſe peindre) ſi l'Amour, touché lui-même des maux qu'il lui cauſe, ne lui avoit envoyé des ſonges conſolans, & ces tendres illuſions & ces douces erreurs qui

ſuſpendent quelquefois les maux de ceux qu'affligent les réalités ; mais il perdit tout à ſon reveil. Zulménie n'étoit gueres plus heureuſe ; & rien n'a pu charmer ſes peines, ni ſes ennuis, que le ſoin enchanteur dont elle s'étoit occupée. On ſait qu'à mille autres talens elle joint celui de peindre à merveille ; & cet Art qu'elle avoit négligé, lui étoit devenu bien cher depuis qu'il lui a ſervi à tranſporter, ſous ſes yeux, les traits adorés de ſon Amant. Avec quelle complaiſance, avec quelle attention, quel charme elle avoit achevé ſon portrait ! Que de ſoupirs lui étoient adreſſés ! que de larmes il faiſoit répandre ! que de tendres paroles accompagnoient chaque regard qu'on lui donnoit ! Seule avec ſon amour & le portrait de ce qu'elle aime, elle ne pouvoit plus chérir que la ſolitude, & déteſtoit toutes les diſtractions qui venoient l'en arracher. C'eſt dans ce moment qu'on lui annonce la Fée Prudinette : quel moment ! & quelle viſite ! Prudinette, d'un air de ſupériorité, lui marque une ſorte d'intérêt, & elle lui repréſente qu'elle eſt ſur le point de ſe perdre ; qu'on lui a fait grand tort en l'enlevant à une obſcurité plus heureuſe mille fois que la vie dangereuſe & brillante à laquelle elle eſt condamnée ; qu'en

attendant qu'elle perde l'estime d'elle-même, elle perdra celle des autres; que la Cour de Céleste est le Théâtre des plaisirs, qu'il faut à sa jeunesse un autre asyle, qu'elle veut bien le lui offrir; & que, si elle n'en sent point le prix, Sincere sera instruite par elle-même; qu'une Nymphe, honorée de ses bontés, résiste à la voix de la vertu, & la punira au lieu de la protéger.

C'est, de son aveu, Madame, répondit Zulménie, que je suis à la Cour de Céleste. Vous m'avez dit plusieurs choses que je ne comprends point. Est-ce qu'il y a des plaisirs sans la vertu? Est-ce qu'on peut la perdre? Vous ne parviendrez à m'inspirer, ni crainte, ni remords. Céleste est mon appui : elle sçait si sa Cour a pour mon ame d'autre attrait que sa présence. Il ne me faut de leçons que ses exemples. Et n'imaginez pas même, que je lui parle de vos menaces, ni de vos conseils. Je les oublierai en la voyant.

Prudinette, qui s'attendoit à l'effrayer, fut très-surprise du ton noble dont cette petite Mortelle lui parloit. Le langage de la Fée devint plus doux, & presque caressant. Mais Osiris arrive; & l'air majestueux, la beauté imposante d'Osiris ne l'étonnent pas moins, que la simplicité courageuse des réponses de Zulménie.

Pendant qu'elle y réfléchiſſoit, la Guenon dont j'ai déjà parlé, vint lui faire des révérences qui prirent fort bien : elle avoit, ce jour-là, un habit à la Turque : Prudinette affectionnoit ce coſtume. La Guenon, qui s'en apperçut, lui jetta le mouchoir : cette attention innocente lui valut bien des careſſes de la Fée. Tout alloit le mieux du monde entre la Guenon & elle, lorſqu'Archangélino entre. Il avoit peu d'uſage ; il ne ſe doutoit point que Zulnénie, chez elle, ne recevoit que quelques Dames diſtinguées par Oſiris, & nommées par Céleſte. En ſociété avec Prudinette, il ne connoiſſoit que les bienſéances de repréſentation. Oſiris le pria de ſe diſpenſer d'une ſeconde viſite, à moins que ce ne fût de l'aveu de Céleſte. Il n'entendit point cela ; mais Prudinette l'écrivit ſur ſes tablettes, pour qu'il pût lire du moins ſon arrêt. Il alloit répondre que l'Amour étoit ſon excuſe, lorſque la Guenon (on ſçait que c'étoit Sempiternelle) lui ſauta au viſage, lui arracha ſes grandes oreilles, & la moitié d'un ſourcil. Il étoit déſeſpéré. Pour lui faire plus de chagrin, elle abandonne ſon viſage, pour ſon habit. C'étoit le plus beau des ſiens, il étoit de drap d'or bien rouge, brodé ſur toutes les tailles, en opales fauſſes. La barbare Sem-

piternelle les avale, lui mange une manchette. Archangélino, le plus avare des Génies, l'auroit étranglée (sur-tout, s'il avoit sçu que c'étoit sa Femme) s'il n'eût pas éte retenu par l'espoir de plaire à Zulménie, à force de patience & de douceur; mais la méchante bête le fit si bien enrager, qu'il se sauva, très-résolu, malgré son amour, à ne jamais s'exposer à pareille catastrophe.

Après cet exploit, la Guenon s'esquiva, & fut attendre Prudinette, qui ne tarda pas à sortir. Quoique ces deux Fées fussent ennemies, elles se rapprochoient pour nuire. Sempiternelle se fit reconnoître à Prudinette; elle lui apprit que Zulménie étoit Fille de Sincere, & lui confia la métamorphose de Volsidor. Le jour de cette métamorphose, elle étoit en araignée dans son Palais, & s'étoit mise à écouter à la porte de son appartement; de-là elle étoit venue en Guenon écouter à celle de Zulménie. C'étoit avec ces manieres nobles qu'elle parvenoit à s'instruire. Laissez-moi, lui dit-elle, conduire tout ceci. Je viendrai vous voir; nous nous concerterons. Ne faites & ne dites rien que nous n'en soyons convenues. Elles eurent ensuite un épanchement d'ame sur ce qu'il étoit très-douloureux que Céleste fût si belle & si ai-

mable. Prudinette étoit fort scandalisée de ce que les plaisirs & les graces la suivoient par-tout. Ni l'une ni l'autre ne lui pardonnoit ses agrémens ni ses vertus.

Avant de se séparer, Sempiternelle promit à Prudinette de la venger de Zulménie, & de la faire aimer de Splendian, car elle ne s'embarrassoit pas que ce fût Volsidor ou un autre : sa figure lui convenoit; le reste lui étoit assez indifférent. Néanmoins elle avoit voulu prendre un ton digne devant Sempiternelle, qui, sachant toutes *les passades* qu'elle s'étoit permises pour éviter *l'affiche* d'un Amant, rioit, de tout son cœur, de la fausseté de Prudinette, & s'occupoit avec délices du plaisir de l'attraper. Elle s'en servoit pour ses desseins, à condition de la desservir après.

Pendant qu'elles jouissent d'avance du mal qu'elles vont faire, Ortame ou le faux Urbek, au désespoir de l'état où il voit son Souverain, va conjurer Céleste de ramener le calme dans son ame. Mais la Fée, qui est au fait de tout, conserve le plus beau sang-froid du monde. Cependant, lorsqu'elle croit pouvoir être tranquille, Zulménie & Osiris, pour n'être point interrompues dans leurs réflexions, s'enfoncent dans un bois délicieux, où très-souvent le Génie Auguste jouit des

des plaisirs de la chasse. A peine ont-elles pénétré un peu avant dans cette Forêt, dont la fraîcheur les séduit, & dont la beauté les attire, tout-à-coup des monstres, suscités par Sempiternelle, environnent, en rugissant, Zulménie. Reconnoissant sa voix, épouvanté par ses cris, entraîné par son cœur, Splendian accourt. Ostentation & Archangélino le suivent : mais Ostentation souffle, en vain, de toute sa force, sur les monstres : il ne leur en impose pas plus qu'Archangélino. Osiris, pour la sauver, s'expose à tout, se jette au milieu d'eux. Splendian paroît. Ils sont prêts à la saisir. Zulménie, ah ! grands Dieux, s'écrie-t-il, d'un ton qui, plus que jamais, lui rappelle Zuma ! elle y songe, même au milieu de ses terreurs. Il frémit & s'élance sur les monstres qui tombent bientôt sous un bras armé par la douleur & par l'Amour. Fier d'avoir sauvé ce qu'il adore, ne songeant point à la présence des Génies, oubliant qu'il n'est point Zuma, oubliant tout, il tombe aux pieds de sa Maîtresse, que le danger qui la menaçoit lui rend plus chere. Une voix alors répéte gaiement : *vive le Vainqueur.* Cette voix est celle du Génie Puce qui vient d'arriver. Il félicite Splendian; il admire Zulménie. Malgré sa vivacité naturelle, il reste

quelques instans interdit à la vue de tant de charmes.

Comment se peut-il, belle Zulménie, lui dit-il, qu'un seul de vos regards n'ait pas enchanté jusqu'à ces vilaines bêtes que je croirois des émissaires de Sempiternelle, si vous aviez le malheur de la connoître? La Fée Céleste, la Fée Prudinette & la Fée des Forêts arrivent alors. La premiere est encore effrayée du péril de Zulménie : Prudinette affecte de l'intérêt ; & l'autre n'ose montrer ce qu'elle ressent. Rosalide & Zéphirine sont tremblantes. Elles l'auroient défendue mieux qu'Archangélino, &, sur-tout, qu'Ostentation. Les maux de Splendian sont suspendus par le plaisir d'avoir délivré ce qu'il aime, n'importe sous quels traits : il ne songe qu'à elle alors, & s'oublie entiérement. Pour Zulménie, au plus fort de sa frayeur, elle pensoit à Zuma ; & le trouble de son défenseur lui sembloit être le même que celui où elle avoit vu son Amant, lorsque, sous ses yeux, elle fut entraînée sur le bord d'un abîme. Cette idée lui rend bien doux le sentiment de sa reconnoissance. Elle l'en assûre avec une émotion, qui ne tarde pas à lui causer bien de la douleur. Puce voudroit que sur le champ, & dans cette même forêt,

la belle Zulménie consentît à danser avec lui : elle a été trop effrayée, pour qu'il lui soit possible d'avoir cette complaisance. Eh bien, vous danserez donc, dit-il, à Ostentation, qui s'en défend avec un air bouffi. Cela est égal à Puce. Parbleu ! vous danserez : car, pour ce Colosse, en parlant d'Archangélino, il n'y a pas moyen. Mais, si je danse, dit Ostentation, qui me soufflera ? Mais, reprend Puce, quelle nécessité qu'on vous souffle ? C'est un tic fort ridicule. Il s'en va dire à l'oreille de Céleste : vous, qui êtes belle comme la Mere des Amours, que faites-vous de ces figures incroyables, & de la triste Prudinette ? Vous avez-là, Madame, une étrange compagnie ! N'importe, Ostentation sautera, sur ma parole. Heureusement pour lui que son Chancelier arrive pour le souffler, pendant que Puce lui faisoit faire des cabrioles ; mais, comme le Chancelier n'étoit pas en cadence, Puce étoit fort en colere. Sçavez-vous bien, disoit-il, que votre Chancelier n'est qu'un ignorant ? Quelle diable de manie est cela ? Ha çà, quand nous aurons fini, vous ne m'approcherez plus, s'il vous plaît ; car vous me décoefferiez horriblement avec le vent que vous faites. Vous n'avez qu'à, vous & votre souffleur, vous établir auprès d'Archangé-

lino, qui n'a point de cheveux, pas même une perruque. La dignité d'Ostentation étoit bien étonnée de la franchise de Puce. Après cette scene, qui amusa Céleste, on rentre chez elle; & même Osiris, contre son ordinaire, n'alla point se renfermer. Elle frémissoit encore pour Zulménie, & elle avoit besoin de la voir, pour se rassurer. C'est alors que Céleste leur recommande de ne point sortir de son Palais sans elle. Voilà Sempiternelle obligée de dresser d'autres batteries. A peine est-on entré chez la belle Fée, qu'un bruit aigu se fait entendre. Ce sont toutes les Dames de la Cour de Puce, qui, ayant appris qu'il étoit chez Céleste, arrivoient, Zélide à leur tête.

Je ne crois pas, dit Puce, en les voyant, qu'il y ait un Génie plus infortuné que moi; je ne puis faire un pas sans qu'elles me suivent: du moins chez le Roi Citron, qui est un imbécille, j'étois en repos. Elles ne peuvent pas rester à la Cour de Volsidor, qui est charmant. A ce mot de charmant, Zélide n'eut pas l'air d'approuver. N'a-t-il pas cinquante Maîtresses, demanda Prudinette? Splendian proteste qu'il adore un seul objet. Oh! pour cela, dit Zulménie, je le crois. On peut juger de lui par les personnes qu'il protége. Zélide alors ne se refusa point au plaisir

de contrarier Zulménie, qu'elle trouvoit trop belle, & à celui de se venger de Volsidor. Elle soutint que personne n'avoit moins de galanterie dans l'esprit, & de sensibilité dans le cœur; qu'à la vérité il avoit paru très-aimable à la Cour de Puce; mais qu'à la sienne il étoit odieux, & tout-à-fait singulier; qu'il ne donnoit pas même à ses Maîtresses la consolation de paroître se souvenir qu'il les avoit aimées. Elle alloit continuer sur le même ton, si un regard de Céleste ne lui avoit imposé silence Le faux Volsidor devoit, en effet, lui avoir déplu infiniment: il s'étoit passé, entr'eux, une scene qu'une Femme, du caractere de Zélide, ne peut gueres oublier.

Je devrois vous haïr, disoit-elle un jour à Splendian. (Il faut se rappeller que cette scene se passe à la Cour de Volsidor, lorsque Splendian eût pris ses traits.) Oui, oui, je devrois vous haïr. — Pourquoi cela, Madame? — En vérité, en vous faisant un reproche aussi clair, je ne m'attendois gueres à la réponse. Quel monstre vous êtes! Splendian vit bien alors qu'elle le prenoit pour un autre. Ne la trouvant pas jolie, il avoit peine à imaginer que le véritable Volsidor eût eu une fantaisie pour elle; mais il commença pourtant à comprendre que cela pouvoit fort bien être, & il

prit le parti de s'amuser de la méprise. C'est-à-dire, reprit-elle, que votre cœur ne vous rappelle rien? — Mais, écoutez donc, Madame, il n'a que des souvenirs très-confus. — Je vois combien vous étiez peu digne de mes bontés. — Comment! il seroit possible que vous eussiez eu des bontés pour moi? Zélide, outrée de colere, le regardoit avec des yeux menaçans. — Vous ne vous rappellez pas, ingrat, toutes les marques de ma tendresse? — Eh! Madame, il y a peut-être de la délicatesse à les avoir oubliées. C'est un moyen sûr de n'être jamais indiscret. — Vous êtes cent fois pis. Et puis elle prenoit des attitudes, moitié furieuses, moitié tendres.... Et puis il protestoit que son cœur n'étoit jamais en défaut, & qu'il n'y avoit d'infidelle, chez lui, que la mémoire. Madame, continua-t-il, je je n'imagine pas avoir été coupable au point que vous dites. Je serois inconsolable...... Seroit-il vrai?..... Je veux être confondu, si je ne me crois pas très-innocent. Si toutefois vous êtes bien certaine du contraire, (& sur cela vous devez avoir des souvenirs plus nets que les miens) je dois m'en rapporter aveuglément à la conviction où vous paroissez être de mes torts. Mais souffrez que le repentir... A ce mot de repentir, elle ne se posseda plus

Cependant, comme elle vit que son courroux n'y feroit rien, tout-à-coup elle radoucit son ton, son regard. Et ne voilà-t-il pas que, pour le malheur du Génie, elle se pique de générosité. Elle veut tout lui pardonner; il s'en défend. Elle prétend ne le plus quitter: il frémit. Lui sacrifier Puce! Il s'y oppose de toute sa force : elle n'entend plus rien à sa mémoire, ni à ses procédés. Laissons-là Zélide, & revenons à ce qui se passe chez Céleste.

Tandis que la conversation est le plus animée, on voit entrer un jeune Inconnu, vêtu superbement, d'une figure charmante; mais, les Femmes de la Cour de Puce étoient si bruyantes, qu'il fut impossible d'entendre son nom, quoiqu'on l'eût répété plusieurs fois. Il se prosterne devant la Fée. Puce le reconnoît, le félicite sur ce qu'il a acquis de nouvelles graces. Splendian, sans paroître l'avoir jamais vu, lui marque beaucoup d'intérêt. Les yeux d'Osiris sont fixés sur lui. Céleste lui demande ce qui l'amene à sa Cour? Le bruit de vos charmes, lui répondit-il, l'attrait de vos vertus, & la confiance de ne pas vous implorer en vain. Une passion dont je rougirois, si elle n'avoit pas été l'ouvrage affreux de Sempiternelle, m'égara trop long-tems. (Combien le cœur d'Osiris étoit ému!) A peine dégagé

d'une chaîne honteuse, & rendu à moi-même; je ne songeois qu'à venger l'auteur de mes jours, lorsque j'apprends que Volsidor, aussi juste qu'il est généreux, vient de lui rendre le Trône & ses vertus. J'accours, je vole dans le sein d'un Pere. Joie, hélas, trop imparfaite! Il regrette une Épouse; moi, je pleure une Mere dont j'ai été privé dès l'âge le plus tendre, & que mon cœur n'a pas cessé de redemander aux Dieux. Madame, on dit que vous l'aimez. Rendez-la aux vœux d'un Fils, à ceux d'un Époux: ses remords & mes larmes doivent la fléchir. Vous la voyez, dit Céleste; vous la voyez, cette Mere chérie. Dieux! s'écrie Zulamire, car c'étoit lui: ô Dieux! que ne vous dois-je pas? Osiris se leve, veut faire quelques pas; ses forces l'abandonnent. Mon Fils! mon cher Zulamire! Elle ne peut prononcer que ces mots, interrompus par ses soupirs. Elle le serre dans ses bras, le baigne de larmes. Zulamire est à ses pieds. Aussi tendre, aussi transporté qu'elle-même, il implore la grace d'un Pere; dans ce moment on l'annonce. Tout est pardonné; rien ne la retient; elle s'élance vers lui. Sa joie, son repentir, sa reconnoissance, forment le spectacle le plus touchant. Il rend grace à Céleste; il n'est venu, à sa Cour, que par son inspira-

sion. Zélidan & Mélide accompagnoient Superbe. Avec quelle surprise & quel ravissement Osiris retrouve, dans elle, cette Corilla qu'elle aimoit déjà sans sçavoir qu'elle fût sa fille! Car, le jour que cette même Corilla fit part aux deux Nymphes de tous ses secrets, ce n'étoit point Osiris, mais Céleste, sous ses traits, qui étoit venue avec elles. Que d'épanchemens délicieux! Quels doux momens! Quelle réunion attendrissante! La Fée des Forêts en est vivement émue; Céleste pleure: Zélide *grimace* la sensibilité; Puce a, de la meilleure foi du monde, le cœur très-gros; Archangélino prête l'oreille; le soufflet d'Ostentation va son train. Pour Zulménie, elle se jette plusieurs fois dans les bras d'Osiris, sans avoir la force de lui rien dire: Zéphirine lui sert d'interprête. Rosalide, qui avoit fait tant de sermens contre l'amour, pleura toute la journée, &, sans qu'elle le sçût, c'étoit ce Dieu qui déjà la rendoit parjure, en faisant couler ses larmes. Pour se venger, il l'avoit un peu brusquement enflammée pour Zulamire. Mais Splendian, toujours enivré, toujours sensible, étoit partagé entre l'amour & l'attendrissement.

Pendant qu'il s'y livre, disons un mot d'Osiris, & des motifs qui l'ont fait con-

noître sous ce nom : celui qui lui appartient est Sianne. Lorsque Superbe, malgré son Amour, l'avoit répudiée pour une Dame d'honneur à qui il manquoit quelques siecles de noblesse, il l'avoit reléguée dans la Province la plus considérable de son Empire; il lui en avoit abandonné les revenus ; elle y étoit Souveraine. Par les ordres de l'Empereur, ses moindres desirs étoient prévenus : l'ame de Superbe étoit encore honnête, même quand l'orgueil le commandoit. Lorsqu'il fut dépouillé de l'Empire, elle perdit sa Souveraineté, son éclat, ses honneurs ; ils ne lui avoient pas tenu lieu d'un Epoux qu'elle aimoit, & elle ne sentit que sa peine. Auguste & Céleste lui offrirent un asyle à leur Cour ; mais la solitude seule pouvoit convenir à sa position & à son cœur. La retraite des Nymphes de Sincere, impénétrable au reste des humains, fut celle qu'elle accepta. Sincere y devint l'intime Amie de Sianne, qui, pour être plus inconnue, prit le nom d'Osiris. Elle vit Zulménie, & la voir, c'étoit l'aimer. D'après ce sentiment elle conjura Sincere de lui confier le soin de son éducation. Que ces circonstances fussent nécessaires ou non, les voilà connues. Passons à autre chose.

Lorsque les Esprits furent plus calmes, Puce voulut savoir ce qu'étoit devenue la Doguinette de Zulamire. Zulamire ne se fit point prier : il lui apprit qu'il l'avoit laissée chez les Quadrupedes; que Volsidor, en détruisant l'enchantement de Sempiternelle, l'avoit rompu même en faveur de la petite Danseuse; qu'elle n'étoit plus un Perroquet, mais une maniere de Docteur. Au ton des coulisses, continua-t-il, à ce ton dont elle conserve l'esprit, elle a substitué de son mieux l'expression guindée & l'emphase scientifique des habitans de Sublimano. Depuis qu'elle disserte; depuis que je l'ai vue à un bal soutenir these avec de grands mots comiques; depuis qu'enfin elle ne déraisonne plus, je ne la puis souffrir; & je rends grace à Messieurs les Quadrupedes de m'en avoir débarrassé. Tant qu'elle n'avoit pas le sens-commun, j'en ai eu la tête tournée : mais je me suis sauvé bien vîte dès qu'elle s'est avisée d'être ennuyeuse. Les Sages, poursuivit-il, s'en accomodent assez. Ils l'ont prise pour un Ange, en comparaison de Sempiternelle. Il faut pourtant convenir que, depuis l'arrivée de quelques autres Femmes, ils commencent à se tenir sur deux pieds, ce qui les rend infiniment aimables. Zulamire ajouta que l'un

d'eux s'étoit détaché pour le suivre, qu'ils étoient unis de la plus tendre amitié, qu'il attendoit avec impatience la permission de faire sa cour à Céleste. Céleste y consentit, & le Prince s'empressa de l'aller chercher lui-même. Plus sourd que jamais, Archangélino n'entendit point tout cela. Zulamire reparoît, accompagné de Florian, c'étoit le nom du Quadrupede civilisé : sa figure parut agréable. Après avoir salué, de très-bonne grace, Céleste & toute sa Cour, ne voilà-t-il pas que, dans un transport qui étonne tout le monde, il se met à sauter au col d'Archangélino. Il faut, s'écria Puce, que ce jeune homme-là soit bien caressant. Il avoit oublié, car il oublioit vîte, que c'étoit un Fils de Sempiternelle & d'Archangélino. Qu'est-ce, demanda ce dernier? Votre fils, lui crioit Florian, le plus haut qu'il pouvoit. Le Génie n'en étoit pas plus avancé : c'étoit une surdité à toute épreuve. Pourquoi donc est-ce qu'il me baise tant, demandoit-il encore? Puce lui savoit gré de sa surprise. A force de s'égosiller, Florian lui fit entendre, à-peu-près, qu'il étoit son Pere. Je ne vous reconnoissois pas, reprit Archangélino : d'où vient n'êtes-vous plus en *fourreau*, avec des manches pendantes? J'espere, du moins, que vous l'aurez

gardé, pour courir les matins. Cela ménagera votre garde-robe. J'ai un peu trop d'enfans, pour m'amuser à leur donner des habits. Vous concevez, d'ailleurs, que, si j'épouse cette belle Mortelle, en montrant Zulménie, j'aimerai, par prédilection, les gages de sa tendresse. Vous avez une si vilaine mere, vous autres! A ces mots, Puce fit des éclats de rire immodérés. L'indignation de Splendian fut extrême. Archangélino, posséder *Zulménie*! Mon Dieu! que trouveriez-vous donc de si étonnant à cela, dit Prudinette? Puce, alors, n'entendit pas raillerie. Epousez-le, Madame, & l'on ne se récriera point. Il l'avoit déja prise en guignon; il ne se donnoit pas la peine de le cacher; & Prudinette étoit furieuse, sans qu'on y fît la moindre attention. Mais voilà, pour Splendian, un nouveau sujet d'amertume. Il ne voit, il n'observe que Zulménie; il entend jusqu'aux moindres paroles qu'elle dit, ou qu'on lui adresse. Rosalide & Zéphirine la prient de prononcer sur une grande question. Il s'agit de la figure de Splendian, & de celle de Zulamire. Zéphirine trouve Splendian plus joli: Rosalide soutient que Zulamire l'est davantage; & Zulménie se tait, en songeant à Zuma. Mais, par un malheur inoui, elle

jette les yeux sur Splendian ; & le voilà convaincu que ce regard est l'éloge de sa figure, & la preuve d'une préférence qui le désole. Il vient alors trouver Zéphirine. Je vous ai entendue, lui dit-il. Vous m'êtes toujours contraire : il n'y a rien dont vous ne vous avisiez contre moi. Pour le coup, elle perd patience, & se fâche, au point de l'étonner lui-même. Toutefois, pour rappeller Zuma, dont il est loin de connoître le bonheur, il imagine une Fête champêtre, qui puisse, du moins, retracer aux regards de sa Maîtresse, & l'Amant qui l'adore, & l'asyle où l'Amour l'a rendu si heureux. Ce ne fut qu'au moment de la Fête, que Circonspect sortit enfin de sa retraite. On ne sauroit imaginer combien il s'étoit applaudi d'être resté sur son lit de repos, le jour que Zulménie avoit été attaquée par les Monstres de Sempiternelle, & sauvée par son Amant. Son Pere sentoit bien qu'il lui auroit été difficile de conserver, en pareille circonstance, le sang-froid admirable, dont, en Public, il ne se départoit jamais. Lorsqu'il reparut, Zulménie le revit avec autant d'intérêt que la premiere fois : elle n'avoit cessé de demander de ses nouvelles, & ne put s'empêcher de s'en informer à lui-même. Circonspect, charmé de ce

qu'elle lui disoit ; auroit souhaité cependant, par prudence, qu'elle ne lui dît rien. Puce, qui ne l'avoit jamais rencontré, l'examinoit avec la plus curieuse attention. Ses traits étoient petits, mais fort réguliers; l'ensemble de sa personne un peu contraint, assez de douceur dans la physionomie, le teint reposé, l'air froid & réfléchi, le regard timide, la voix basse, la prononciation lente ; tous ses gestes étoient mesurés, sa taille fort droite : en un mot, pour être parfaitement bien, il ne lui manquoit que d'être naturel. Puce, quoiqu'il parlât volontiers, ne pouvoit se déterminer à lui adresser la parole. Prudinette, qui se faisoit honneur de sa liaison apparente avec Circonspect, vint s'asseoir auprès de lui. Elle débuta par l'éloge d'Ostentation & d'Archangélino : elle avoit ses raisons pour cela. Quoique Circonspect eût de l'esprit, elle le persuadoit par fois. Mais pendant qu'elle afflige Splendian, elle ne songe qu'à lui. Plus il lui plaît, plus elle en dit de mal à Circonspect. Sans avoir l'air de savoir que Zulménie est sa Fille, elle lui fait remarquer les soins indiscrets qu'il lui rend ; &, de peur qu'on ne la soupçonne point d'être occupée de ce Génie, plus que d'un autre, comme rien n'échappe à sa curiosité maligne, elle paroît, en même

tems fort ſcandaliſée de ce que Zulamire ſemble s'être enflammé pour Roſalide. En effet, au milieu de tant d'objets d'admiration, c'eſt à elle que le cœur de ce Prince vient de ſe donner pour toujours.

Mais Splendian & Zulménie, tandis qu'on leur prépare les plus affreux chagrins, aſſis près l'un de l'autre, abîmés dans leurs réflexions, ne ſe parlent point, ſoupirent, & ſont diſtraits, avec peine, de leur rêverie, par l'arrivée de trente Seigneurs de la Cour de Puce, qui, ſe culebutant un peu les uns ſur les autres, pour ſaluer plutôt Céleſte, s'en approchent à cloche-pied. Voilà une fort mauvaiſe plaiſanterie, dit Puce. Marchez donc droit, tous tant que vous êtes. Ils ne peuvent pas me perdre de vue, ſans déſapprendre ce qu'ils ſavoient le mieux. Pour ſe former, ils font des voyages: & voilà, Seigneur, ce que nous en rapportons, dirent-ils fort triſtement. Eſt-ce que vous ne m'avez pas entendu, reprit Puce? Au lieu de raiſonner, allons, vîte, remettez-vous ſur vos deux jambes: quand je l'ordonne, j'aimerois bien qu'on me réſiſtât. Votre bonté ne veut pas l'impoſſible, repliquerent-ils. Nous ſommes aſſez malheureux, pour ne pouvoir lui obéir. Eſt-ce que vous auriez rencontré Sempiternelle, leur demanda

Puce?

Puce? Car, Dieu-merci, dit-il à Archangélino, vous avez une féconde Épouse, qui me fera donner au Diable. Notre infortune n'eſt point ſon ouvrage, reprirent les Seigneurs boiteux; & plût au Ciel qu'il y eût de l'enchantement dans tout ceci! Il y auroit du remede. Il faudra bien que vous en trouviez, interrompit bruſquement leur Monarque. Eſt-ce que votre nouvelle tournure peut me convenir? Et comment donc cela vous eſt-il venu? La belle Céleſte voudra bien que vous lui en faſſiez le récit. Elle le deſiroit; & le Favori de Puce, qui s'appelloit Sautrio, prit la parole.

Votre Majeſté ſe ſouvient qu'elle nous permit, lorſque nos Femmes & nos Maîtreſſes n'étoient que des Perroquets, de nous en éloigner. Nous nous diſpersâmes : pluſieurs, & moi, tout le premier, nous fûmes entraînés, pour notre malheur, dans un Pays charmant, mais où regne une Princeſſe qui a une façon de rire ſi extraordinaire, que la Cour prend le deuil dès qu'elle s'en aviſe. Ce rire-là dure trois jours & trois nuits, & la conſternation devient générale. Abſolutine, c'eſt le nom de cette rieuſe ſi triſte, a un Apothicaire, comme il n'y en a pas. Lui ſeul peut la guérir, attendu qu'il a le ſecret de faire ſon café d'une maniere qui la rend ſérieuſe, c'eſt-

à-dire, un peu plus ſupportable. Son crédit eſt ſi décidé, que, lorſque la fantaiſie lui en prend, il met tous les Courtiſans à la tiſane, ſans qu'ils oſent ſouffler. Nous ne pûmes être préſentés à la Reine, qu'après avoir pris de la rhubarbe : il nous aſſura que c'étoit l'étiquette. Le lendemain de notre arrivée, Parmeſan, c'eſt le nom du Roi, permit qu'il entrât au Conſeil : il avoit eu de la peine à s'y décider; mais Abſolutine avoit menacé de rire : auſſitôt l'affaire fut conclue. L'auguſte Apothicaire fut admis au Conſeil; & le Roi arrêta qu'il y feroit le café. Eſt-ce lui qui vous a rendus boîteux, demanda Puce ? Non, Sire, répondit Sautrio; & cependant, il eſt la premiere cauſe de nos infortunes. On avoit créé, pour lui, la charge de Conſeiller extraordinaire de la Princeſſe Altine. C'étoit la Fille unique d'Abſolutine & de Parmeſan; & elle auroit eu grand beſoin de bons conſeils; car elle étoit d'une préſomption qui la rendoit odieuſe à tout le monde. Dès l'âge de ſix ans, elle ſe croyoit la plus grande & la plus belle Princeſſe de l'Univers. Son maudit Conſeiller le lui diſoit. Elle ne croyoit que lui; & à vingt ans, elle n'étoit pas détrompée. Il lui recommandoit, ſur-tout, ſi on étoit infidele à ſes charmes, d'avoir tout autant de ven-

geurs qu'il s'en présenteroit. Elle ne fut rien moins que rebelle à une pareille recommandation. Nous en sommes la preuve. Un jour que Parmesan jouoit, devant nous, au piquet, avec le onzieme ou douzieme Fils d'un des plus puissans Monarques des Indes, il en devint fou, sans trop sçavoir pourquoi. Ce Prince ne devoit jamais posséder la Couronne de ses Ancêtres; mais il avoit la barbe bleue, les sourcils noirs, la jambe belle, & six pieds & demi. Le Roi pensa qu'il convenoit à sa Fille. Pour la premiere fois, la Reine ne le contredit point. Le Conseiller approuvoit l'alliance : & le Fils du Roi des Indes, nommé Sanderbal, devint héritier présomptif des petits États de Parmesan. Toutefois, après qu'il eut adoré Altine pendant trois semaines, il eut des distractions fréquentes. D'abord elle en fut désespérée; ensuite elle fut plus calme, & après, elle se consola si bien, que, lorsqu'il revint à elle, elle ne s'en soucioit plus du tout. Il en fut d'un étonnement extrême, & d'une rage dont rien n'approche. Le Mentor d'Altine, qui exerçoit toujours son premier métier, lui ordonna des bains à la glace, & de l'eau de poulet. Ses fureurs redoublerent; & il se possédoit si peu, que, malgré son respect pour Parmesan, il se mit à jetter par la fenê-

tre les Amans d'Altine. Hélas ! nous étions du nombre ; & il en auroit estropié bien d'autres, quoiqu'il ait naturellement le meilleur cœur du monde, s'il n'étoit pas devenu très-amoureux d'une Parente d'Altine, qui n'eut pour lui que de l'amitié, mais qui adoucit son ame, & que, pour récompense, Altine fit changer en Autruche, par Sempiternelle. Pour nous, très-affligés de son accident, & bien plus encore du nôtre, nous quittâmes, trop tard, mais aussi précipitamment qu'il nous fut possible, ce pays de désastres. Il est fâcheux que les meilleurs Danseurs de votre Cour ayent connu ce Pays-là. Cependant, Seigneur, pour tâcher de ne point perdre vos bonnes graces, nous nous sommes exercés avec tant de zele, que nous n'irons pas mal sur un pied. A la bonne-heure, dit Puce ; & je verrai, au bal de cette nuit, ce qu'on peut faire de vous. Mais n'est-on pas bien avancé d'être tout de travers pour une Altine qui n'en vaut pas la peine ? Prudinette fut très-scandalisée de cette histoire. Elle en porta des plaintes à Ostentation, qui regardoit dédaigneusement Sautrio, & ne s'appercevoit pas qu'en se soufflant, il venoit de se faire une joue beaucoup plus grosse que l'autre. Circonspect l'en avertit. Puce s'en moqua. Splendian,

malgré tous ses chagrins, ne put s'empêcher de faire, sur-eux, des réflexions très-fines; & il étoit impossible que Zulménie n'apperçût pas la distance qu'il y avoit de lui aux autres. Elle ne feroit cependant nulle attention à tout ce qui le distingue, si, à chaque instant, il ne lui rappelloit Zuma. Pour revoir son image qu'elle adore, qu'elle-même a tracée, elle s'échappe, & va s'enfermer seule, pendant qu'on est occupé de Sautrio. Combien Splendian seroit heureux, s'il pouvoit la voir, ses beaux yeux fixés sur le portrait de Zuma, craignant que ses larmes ne l'effacent, presqu'aussi émue qu'elle l'étoit en sa présence, &, malgré ses vœux secrets, n'osant lui donner des baisers, que la Pudeur dispute à l'Amour! Mais on lui envie jusqu'à ses consolations. Les enlever aux malheureux, est le plus doux plaisir des méchans. L'horrible Guenon, si célebre par ses noirceurs, arrive, saute sur les genoux de Zulménie, étend ses vilaines petites mains armées de griffes, s'empare du portrait, & se sauve, en faisant un éclat de rire infernal. La belle Maîtresse de Volsidor jette des cris affreux, court après la Guenon, ne la retrouve point, & reste abîmée dans son désespoir. Il lui semble qu'une seconde fois on vient de l'arracher

TAYLOR INST. OXFORD

à ſon Amant. Il lui en ſeroit plus chèr, s'il étoit poſſible : & ſon affliction & ſes regrets euſſent déſarmé toute autre que Sempiternelle. Quelle jouiſſance pour cette abominable Fée ! Elle va trouver Prudinette. Ce portrait eſt néceſſaire au complot qu'elles méditent. D'un coup de baguette, elles en prennent une copie. Mais il faut qu'elles ſoient aidées, pour être plus sûres du ſuccès. La Guenon ne peut ſouffrir Zélide, & la choiſit. Elle déplaît à Prudinette. Cette derniere a déja confié à tout le monde, que Zélide eſt *exceſſivement mauvaiſe compagnie* ; qu'on ne devroit point la recevoir. Mais plus elle la mépriſe, plus elle approuve Sempiternelle de compter ſur cette Femme. On fait venir la Maîtreſſe de Puce : on careſſe ſon amour-propre : on lui explique tout ce qu'on attend de ſon habileté. Zélide eſt trop rampante, pour être vindicative. Elle oublie que Sempiternelle lui a fait beaucoup de mal, en ſongeant au bien qu'elle peut lui faire. Elle s'étoit ſenti, pour Prudinette, un éloignement extrême : mais elle eſt entraînée par l'eſpoir que cette autre Fée pourra lui être utile. Cependant elle fait ſes conditions. Elle exige qu'on rende Volſidor éperdument amoureux d'elle, &, ſur-tout, qu'on lui raccommode ſon nez. Les

deux Fées lui promettent tout, pourvu qu'elle les seconde, à leur gré, & qu'elle persuade à Zulménie, que Prudinette est aimée de Zuma. Et si j'échoue, demande Zélide? alors, répond Prudinette, vous aurez toujours la ressource d'Ostentation. Vous êtes adroite. Je vous apprendrai les moyens de lui plaire; &, à la longue, il pourra bien vous donner quelques petites Provinces de son vaste Empire. On lui apprit aussi la métamorphose de Volsidor; &, en l'apprenant, elle ne s'étonna plus de sa scene avec celui qui, sous ses traits, représentoit dans ses Etats. Mais Prudinette étoit bien éloignée de vouloir qu'il aimât Zélide; car, depuis qu'elle avoit vu son portrait, ce n'étoit plus la figure de Splendian, mais celle de Zuma, ou de Volsidor, dont elle étoit folle. Que ne dirent-elles point de Zulménie? Elle n'est ni jolie, ni naturelle, soutenoit Zélide. Ajoutez donc qu'elle ignore les décences, reprenoit Prudinette: & qu'elle est presque imbécille, continuoit Sempiternelle; car elle aime son Amant pour lui-même. Ah! Mesdames, s'écria Zélide, que vous la jugez bien! Alors elles s'accablerent d'éloges, & se séparerent, avec le plus doux langage, & les plus noirs projets, même les unes contre les autres.

Pendant ce trio d'enfer, déja commençoit la Fête que Splendian donnoit à Zulménie. Il étoit au déſeſpoir qu'elle ne parût point. Pluſieurs fois Céleſte lui avoit fait dire qu'elle étoit deſirée; &, laſſe de l'attendre, elle vole elle-même pour la chercher. Elle trouve Zulménie en larmes : Oſiris, ou la Reine Sianne, Zéphirine & Roſalide ne pouvoient calmer ſa douleur. Le portrait de Zuma, ce tréſor que je poſſédois, le ſeul pour mon cœur; hélas! Madame, dit-elle à Céleſte, j'avois oſé le tracer moi-même; il vient de m'être ravi! Elle ne put en dire davantage; ſes pleurs l'en empêcherent. Et cet injuſte Zuma, diſoit la belle Fée en elle-même, ſe plaint toujours! Elle tâchoit de conſoler Zulménie, ou, du moins, de l'engager à la ſuivre. Zéphirine, qui avoit diſparu pour un moment, accourt, fait un cri de joie, & rentre avec le portrait : elle l'a retrouvé dans un des cabinets d'Oſiris; &, en effet, il y avoit été remis par la vilaine Guenon, à qui il n'étoit plus utile. Zulménie embraſſe mille fois ſon Amie, place involontairement le portrait ſur ſon cœur : puis, confuſe de ce qu'elle vient de faire, elle va baiſer la main de Céleſte, la conjure de lui pardonner un ſentiment dont elle n'eſt pas la

maîtresse. Céleste est attendrie, autant qu'étonnée de la ressemblance frappante de Volsidor. C'est alors que Zulménie la suit. La Fête est donnée pour elle; & c'est elle seule qui peut l'embellir. Elle arrive avec l'air du triomphe, &, sur tout, du bonheur. Splendian, qui, pendant son absence, avoit été d'une inquiétude & d'une tristesse extrême; Splendian, heureux de la revoir, le seroit davantage, si elle paroissoit l'être moins. Les Génies Ostentation & Archangélino en sont épris plus que jamais. Puce la trouve divine, & seroit presque sérieusement tenté d'avoir une passion pour elle. Superbe l'admire; il ne cesse d'en faire l'éloge, & Sianne la trouve toujours au-dessus du bien qu'on en dit. Les Seigneurs Puces sont en extase. Zélidan, Zulamire & le Fils d'Archangélino se récrient sur ses charmes. Elle seule peut égaler Céleste, & l'emporter sur Zéphirine, Rosalide & Mélide. Jamais on n'a vu d'aussi belles personnes rassemblées. Sautrio fait des merveilles en leur faveur. Il danse si agréablement sur un pied, que Puce pardonne à son Favori de s'être fait jetter par la fenêtre. Mais bientôt Zulménie se dérobe à la foule, & se retire dans un cabinet de verdure, éclairé, ainsi que tous les autres, par des

milliers d'escarboucles. Le Soleil a moins d'éclat. Les jardins de Céleste sont le lieu de la Fête. Sa Cour, qui, ce jour-là, respiroit la simplicité, n'a d'autre parure que celles des Bergers & des Bergeres. Les salles où l'on danse ne sont ornées que de festons de mirthe & de lilas entrelacés. Les voix les plus douces se mêlent au son des instrumens champêtres. Par intervalles, un silence intéressant succede à leur concert. Alors le chant mélodieux des oiseaux se fait entendre. A leurs tendres accens, se joint le murmure des eaux; & des échos prolongés, dans des grottes formées de rocailles, répétent le nom de Zulménie. Toute entiere aux idées que lui rappelle cette Fête, elle se livre, avec une sorte d'abandon douloureux, au charme d'une rêverie qu'elle craint de voir interrompue. Elle la préfere à tout, au plaisir qui l'environne, à celui qu'elle inspire, à Splendian lui-même. On se doute bien qu'il ne manqua pas d'arriver. Sans se rien dire, les Amans, vraiment passionnés, s'entendent, se répondent, & s'appellent. Il est déja dans ce réduit silencieux & frais, où elle rêve si profondément à Zuma, que d'abord elle ne l'apperçoit point. Il s'arrête; il la contemple; il s'enivre de l'espoir que peut-être Zuma

l'occupe. Mais, ne pouvant plus résister au desir de s'en assurer, il s'approche en tremblant: ses pieds effleurent à peine le sable où ils touchent; il renferme jusqu'à ses soupirs. Au moment de savoir son sort, emporté par l'Amour, il se sent retenu par la crainte. Il frémit; il balance: mais enfin, il est entraîné, & va tomber aux pieds de Zulménie.

Connoissez enfin, lui dit-il, l'excès d'une passion qui n'eut jamais d'exemple. J'ose vous en faire l'aveu; il est coupable; je vous offense, peut-être plus encore que vous ne pensez. Zulménie, je vous adore, & ne puis vivre dans l'incertitude où je suis.... Avant de prononcer, consultez-vous. Hélas! vous allez décider du sort de mes jours. Peut-être il sera horrible.... Eh quoi! vous m'écoutez sans colere!... Il n'avoit pas dit un mot qui n'eût touché Zulménie. Il étoit à ses genoux, & il y étoit comme Zuma. Ses yeux peignoient le trouble, & ses yeux, ainsi troublés, ressembloient à ceux de Zuma. Tout lui retrace Zuma, jusqu'au lieu où Splendian lui parle de son amour. Aussi ne songe-t-elle point si c'est Splendian qui l'aime, qui l'en assure. C'est Zuma qu'elle croit voir; c'est lui qu'elle croit entendre. Avec une avidité inquiéte & plus amoureuse encore, le Génie attend sa ré-

ponſe. Leurs regards ſe rencontrent. Quels regards ! leur émotion y paroît toute entiere. Cette émotion rend Splendian furieux ; & un ſoupir de Zulménie met le comble à l'horreur de ſa ſituation.

C'en eſt fait, s'écria-t-il ! je le vois, je le ſens, je n'en puis douter.... Mais, au nom d'un amour qui méritoit de vous intéreſſer, du moins je m'en flattois, je devois le croire, au nom de vous-même, répondez-moi.

Splendian, lui dit-elle alors, je ne puis être à vous. Ah ! reprend-il, ſi vous donnez à Splendian un regret, un ſeul regret.... Eh ! pouvez-vous douter, lui répondit-elle, que je ne vous apprécie ? — Eh bien, Madame, s'il eſt vrai que vous le diſtinguez, votre Amant, qui vous eût ſacrifié le Trône du Monde, & pour qui, ſans vous, il n'eſt point de bonheur, aime mieux y renoncer, renoncer à Zulménie, la perdre, vivre déſeſpéré, que de devoir à ſa compaſſion généreuſe un reſte d'intérêt, que, ſans doute, un autre objet ne peut manquer d'affoiblir. Avouez-le moi, Madame, avouez que Splendian, l'heureux Splendian.... Que je ſuis infortuné ! Il alloit dire des choſes plus incompréhenſibles encore pour Zulménie, lorſque Circonſpect paroît ; il étoit envoyé par Prudinette. Il ap-

pelle Splendian qui le maudiſſoit preſqu'autant que l'Amour.

Écoutez, lui dit-il, en le prenant à part; où, je me trompe fort, ou il n'y a pas l'ombre de réſerve dans votre conduite; d'autres que moi pouvoient vous voir aux pieds de Zulménie. Pourquoi vous permettez-vous une ſemblable imprudence? Ce n'eſt pas pour mon plaiſir, répond le Génie du ton le plus affligé. J'eſpere, dit Circonſpect, que ce n'eſt pas pour le ſien. J'ai peur du contraire, reprit-il; & j'en ſerois inconſolable. — Auroit-elle eu l'indiſcrétion de vous faire quelque aveu?... Ah! reprit Splendian, pour être ſûr de mon malheur, je n'ai pas beſoin qu'elle me le confirme. C'eſt-à-dire, continua Circonſpect, que Splendian ne l'intéreſſe pas plus qu'un autre. — Plût au Ciel, s'écria-t-il! Je ne ſçais, ſi c'eſt ma faute, ajouta le Pere de Zulménie; mais je ne vous comprends point du tout. Votre deſir eſt probablement de lui plaire? Mon tourment, répondit-il, eſt de me voir préféré par elle. Il me ſemble que vous déraiſonnez, hazarda Circonſpect. — Eh! pardonnez! le déſordre eſt trop permis à un Amant qu'elle accable. Je n'ai jamais aimé que Zulménie; je ſens que jamais je ne pourrai aimer qu'elle; &, puiſqu'elle m'écoute, elle eſt per-

due pour moi. Circonſpect, à ces mots, le quitte bien perſuadé qu'il étoit fou. C'eſt ce qu'avoit voulu Prudinette : elle étoit alors au comble du bonheur, car elle rendoit Zulménie bien malheureuſe.

Cette Nymphe, trop belle & trop intéreſſante, pour n'être pas perſécutée par ſon ſexe, étoit reſtée dans le même boſquet, à la même place où Splendian lui avoit déclaré ſon amour. Elle y ſongeoit à Zuma : elle entend prononcer ſon nom ; ſon cœur s'émeut ; elle écoute ; on le répete encore ; elle ſe leve, & s'approche, le plus doucement qu'il lui eſt poſſible, d'un boſquet voiſin de celui où elle eſt. Elle entend deux perſonnes qu'elle ne voit pas. En écartant les feuilles d'une paliſſade qui la ſéparoit d'elles, Zulménie reconnoît la Fée Prudinette & Zélide. Mais, Madame, lui diſoit cette derniere, ſongez-vous à la diſtance que le ſort a miſe entre vous & Zuma ? — Eh ! que m'importe ? Il eſt charmant ; il m'adore. Voyez ſon portrait ; il eſt mon excuſe. Non, Zélide, non : vous n'imaginez pas à quel point j'en ſuis aimée. Quel coup de poignard pour Zulménie ! Elles ſe plaiſent à le retourner dans ſon cœur ; elles appuient ſur tous les détails de cet amour prétendu. Zulménie voudroit ex-

pirer à l'instant. Prudinette ajoute qu'elle est déterminée à partager avec Zuma le pouvoir de la Féerie ; mais qu'il n'est touché que du don de sa main, &, sur-tout, de son cœur. Les forces manquent alors à Zulménie ; elle jette involontairement un cri de douleur, & tombe sur un banc de gazon, presque sans connoissance. A ce bruit soudain, Prudinette, qui n'a parlé ainsi, que parce qu'elle la savoit près d'elle, paroît effrayée, & quitte précipitamment le bosquet. Zélide, tout aussi bien instruite, joue l'effroi, en appercevant Zulménie dans l'état le plus cruel, ne pouvant ni parler, ni verser des larmes, levant ses beaux yeux vers le Ciel, & le suppliant de terminer ses jours. La perfide Zélide, en feignant de la secourir, laisse tomber un portrait. Zulménie, sans pouvoir retenir le mouvement qui l'entraîne, le releve, y jette des yeux inquiets. C'est Zuma ; c'est lui ! .. Dieux ! dit Zélide, que faites-vous ? Que dira Prudinette ? C'est le portrait de l'Amant dont elle est adorée, & que, dans son trouble, elle m'a laissé en me quittant. Elle vouloit continuer ses confidences. Zulménie l'éloigne avec horreur, quitte ces lieux, &, mourante, regagne son appartement, où, seule, plus infortunée

qu'il n'eſt poſſible de le dire, elle ſent, au fond de ſon ame, l'anéantiſſement ſuccéder au déſeſpoir. Accablée ſous le poids de ſa douleur, baignée dans les larmes, elle paſſe la nuit la plus affreuſe. Le jour la retrouve dans le même trouble, & les ſoins même de l'amitié lui ſont pénibles. A peine elle étoit ſortie de ce boſquet fatal, témoin du menſonge odieux dont elle a été la victime, que Splendian accourt, dans l'eſpérance de l'y trouver. Il n'apperçoit que Zélide. Ses agaceries l'importunent, & lui font prendre la fuite. Juſqu'à la fin du bal, il avoit cherché ſa Maîtreſſe. Il ne ſe doute point de l'état horrible où elle eſt; & cependant ſon agitation eſt extrême.

Il n'y avoit pas long-temps que le Soleil éclairoit ces lieux, lorſque Prudinette le fait prier de paſſer chez elle. Elle étoit parée avec la recherche la plus ſcrupuleuſe. Splendian, lui dit-elle, après quelques ſoupirs qui n'étoient point touchans, j'ai des droits ſur votre eſtime. Malgré mes principes, je n'ai point de remords de mes ſentimens pour vous: un amour vertueux, le ſeul qui puiſſe s'emparer de mon ame, vous l'a ſoumiſe. Et ce fut avec beaucoup de dignité qu'elle continua de lui peindre, très-vivement,

ment, ce qu'il lui avoit inſpiré ſi vîte. Hélas! ajouta-t-elle, j'ai trop bien lu dans votre cœur : je ſais qu'il ne peut être à moi ; mais, du moins, ſongez quelquefois, & même aux pieds de Zulménie, qu'elle ne peut vous aimer autant que Prudinette. Mieux que vous, j'ai pénétré ſes ſentimens ; j'avois intérêt de m'en inſtruire ; je ſuis parvenue à les connoître. Quoique vous lui ayez inſpiré une paſſion très-vive, elle conſerve quelque ſouvenir d'un Zuma, qu'elle ſe reproche d'abandonner pour vous ; & peut-être ne lui euſſiez-vous pas été préféré, ſi l'éclat de votre rang.... Impitoyable Fée, dit-il en l'interrompant, que vous ai-je fait pour déchirer mon cœur ? Le mien ne l'eſt pas moins, reprit-elle ; mais, plus généreux que le vôtre, je veux bien encore vous dire.... Laiſſez-moi ; ne me dites rien.... Où ſuis-je ? Qu'ai-je appris ? Et ne ſe connoiſſant plus, il quitte Prudinette, ſans trop ſçavoir où il alloit. L'Amour, qui le ſçavoit pour lui, l'Amour & le déſeſpoir l'entraînent vers Zulménie. Pour la premiere fois depuis ſon ſéjour dans l'Empire de Céleſte, il oſe s'introduire dans l'appartement de ſa Maîtreſſe.

Elle étoit ſeule, couvrant de ſes pleurs un portrait qu'elle ne peut s'empêcher de regarder encore, & qu'elle cache, dès qu'elle

apperçoit Splendian. Le désordre où il est ne peut surpasser le sien ; il tremble à sa vue. Il comptoit l'accabler de reproches ; ils expirent sur ses levres. Il fait enfin un effort sur lui-même. C'est trop long-temps, Madame, lui dit-il, verser des larmes, & sentir des remords : je sçais tout. Puisque Zuma vous est devenu indifférent, puisque la seule compassion vous ramene à lui, il doit être généreux à son tour, vous dégager d'un lien qui vous pese, vous rendre à ce qui vous est cher, ne plus se souvenir de vos sermens, ni même de vos charmes ; vous oublier, en avoir le courage.... L'Amant, qui vous eût tout immolé, qui vous méritoit, Zuma qui vous adore, Zuma qui devoit se croire aimé....

Aimé, lui, interrompit-elle ! Non, il ne l'est plus. — Dites qu'il ne le fut jamais. — Il n'étoit pas digne de l'être ; je rougis de cet amour. J'ignore comment vous en êtes instruit ; mais, qu'il sçache que je le hais. Splendian étoit resté immobile. Écoutez-moi, lui dit-elle. Il ne l'entendoit point. Une seconde fois elle le conjure de l'écouter. Eh ! que pouvez-vous avoir encore à me dire, reprend-il avec l'emportement de la douleur ? Barbare ! eh bien ! envenimez encore, s'il est possible, la blessure mortelle de ce cœur qui vous ado-

re, qui n'a plus rien à espérer ni à craindre : je vous défie de le rendre plus malheureux ! Parlez.

Hélas ! lui dit-elle, pardonnez ! vos sentimens ajoutent à mon infortune. Faut-il que je sois réduite à vous parler d'un autre que de vous ? Encore une fois, pardonnez ; & jugez de l'opinion que j'ai de vous par tous les aveux que je vais vous faire. Vous méritiez qu'on répondît à votre amour ; le mien, cruellement trahi, eût fait sans doute mon bonheur, si vous en eussiez été l'objet. Mais j'adorai *Zuma* ; je ne serai point à un autre. Avec quelle tendresse je l'aimois ! les grandeurs, l'éclat, les hommages, même le vôtre, ne m'étoient rien. J'aurois voulu lui sacrifier davantage, lui offrir plus. Je ne pouvois supporter son absence. Je n'avois de bonheur que son idée ; elle étoit le tourment, le charme de ma vie : elle n'en sera plus que le supplice. Oserai-je vous le dire ? Tout aimable que vous êtes, j'eusse été injuste ; je ne vous aurois point distingué, si mille rapports inexplicables ne m'avoient rappellé Zuma. Il me sembloit que c'étoit son ame qui animoit vos traits ; & lui seul étoit la cause du trouble que vous me fites quelquefois éprouver.

Qu'entends-je ? Dieux ! Ah ! Dieux ! Quoi ! Splendian ne vous intéressa jamais ! Je

vous offenſe, continua-t-elle. — Ah ! Zulménie! Que Zuma fut coupable ! Qu'il eſt heureux ! Quel moment de délire, d'ivreſſe, de félicité, de remords pour lui ! — N'enviez point ſont ſort ; je ne le reverrai jamais, je ne l'aime plus. Son ame n'eſt qu'ambitieuſe ; la mienne le dédaigne. — Vous le dédaignez ! Que dites-vous ? O Ciel ! — Ceſſez de m'en entretenir. Remettez-lui ce portrait, l'ouvrage de mes mains, ou plutôt de mon cœur. Qu'il apprenne, en le voyant, à quel point je l'aimois, & combien je le déteſte.

Son portrait, s'écrie-t-il, en tombant à ſes genoux !... Non, vous ne le haïſſez point ! (Rien ne peut exprimer ce qu'il reſſent.) Adorable Zulménie ! Quoi ! vous avez daigné !... Ah ! ſes doutes furent des crimes ; il fut trop puni d'une épreuve cruelle : &, malgré l'excès de ſon amour, ne croyez pas que je l'excuſe.

N'allez pas cependant, reprit-elle vivement, lui être moins favorable. Protégez-le ; veillez à ſon bonheur. Qu'il ſoit le plus fortuné des Hommes, quoique le plus ingrat, quoiqu'il me déſeſpere, quoiqu'il adore la Fée la plus haïſſable ! Ah ! Zulménie ! lui dit-il, enivré, attendri, tranſporté de joie, de reconnoiſſance, de douleur & d'amour, Zulménie ! on vous trompe. Et vous avez pu le croire ! Quoi ! l'Amant qui vous adore, qui ne vit que pour

vous, vous osez penser qu'il peut vous être infidele! — J'en ai la preuve. Et que n'en puis-je douter? Ce que j'ai souffert, ce que j'ai senti depuis cet instant affreux, moi-même j'ai peine à le comprendre. Pour comble de maux, je n'ai point succombé aux miens. A chaque instant il vouloit l'interrompre. Elle le force à l'écouter. Elle lui apprend ce qu'elle a entendu la veille; qu'elle a vu son portrait entre les mains de Zélide, son portrait, que lui-même a donné à Prudinette. Elle fondoit en larmes; il en étoit pénétré. Le plus heureux des Amans s'affligeoit en recueillant avec transport les larmes de sa Maîtresse.

Quelle trame odieuse, lui dit-il alors; la détestable Prudinette se venge de ce que Zuma n'a pour elle que de l'horreur. Sçachez que ce Zuma, qui vous idolâtre, n'a point cessé, sans paroître à vos yeux, d'habiter cette Cour où vous êtes. Que de tourmens il y a soufferts! Combien Zulménie a d'empire sur son cœur! Un autre objet! Lui!... Jamais, jamais, rien ne pourra le distraire d'un amour qu'enfin vous allez connoître. Sçachez....

Il alloit lui découvrir le mystère de sa métamorphose; il vouloit reprendre la figure de Zuma: le serment qu'il avoit fait à Céleste étoit oublié; il ne se souvenoit plus de rien. Les soupçons de sa Maîtresse, sa douleur, les

aveux charmans qu'elle venoit de lui faire, ce passage subit du désespoir à une ivresse, à une félicité dont lui-même n'avoit point eu d'idée jusques-là, tout le transportoit. Il ne se connoissoit plus. Il faut, lui dit-il, divine Zulménie, il faut que Splendian disparoisse, & que Zuma... Il faut, dit alors une voix menaçante, renoncer à ce Mortel. C'est Sincere qui prononce ces mots; c'est elle qui paroît, & qui, du ton le plus irrité, accable Zulménie de reproches.

O vous, qui fûtes ma protectrice, lui dit-elle, lisez dans mon cœur; il est pénétré de ce qu'il vous doit. Je voudrois expirer à l'instant, pour cesser de vous offenser; mais, tant qu'un souffle animera mon cœur, puis-je, hélas! empêcher qu'il n'appartienne à Zuma? (Que n'éprouve-t-il point alors?) Elle tombe aux pieds de Sincere. A ce spectacle, il ne se souvient plus qu'il a les traits de Splendian: l'état où il voit sa Maîtresse le met hors de lui. Il prend Zulménie dans ses bras, la serre contre son cœur, &, versant un torrent de larmes, se précipite aux pieds de sa Mere.

Ne me séparez point d'elle. Souffrez que nous soyions éternellement unis. Qu'entends-je! s'écrie Zulménie. Oui, Seigneur; je vous l'accorde, répond Sincere. Il est prêt à lui dire qu'il n'est point Splendian.

Céleſte arrive. Ah ! ma Sœur, lui dit-elle, que de maux vous vous êtes faits ! & combien vous nous en euſſiez épargnés, en conſentant à l'hymen de votre Fille & de Volſidor ! Sincere en paroît plus éloignée que jamais : elle apprend à Céleſte qu'elle vient d'accorder Zulménie aux vœux de Splendian. Ah ! s'écrie la malheureuſe Nymphe, ſi je ne ſuis point à Zuma, je ne ſerai à perſonne, & à Splendian, moins qu'à un autre. Plus il mérite de poſſéder tout entier le cœur de celle qui lui appartiendra, & moins je voudrois.... Lui, qui connoît mes ſentimens, comment a-t-il pu ſouhaiter que je fuſſe à lui ? Il rejette l'indiſcrétion de ſa demande, ſur le trouble où il étoit : & Céleſte, pour le tirer d'embarras, dit qu'il aſpire à la main de Zéphirine. Sincere n'y entend plus rien. Zulménie la conjure de la rendre à l'obſcurité pour laquelle les Dieux l'ont fait naître : elle n'implore, elle ne demande que le bonheur de vivre pour Zuma. J'aurai tout, Madame, lui dit-elle, & je vous devrai tout, ſi vous m'accordez cette grâce. Sincere alors lui apprend, avec autant d'indignation contre l'objet de ſon choix, que de douleur de la voir livrée à l'Amour, le myſtere de ſa naiſſance. Son mécontentement fit taire ſa tendreſſe ; & Zulménie ne retrouve

une Mere, que pour gémir de sa rigueur. Avec cette expression du cœur, qui devroit cependant être sentie, elle se plaît à répéter plusieurs fois ce nom si cher, qu'elle prononce pour la premiere fois. En embrassant les genoux de Sincere, qu'elle baigne de ses larmes, elle la supplie de lui pardonner son sentiment.

Mais, pendant que la Fée est émue plus qu'elle ne le voudroit, & s'efforce de renfermer son trouble ; pendant que Céleste s'abandonne à toute sa sensibilité, & que Splendian est partagé entre la plus vive douleur & le ravissement le plus délicieux, la Fée Colere, (il faut qu'on sache qu'elle est venue à la Cour de Céleste avec Sincere son Amie, & le Génie Démesuré, son Époux,) cette Fée, dis-je, qui est chez sa Fille Zéphirine, la caresse de toute sa force, la trouve charmante, & lui dit, à sa maniere, c'est-à-dire avec une sorte d'emportement, qu'elle est la plus jolie du monde. Zéphirine lui apprend, entre mille autres choses, que Splendian lui paroît très-aimable, mais encore plus extraordinaire, & qu'il a l'étrange coutume de se fâcher contre elle, toutes les fois qu'elle a l'air de prendre intérêt à lui. Voilà Colere furieuse, comme de raison ; & si on la laissoit faire, elle iroit dévisager Splendian, par

amitié pour sa Fille. Cependant on parvient à la calmer un peu ; &, en attendant qu'elle se livre à son courroux, elle demande, d'un ton menaçant, qu'on lui fasse voir cette belle Zulménie, dont Zéphirine lui fait tant d'éloge. En conséquence, elles se rendent dans son appartement, & la trouvent en pleurs aux pieds de sa Mere. Zéphirine, sur le champ, se met à genoux aussi. Colere ne se possede point: elle fait une scene à Sincere sur sa rigueur, une à Splendian sur ses contrariétés; il n'y a que Céleste qu'elle ne gronde point. Zulménie lui paroît plus belle que tout ce qu'elle a vu ; elle court pour l'embrasser, & Zulménie croit qu'elle veut la battre : mais la bonne Fée Colere, qui se radoucit en la voyant encore de plus près, lui accorde tout de suite sa protection. Elle emmene Sincere de force, pour mettre fin à ses réprimandes : & Dieu sait ce qui seroit arrivé à cette derniere, si elle avoit osé résister ! Céleste, de son côté, entraîne Splendian, malgré qu'il en ait, pour chercher avec lui le moyen de détruire les préventions de sa Sœur sur le compte de Volsidor; & Zulménie court se jetter dans les bras d'Osiris, où elle se désespere. Splendian avoit accompagné Céleste dans son appartement : on juge combien leur conversation devoit être intéres-

ſante. A l'inſtant où elle étoit le plus animée, elle eſt ſoudain interrompue par les cris de Zéphirine.

Zulménie vient d'être enlevée ; & Sianne, c'eſt-à-dire Oſiris, qui n'a point voulu ſe ſéparer d'elle, & qui la tenoit ſerrée contre ſon ſein, eſt diſparue avec elle. Qui pourroit peindre l'état, le déſeſpoir, la fureur, les tranſports du Génie ? L'affliction de Céleſte eſt extrême : elle renvoie Zéphirine, qui ſort en faiſant retentir le Palais du nom de ſon Amie. C'en eſt trop, dit alors le malheureux Amant de Zulménie. Voici le moment de reprendre la forme & l'autorité de Volſidor. Il le veut; Céleſte le deſire, & il reſte toujours Splendian. Il falloit qu'ils fuſſent enſemble, pour que l'un & l'autre reparuſſent ſous leurs véritables traits. C'étoit une des conditions de l'échange. Si je ne l'ai pas dit, j'ai eu tort ; & il eſt temps que le Lecteur l'apprenne. Le Génie ne ſe ſouvenoit plus de cette condition funeſte ; la Fée elle-même l'avoit oubliée.

Eh bien ! s'écria-t-il, je la défendrai ſous les traits que je conſerve. Et vous ſuccomberez, reprend Céleſte. La puiſſance de Splendian eſt ſubordonnée ; vous n'aurez que ſon pouvoir, tant que vous aurez ſa figure. Duſſé-je, interrompit-il, m'expoſer à tous les maux,

eussé-je la certitude d'en être accablé, je volerois au-devant d'eux, pour sauver Zulménie. Elle vous est rendue, dit alors le faux Volsidor, en se montrant aux yeux du véritable, & à ceux de Céleste. Avez-vous cru, continua-t-il, que l'amitié ne veillât point à votre bonheur ? Volsidor se précipite dans ses bras : tout entier à la reconnoissance, il ne trouve point d'expression pour l'en assurer. L'échange se fait ; & tous deux sont prêts de voler au secours de la Maîtresse du Souverain des Génies, lorsque Sincere arrive, troublée, hors d'elle-même. Zulménie lui est ravie ; elle ne peut sentir que sa perte : le courroux fait place à la tendresse. Elle apprend à Céleste, que les ravisseurs de cette Fille si chere, sont Prudinette, Ostentation, Archangélino, & le Génie Circonspect lui même. Rassurez-vous, Madame, lui dit Volsidor. Heureux de pouvoir vous servir, heureux de ce que toutes les autorités sont soumises à la mienne, je pars, je vais vous rendre celle que vous regrettez : c'est Volsidor, qui sera son libérateur, dit Céleste ; c'est lui que vous voyez. Quelle fut la surprise de Sincere ! Elle reste enchantée de l'air noble, des graces, de la majesté, de la figure charmante & de la générosité de ce Génie. Seigneur, lui dit-elle, avec une sorte d'embarras, je vous devrai tout. Vous êtes

bien vengé de mes injustices. Il s'éloigne, sans tarder davantage, & donne sa parole à Céleste, qui l'exige, d'être invisible aux yeux de Zulménie. Il me paroît nécessaire de dire ce qui a donné lieu à son enlevement.

Dès que Splendian fut sorti de chez Prudinette, cette Fée, très-mécontente, avoit été, de concert avec Ostentation & Archangélino, instruite par elle du rang de l'Amante de Volsidor, proposer à Circonspect de choisir pour elle un Époux entre ces deux Génies; il n'en avoit pas paru très-éloigné. Comme il se croyoit un peu amoureux de Prudinette, il ne se fâcha point de ce qu'elle avoit deviné qu'il étoit le Pere de Zulménie; car elle n'eut garde de lui dire comment elle l'avoit découvert. On se souviendra que ce fut par le moyen de Sempiternelle. Lorsque Prudinette eut quitté Circonspect, cette même Sempiternelle courut encore l'avertir de l'apparition de Sincere: sous la forme d'une Mouche Guêpe, elle étoit sortie de l'appartement de Zulménie, au moment où sa Mere avoit dit à Splendian qu'elle la lui accordoit: c'est ce qu'elle s'étoit hâtée de venir apprendre à Prudinette, qui retourna bien vîte chez l'Époux de Sincere, pour le prévenir contre un projet qui détruisoit tous les siens.

On veut, lui dit-elle, donner votre Fille à

Splendian. Elle en eſt au déſeſpoir, & elle n'a pas tort; car ce Génie eſt d'une extravagance reconnue. En effet, répondit-il, j'ai cru m'en appercevoir.

Prudinette ajoute, que, pour éviter ce malheur, il faut la faire enlever & même épouſer par l'aimable Archangélino. Pourquoi pas, Oſtentation, interrompt Circonſpect? Il faut du moins qu'elle choiſiſſe; l'un des deux peut lui plaire davantage, quoiqu'à dire vrai, je n'épouſerois peut-être, à ſa place, ni l'un ni l'autre. Je vous avoue même que ces deux Gendres-là, (ſi l'on peut s'en rapporter à ſoi) ne me paroiſſent pas devoir me convenir autrement. L'incertitude de Circonſpect étoit aſſez naturelle. Archangélino, ſourd, l'obligeoit d'élever la voix; & comme il étoit aſſez maigre, Oſtentation avoit voulu le ſouffler malgré lui. D'ailleurs, ajouta-t-il, un enlevement doit être, à ce qu'il me ſemble, très-réfléchi. Prudinette l'aſſura, que, par pure amitié pour lui, elle le méditoit depuis ſix mois. Circonſpect, ſatisfait de la date des réflexions, ne ſongea pas qu'elle ne pouvoit être auſſi ancienne. Il avoit des momens de diſtraction. Prudinette ſçavoit en profiter; & elle obtint, à la faveur d'une des ſiennes, que l'enlevement s'exécuteroit en trois minutes. Cependant, reprit le Génie, cette démarche ne me paroî-

troit point convenable, si, vous & moi, n'avions l'attention de l'accompagner. Nous la conduirons, d'abord, dans les États d'Archangélino; elle y passera une année, pour bien connoître les Sujets sur qui elle regnera; ensuite, le même tems, dans l'Empire d'Ostentation; après quoi, elle pourra se déterminer. Les lenteurs de Circonspect mettoient au désespoir Prudinette & Sempiternelle. Elles sçavoient bien que tout seroit perdu, si Volsidor pouvoit reprendre sa forme & son pouvoir; mais elles avoient l'espérance, qu'entraîné par son amour, il viendroit secourir & venger sa Maîtresse, sous la figure de Splendian; auquel cas les deux Génies, (car on n'osoit pas compter sur Circonspect,) & les deux Fées rassemblées contre Volsidor, étoient convenues de l'enchaîner pour plusieurs siecles: il n'auroit pu échapper à ce malheur, qu'en renonçant à Zulménie, & en épousant Prudinette. Tel étoit le projet de cette Fée; mais ce n'étoit point celui de Sempiternelle. Comme elle avoit la rage des maris, elle agissoit pour son compte, & elle s'arrangeoit d'avance pour épouser le plus aimable des Génies.

Quoi qu'il en soit, Zulménie traversoit les airs dans le char de Circonspect, où Sianne étoit avec elle: il s'y étoit placé entre sa Fille

& cette Reine intéressante, séparée encore une fois de Superbe, qui se désoloit de ne l'avoir revue que pour la perdre. Prudinette, dans un autre char, avoit, à ses côtés, les deux Génies. On doit juger de l'état de la Nymphe à laquelle ils prétendoient tous deux. Elle arriva enfin dans la triste Souveraineté d'Archangélino. En sa faveur, il avoit fait habiller sa maison en papier or & argent, & il la conduisit dans son Palais de Marcassite, qu'il croyoit d'une très-grande magnificence. Ceux des autres Génies étoient de diamans. Ostentation prenoit en pitié le faste prétendu d'Archangélino, & le persiffloit tristement. Je n'entends pas bien, disoit celui-ci ; néanmoins je lis dans ses yeux, qu'il est jaloux de ce que ma belle Future m'adore. Petit Papa Circonspect, mariez-nous sur le champ, pour le faire taire. Jusques-là, Zulménie, abîmée dans son chagrin, n'avoit pas même daigné les écouter. Prudinette, dont elle détestoit la fausseté & le triomphe, ne lui étoit pas moins insupportable. Mais la voyant applaudir à ces derniers mots du Génie aux grandes oreilles, elle sentit redoubler son horreur pour cette Fée, & se résolut enfin à prier Circonspect de l'entendre. Je ne crois pas, dit-il, pouvoir vous le refuser ; & parce que vous êtes ma

Fille unique, ce ſera pour demain. Mais ſes inſtances & ſa douleur furent ſi vives, qu'il l'emmena avec Sianne dans ſon appartement, en lui faiſant preſque des reproches de ſa précipitation. Elle ſe jette aux pieds de ſon Pere, lui fait les careſſes les plus tendres, lui ouvre ſon ame, lui montre ſa répugnance pour les Partis qu'on lui propoſe : elle lui dit enfin d'excellentes raiſons, que Sianne appuyoit avec le plus vif intérêt. Je ne vous oblige point, répondoit-il, d'épouſer Archangélino, ſi vous préférez Oſtentation. Alors, fondant en larmes, elle l'aſſure qu'ils lui déplaiſent également. Vous ne pouvez pourtant pas les épouſer tous deux, reprenoit-il. Ni l'un, ni l'autre, s'écrioit-elle. Ce n'eſt point l'avis de Prudinette, ajoutoit Circonſpect. Je penſe qu'elle vous conduira mieux que Sincere. C'eſt pour cela qu'elle vous enleve, & que j'y ai conſenti. C'eſt une perſonne très-ſenſée ; & comme elle vous aime, elle s'affligeoit de ce que, malgré vous, on prétendoit vous unir à Splendian, qui n'eſt pas trop raiſonnable. O mon Pere! ſi vous connoiſſiez Zuma ! il eſt préférable à tous les Génies du monde. Ce que vous dites me ſemble furieuſement hazardé, reprit ſon Pere. Je ne crois pas cependant qu'il y ait rien d'impoſſible. Volſidor & Splendian, encore

encore invisibles, entendirent la fin de cette conversation ; &, sans son Ami, Volsidor se seroit précipité aux pieds de sa Maîtresse.

Mais tout-à-coup, par l'ordre du Souverain des Génies, aux sons ravissans d'une Musique céleste, qui exprime l'amour de Zuma, la chambre où étoient Circonspect, Zulménie & Sianne, se détache imperceptiblement du Palais d'Archangélino, & elle est enlevée dans les airs. Je ne prononcerois pas sur ce que j'entends, dit Circonspect, en battant la mesure ; mais il y a quelque apparence que nous marchons. Pendant qu'il veut en douter, Zulménie, qui en étoit certaine, renaît à l'espérance. Dans une autre chambre qui voyage de même, Ostentation, Archangélino & Prudinette se désesperent du renversement de leurs projets. Ce qui chagrine le plus Archangélino, c'est ce qui arrive aux deux plus beaux appartemens de son Palais de Marcassite. S'il restoit entier, il se consoleroit de la perte de Zulménie. Elle fait un cri de joie, lorsque sa chambre aérienne descend bien doucement à la porte du Palais de Céleste. Elle vole, avec transport, dans les bras de cette Fée. Zéphirine s'élance dans les siens. Superbe va tomber aux pieds de Sianne. Sincere accourt. Zul-

ménie embrasse ses genoux, & sa Mere paroît enchantée de la retrouver.

C'est à Volsidor, lui dit-elle, que je dois le bonheur de vous revoir, & que vous devez la liberté. Ma Fille, ma chere Zulménie, ne vous refusez point à mes vœux! C'est par lui que vous m'êtes rendue: vous seule pouvez m'acquitter. Votre Mere vous implore; elle vous conjure d'être à lui.

Quel affreux arrêt, s'écrie Zulménie! Ah! Madame, puis-je promettre un cœur qui n'est plus à moi; un cœur, hélas! bien malheureux d'être contraint à vous résister? Il ne le doit point, dit Céleste, avec une sévérité imposante.

Dans ce moment, une pompe superbe précede Volsidor. Des acclamations l'annoncent: il paroît. Zulménie, tremblante, le désespoir dans l'ame, les yeux noyés de larmes, est prête, sans oser détourner les yeux sur lui, à se jetter à ses pieds, pour obtenir, de sa générosité, qu'il renonce à elle. Sincere la prévient; & s'adressant à Volsidor:

Puisse, lui dit-elle, ma Fille, vous rendre assez heureux, pour qu'à votre tour vous me deviez de la reconnoissance! Seigneur, interrompt Zulménie, toujours sans le regarder, je ne puis rien pour votre bonheur,

Sachez qu'un Mortel adoré.... Il s'abandonne à son trouble : il ne résiste plus à ses transports ; il cede à son amour. C'en est trop, s'écrie-t-il, en se précipitant à ses genoux : ah ! Zulménie !..— Que vois-je ? Qu'entends-je ?.. — Ma chere Maîtresse ! — Où suis-je ? — Reconnoissez Zuma, Zuma fidele, & ne haïssez plus Volfidor. — Zuma ! est-il vrai ? Ah ! si c'est un songe ; Dieux ! préservez-moi du réveil. Zuma ! — O ma Zulménie ! ce Zuma, cet heureux Zuma que vous voyez, n'est autre que Volfidor. Cher Amant ! ma belle Maîtresse ! mon adorable Zulménie ! Il se croyoit seul avec elle ; il la serroit dans ses bras ; elle se trouvoit heureuse d'y être. Ils ne pouvoient se dire que des mots entrecoupés. Mais combien leur trouble, leurs regards, les larmes du bonheur, & le désordre où ils étoient tous deux, sont plus éloquens que les discours ! Leur ame ne peut suffire à ce qu'ils éprouvent.

Dieux ! s'écrie Sincere, je suis trahie : l'Amour triomphe. Ses yeux peignent le courroux. Mais elle a donné sa parole ; elle a des obligations à Volfidor. Il se prosterne à ses pieds : sa Fille les embrasse. Céleste se joint à eux, avec tout le charme de la persuasion : le véritable Splendian, avec toute la chaleur de l'amitié ; & Colere, avec tout l'em-

portement qu'on lui connoît. Le Génie Circonspect hazarde quelques mots, qu'on peut interprêter en faveur des deux Amans; enfin Puce, étonné, mais plus charmé encore, saute de si bon cœur, & dit des choses si plaisantes à Sincere, qu'elle ne peut s'empêcher de sourire. Alors l'Amour paroît.

Pour ma gloire, votre félicité & celle de l'Univers, dit-il à cette Fée, ne soyons plus ennemis. Elle le voit, cesse de le haïr, & pardonne. Lui-même enchaîne Volsidor & Zulménie. Jamais ravissement ne fut égal au leur. Mais lorsque Zulménie est instruite, par son Amant, de sa métamorphose & de ses alarmes, sous des traits qui n'étoient pas les siens, elle lui fait les plus tendres reproches, d'avoir osé douter de son empire, sur-tout, de lui avoir laissé pleurer Zuma, lorsqu'il étoit si près d'elle.

Je ne m'étonne donc plus, dit Zéphirine, de ce que Splendian étoit si extraordinaire! Mais celui-ci, en montrant le véritable, me paroît disposé à n'avoir point d'humeur. L'Amour venoit de le percer du même trait, dont il avoit blessé sa jolie Maîtresse: c'étoit le vœu de Volsidor. Plus de fausse Philosophie. Il connoît le sentiment, le bonheur, & ne regrette point la liberté. Il obtient l'aveu de Colere; Démesuré consent; & Zéphirine,

avoue au vrai Splendian, qu'elle le préfere même à l'autre. L'Amour unit encore Zulamire & Rosalide, Zelmis & le Fils d'Archangélino. Il resserre la chaîne de Superbe & de Sianne; & il ajoute à la félicité d'Auguste & de Céleste.

On doit juger quelle mine faisoient alors Prudinette, Zélide, Ostentation & Archangélino; car il voyoit, quoiqu'il n'entendît point. Leur chambre les avoit amenés dans le Palais de Céleste; & le pouvoir de Volsidor les contraint à être spectateurs de tout ce qui s'y passe. La vilaine Guenon étoit enchaînée dans un coin, où elle enrageoit. Puce l'apperçoit. Qu'elle est laide! Voilà, dit-il, le vrai portrait de Sempiternelle. Je la trouve pourtant un peu mieux; mais elle a son sourire & son caractere; car je m'apperçois qu'elle voudroit bien me mordre. Céleste la touche de sa baguette; & elle reprend sa forme hideuse. Madame, lui dit Puce, la ressemblance étoit d'après nature; je n'ai eu garde de m'y tromper. Vous avez une mine & un air caressant qui vous décélent. Volsidor, pour son supplice, lui ôte le pouvoir de nuire & la condamne à faire des heureux. A ce mot d'heureux, elle jette les hauts cris.

Archangélino n'est pas plus content. On lui impose la peine épouvantable, avant de pou-

voir casser son mariage avec Sempiternelle, d'en avoir encore huit cens enfans. On oblige cette derniere à rendre leur forme à tous ceux qu'elle a défigurés, à commencer par l'Autruche, dont Sautrio a fait mention. Trois fois la semaine, défense à Ostentation de se souffler; ordre à lui de se montrer ces jours-là dans toute sa maigreur. Prudinette est réduite à n'avoir jamais d'autre Amant que lui; Zélide, à ne plus peindre ses sourcils & ses paupieres, ce qui fait que, sur le champ, Puce l'abandonne. Elle se retire avec Prudinette chez Ostentation; mais les jours qu'il n'est pas dans son embonpoint, elles n'ont que la ressource d'aller causer avec le très-petit nombre des Quadrupedes qui sont restés à quatre pattes.

Circonspect, qui trouve que Prudinette lui a fait faire une fausse démarche, ne la voit plus que pour la forme.

Sincere & lui rompent leur mariage; le divorce alors étoit permis. Puce, devenu très-amoureux de Sincere, trouva qu'elle ressembloit à Céleste; elle n'avoit que vingt ans. Il n'y a que les méchantes Fées qui vieillissent; les autres sont toujours jeunes, & toujours belles. Réconciliée avec l'Amour, elle le devint davantage. La franchise de Puce, & même sa gaîte lui plurent: tous les deux y gagnerent:

Près d'elle, il entendit la vérité ; il perdit ses défauts, conserva ses graces, fortifia son caractere, l'épousa, & fut heureux.

La Fée des Forêts s'attacha à Sautrio ; elle dansa, & redevint bonne, dès qu'elle ne vit plus les méchans.

Volsidor, seul dispensateur de l'immortalité, l'accorda aux Nymphes, compagnes de sa Maîtresse. Il fit le même don à Superbe, Sianne, Zulamire, Zélidan, Mélide, Zelmis, Florian, & même à Citron, pourvû toutefois qu'il laissât regner son Gendre à sa place. Gouvernés par Citronnette, ses États l'étoient fort mal. Rosalide & Zulamire furent justes & bienfaisans. Citronnette, inconsolable de la perte du Trône, eut beau vivre toujours ; elle le pleura sans cesse. Pour Citron, charmé de n'avoir pas moins d'esprit, quoique sa Fille se fût mariée à seize ans, il cessa de croire aux Sorciers, & se réjouit bien d'être immortel. Le Souverain de l'Isle Flottante, Pere de Zélidan, avoit trop de vertus, pour ne pas partager le même avantage; mais son Fils & Mélide préférerent à une Couronne qui leur fut offerte par Volsidor, le plaisir de vivre près de lui.

Cependant Volsidor touche à l'instant du bonheur suprême. Dans le Temple de l'Amour, à ses pieds, enivrés l'un de l'autre, avec un égal abandon, avec un délire qui n'eut ja-

mais d'exemple, les deux plus tendres Amans prononcent, avec transport, le serment enchanteur d'être à jamais amoureux & fideles. Quel instant! Quel beau jour! Quelle nuit! Que de félicités! Bientôt Zulménie fut conduite en triomphe, par son Amant, dans les États dont il la fit Souveraine; & la Divinité du Monarque devint celle des Sujets.

Mais le bonheur de ce couple charmant est l'ouvrage de Céleste: que ne lui devoient-ils point? Toujours plus heureux, & toujours plus reconnoissans, ils l'adoroient. Enfin, Volsidor n'eut plus d'autre jalousie, que ces craintes délicates & tendres qui font naître des plaisirs. Sans cesse les transports de ces deux Amans acquirent de nouveaux charmes; & tous les jours de leur immortalité, marqués par leur bienfaisance, par l'ivresse de leurs sentimens, par une volupté inaltérable, furent le bonheur du Monde, & le triomphe de l'Amour.

FIN.

78793460

Poursin
16.5.79
150 Frcs.